lt. sing.
32
V.

JEAN CLAVREUIL
37, RUE St ANDRÉ DES ARTS
75006 PARIS

H. Oing. 22 l

Digitized by Google

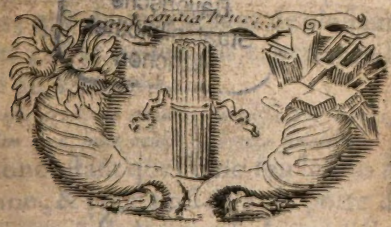
COM

Digitized by Google

RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE'
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA,
Iadis Eſclaue à Alger.

Où ſe trouuent pluſieurs Particularitez de l'Affrique, dignes de remarque.

Nouuelle Edition, reueuë, corrigée & augmentée de treize Relations, & autres Tailles douces, par le meſme Autheur.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires du Palais.
M. DC. LXV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

BSB
MÜNCHEN

Hg 195 40446

Preface au Lecteur.

MOn cher Lecteur, ie vous presente icy vn œuure, qui ne merite pas le nom d'Histoire, ny de Roman; mais seulement de simple, naïfve, & veritable Narration, ou recit des étranges & diuers euenemens & rencontres, bonheurs & malheurs, qui me sont arriuez au temps de mon voyage, ou que i'ay veu arriuer à d'autres: desquels ie confesseray ingenuëment auoir tiré autant ou peut-estre plus de profit en peu de temps, que de mes études de plusieurs années; & ie trouue par experience la verité du Prouerbe:

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quàm qua sunt oculis subiecta fidelibus.

Car nonobstant que l'ouïe soit le sens & l'organe, & pour ainsi dire, la porte de la doctrine & de la sagesse; & que l'éloquence d'vn excellent Orateur fait souuent vn grand effort sur nos ames: toute-

fois ceux qui ſont ſeulement doüez d'vn ſens commun, auoüeront auec moy, que les objets que nous voyons deuant nos yeux, ont bien vne autre force de penetrer nos ames, & de les faire languir de crainte, paſmer de frayeur, épanoüir de ioye, & produire d'autres effets, qu'ils ſemblent vouloir pretendre auec les Surnaturels. Ce que vous pourrez facilement comprendre, ſi vous auez aſſez de patience pour lire ce Recit ou narration que ie vous preſente, toute naïfve & toute ſimple, ſans l'embellir des figures de Rhetorique, & de grandes digreſſions: mais comme vn Matelot parle entre ſes amis de tempeſtes & de naufrages; vn Soldat de batailles & de playes; & qu'vn Berger fait mentiõ du loup venu dãs ſon troupeau: de meſme ie commenceray à vous entretenir, en vous menant de Madrid en Eſpagne, où i'eſtois venu, ayant enuie de voir ce Pays, &c. Et nous promenans vn peu par mer & par l'Affrique, nous retournerons, comme i'ay fait autrefois par la grace de Dieu, à la chere Patrie, tres-agreable à celuy qui retourne d'vn eſclauage.

Nobili Consultissimoque Domino

D. EMANVELI DE ARANDA.

I. V. L.

Regiæ Maj. Cath. à Consiliis, & in districtu Brugensi, & Territorio Franconatensi Iustitiæ militaris Præfecto; vti de vera libertate gratulatur, ita perpetuam felicitatem apprecatur OTHO SPERLINS, Phil. & Med. D.

TV, qui magnorum numquam non dignus
Auorum.
Barbaricas inter puppes, piratica monstra,
Cerbereosque canes, cœlum ius fasque perosos,
Triste iugum vultu didicisti ferre sereno,
Sortis Aranda *tu Faber es, tu Pictor* Aranda,
Exantlatorum terraque marique laborum.
Has inter spinas, atque hæc dumeta, vepresque
Hæc tibi lecta rosa est, viridi dignissima cedro,
Publica Doctorum quæ nunc per pulpita spargis.
Macte animi sortis! non hæc sine numine Divûm
Contigerunt, nec erunt magni sine munere Regis
Hesperij, tales sueti pensare labores.
At vos, queis curæ est, alieno audire periclo.
Quid labor, & quantum paupertas sobria possit,
Discite vos quantum patientia possit inermis,
Discite quàm nullo Libertas *vaneat auro,*
Discite inexperti, merces quàm grata laborum.

A MONSIEVR EMANVEL D'ARANDA, *Sur ſon Eſclauage.*

MOn cher Frere, que ie ſuis aiſe,
Quand tu nous contes ſans dãger.
Aſſis dans vne bonne chaiſe,
Tous les maux que t'a fait Alger.
Le ſouuenir de leur hiſtoire
Eſt agreable à ta memoire,
Et les ayant ſi bien ſoufferts,
Il te reſte beaucoup de gloire
Pour la honte qu'on a des fers.

B. D. A. ſon Frere.

Au meſme ſur la Relation de ſon Eſclauage.

ARANDA que ton Eſclauage
Eſtoit rigoureux & ſauuage,
Dans la Maſmore, & dans le Bain.
Ta plume nous l'écrit ſans peine:
Eſtant plus legere à la main,
Que n'eſt aux pieds vne cadene.

LA PEYRERE.

RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE'
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA.

APRES auoir demeuré vn an entier en Eſpagne, & ſatisfait en quelque façon au deſſein que j'auois de voir ce Royaume, & d'apprendre la Langue; ie faiſois état de retourner en Flandre: & parce que i'eſtois débarqué, quand ie vins d'Angleterre, à S. Lucar de Barameda, dans lequel voyage i'auois eſté en grand danger d'eſtre pris des Turcs, comme vous verrez dans mes Relations. C'eſt pour cela que ie iugeay qu'il eſtoit plus à propos de retourner par S. Sebaſtien, pour euiter tant de mer, & principalement le danger des Turcs, qui tiennent la coſte d'Andalouſie & de Portugal preſque toûjours.

infestée; & aussi pour voir *Castilla la Vieja*, & la Biscaye. Ie partis de Madrid le premier iour d'Aoust de l'an 1640. ayant pour compagnon vn compatriote appellé Renier Saldens. I'arriuay à Saint Sebastien le 13. iour d'Aoust, où ie trouuay Mr. Iean Baptiste Caloen, & le Cheualier Philippe de Cherf, dans le dessein de s'embarquer sur vn des deux nauires Anglois, qui estoient au Port, prests à faire voile, quand le vent seroit propre. Et cette mesme nuit le vent se tourna comme nous le demandions: le lendemain ie m'embarquay auecque les trois amis cy-dessus nommez, & auec ce vent fauorable nous singlâmes en pleine mer, laquelle toutefois deux heures ou enuiron apres nostre depart du Port, deuint entierement calme, & la mesme nuit le vent tout contraire; c'est pourquoy nous fûmes contraints de louuyer, esperans vne autre fois le vent bon.

Apres auoir nauigé quatre iours de cette sorte, nous nous trouuasmes à la hauteur de la Rochelle en France, où nous rencontrasmes vne Fregatte Rocheloise Corsaire, laquelle aussi-tost nous vint reconnoistre, & voyant que nos nauires estoient Anglois, elle nous approcha de plus prés, & le Capitaine enuoya auec l'esquif quatre soldats à nostre nauire, pour visiter le Passeport du Maistre de nostre nauire; qui le monstra incontinent, donnant vne piece d'argent aux soldats de la Fregatte: auec cela les Soldats retournerent à leur nauire, faisans rapport à leur Capitaine qu'ils auoient veu le Passeport. Alors ce Ca-

ché, & criant, *Arrache, arrache*; ce qui veut dire, *Qui offre plus.* Le premier estant vendu, on le mettoit de l'autre costé du marché, & on commençoit vn nouueau rang.

Cependant qu'on vendoit les premiers de nostre route, i'estois iustement assis entre mes compagnons, Monsieur Caloen & Renier Saldens: lequel nonobstant cette action tragique, dans laquelle nous estions, disoit auec vn grand soûpir: *C'est aujourd'huy Ducas à mon Village en Flandre, si nous estions là, nous boirions de bon vin, & nous mangerions des gauffres auec nos bons amis.* Ie luy répondis: *Nous sommes à cette heure dans vn ioly Ducas.* Ce que ie n'auois pas encore acheué de dire, que le vieil Inuenteur me prit par le bras, me faisant marcher, comme il auoit fait les autres, & criant, *Arrache, arrache.* I'entendois plusieurs personnes qui offroient de l'argent, sans entendre toutefois ce qu'ils disoient. Ie demanday à vn vieil Esclaue, combien ils offroient; il me dit: *Celuy-là offre 190. patagons, & celuy-là 200.* & à la fin le marché fut fait pour deux cent patagons.

Celuy qui m'auoit acheté, estoit vn Renegat appellé *Saban Gallan.* Mais comme le Bassa a droit de retrait, nous fusmes encore vne fois tous menez deuant le Bassa, portant les marques sur nostre chapeau en chiffre, combien nous estions vendus, en presentant au Bassa le droit de retrait, lequel nous prit nous trois, à sçauoir Monsieur Caloen, Renier Saldens, & moy, disant qu'il estoit bien informé que nous estions riches, & Caua-

liers. Mais nonobſtant cette qualité qu'il nous attribuoit, on nous mena dans l'Eſcurie de ſon Palais, où nous nous trouuaſmes deux cent cinquante Eſclaues, pour la chiorme de ſa galere. Nous fûmes en cette Eſcurie vingt & vn iour; où nous receûmes pour noſtre ration chaque iour deux pains.

C'eſtoit alors la fin du mois de Septembre, & le temps que les galeres font la derniere courſe de l'année. Les Eſclaues qui eſtoient auec nous, faiſoient leur petit matelotage pour s'embarquer. On diſtribua par ordre du Baſſa à chaque Eſclaue cinq aulnes de toile, pour faire vne chemiſe & vn caleçon de galere. Ie receus ma part comme les autres; ce qui me vint fort bien à propos: car ie n'auois qu'vne chemiſe ſale déchirée, & pleine de vermine. Le iour que les Eſclaues ſe deuoient embarquer, il vint dans noſtre Eſcurie cinq ou ſix garçons Apprentifs Barbiers, qui commencerent à raſer le poil & la barbe aux Eſclaues vogueurs des galeres. Quand ils furent tous raſez & ajuſtez, le Capitaine de la galere, & le Maiſtre d'hoſtel du Baſſa vinrent dans l'Eſcurie, & firent entrer tous les Eſclaues de ce lieu dans vne cour ou iardin auec vn biller, & là commencerent à diſtribuer les Offices d'autant de bogauants, poſtices, tercerols, &c. Et quand ils eurent leur nombre complet, nous eſtions encore vingt Eſclaues nouueaux de reſte. Ce que voyant le Capitaine, il dit au Maiſtre d'hoſtel en paſſant deuant nous: *Laiſſons cette canaille en terre, ils ſont encore ſauuages.* Ie vous aſſure que cette in-

iuſtepour ce coup là nous eſtoit tres-agreable.

La galere du Baſſa partit ce meſme iour en compagnie de trois autres galeres. Cependant nous demeuraſmes dans l'Eſcurie auec les Eſclaues malades, incapables & ſuperflus. Ie fis de la toile, que i'auois receuë, vne chemiſe aſſez bien taillée pour m'en ſeruir; mais touchant le caleçon ie ne ſçauois par où commencer. Ce que voyant vn Caualier Portugais auſſi Eſclaue, il me dit: *Mon amy, ie vois bien que vous n'eſtes pas Tailleur de voſtre meſtier:* en diſant cela il donna trois ou quatre *aſpros* (petite monnoye de ce Pays-là) à vn autre Eſclaue, qui coupa, & fit mon caleçon.

Le Baſſa ayant eſté bien-informé que nous n'eſtions pas Caualiers, ny riches, comme on diſoit; à ſçauoir nous trois, Monſieur Caloen, Renier Saldés, & moy, il nous fit mener en la ſale d'Audience, où eſtoit preſent le General Alli Pegelin, qui nous dit: *Chreſtiens, ie vous ay achetez du Baſſa, mais à grand prix.* De là il nous enuoya à ſon logis, où eſtoient 20. femmes Eſclaues Chreſtiennes, pour ſeruir ſa femme. Mais on ne les void pas ſouuent, à cauſe qu'elles ſortent fort peu du logis. Il y auoit encore dix ou douze Eſclaues Chreſtiens pour ſeruir à la maiſon, & quarante garçons de neuf ans iuſques à quinze, qui ne pouuoient ſortir du logis, de peur d'eſtre débauchez par les Turcs: car pour Alli Pegelin noſtre Patron, il auoit la reputation d'eſtre ennemy du peché abominable. Et il tenoit ces garçons par oſtentation, comme en la

Chreſtienté les grands Seigneurs tiennent des Pages, des Lacquais & des Eſtaffiers.

Nous fuſmes enuoyez de là au Bain de noſtre nouueau Maiſtre, c'eſt la place deſtinée pour le logement & la demeure des Eſclaues des galeres. Ce Bain eſtoit vne ruë de ſa maiſon, la qualité duquel & ſa ſituation ie décriray en peu de mots : Premierement il auoit l'entrée étroite, & on venoit dans vne grande voûte, qui receuoit ſa lumiere telle quelle par quelques treilles d'en haut, mais ſi peu qu'en plein iour, & à midy, dans quelques tauernes dudit Bain, il falloit allumer des lampes. Les Tauerniers ſont Eſclaues Chreſtiens du meſme Bain & ceux qui viennent là pour boire, ſont des Corſaires & des ſoldats Turcs, qui s'amuſent là à boire & à faire des pechez abominables. En haut c'eſt vne place quarrée entre des galeries de deux étages; & entre ces galeries il y auoit auſſi des tauernes & vne Egliſe de Chreſtiens, capable de tenir 300. perſonnes pour entendre la Meſſe. Le haut eſt plat auec vne terraſſe à la mode d'Eſpagne. Nous eſtions là cinq cent cinquante Eſclaues Chreſtiens, appartenans tous à noſtre Patron Alli Pegelin: ſans toutefois qu'il donnaſt à perſonne aucune choſe à manger. La ſeule conſolation que nous auions eſtoit, que chaque iour nous pouuions durant trois ou quatre heures chercher noſtre vie; de ſorte que chacun ſe preualoit de ſon induſtrie, comme vous pourrez voir clairement en ma Relation XVI. où ie monſtreray que la neceſſité eſt mere de la diligence.

Me reſeruant pour cette Relation, ie conteray ſeulemẽt icy, ce qui m'arriua la premiere nuit que ie fus dans ce nouueau logis. Ie ne ſçauois où me ranger pour dormir, & comme ie ne connoiſſois perſonne, ie m'en allay au ſoir auec vne couuerture, que i'auois receuë au logis du Baſſa, en haut ſur la Terraſſe du Bain. Ce lieu me ſembloit la place plus propre ſans incommoder perſonne: car ie n'y auois aucune connoiſſance.

Eſtant preſt de me coucher, vn Eſclaue du Bain, Cheualier de Malte, & ſon compagnon, François de nation, commencerent à me demander ce qu'il y auoit de nouueau dans la Chreſtienté. Et comme i'eſtois occupé à leur raconter des nouuelles, i'entendis en bas dans la place vn Gardien, (vous deuez ſçauoir que les Gardiens ſont ceux qui ont ſoin de ce que les Chreſtiens font) qui cria à haute voix, que le lendemain tel nombre d'Eſclaues deuoit aller trauailler à la pointe du iour; & auec cela le Gardien ſe retira fermant le Bain. Si toſt que la porte fut fermée, ie vis vn vieil Renard Eſclaue, Italien de nation, auec vn grand fardeau d'habits de toile & de laine, des chemiſes, vne payelle de cuiure, vn pot de cuiure, & tels autres meubles; qui commença à crier: *Arrache, arrache.* Ie demanday à ce Cheualier Eſclaue ce que cela ſignifioit; il me répondit: *Comme noſtre Patron ne donne pas à manger à ſes Eſclaues, la plus grand partie d'entre eux viuent de ce qu'ils dérobent, & tous les ſoirs on vend le butin de ce iour là.*

Le lendemain le Soleil n'estoit pas encore leué, quand le Gardien entrant au Bain commença à crier *Surſa cani, à baſo canalla*: c'est à dire, *Leuez vous, chiens, en bas canailles*; (ce fut là le bon iour) aussi tost il nous fit marcher vers vn faux-bourg appellé *Baboloet*, où nous trouuasmes tous les outils pour faire des cordes; & sans demander si nous sçauions le métier, il nous falloit trauailler. Mon cõpagnon Renier Saldens, & moy, nous deuions tourner la roüe; ce que nous fismes à toute force & diligence, parce que le Gardien crioit continuellement, *Forti, forti*; & nous pensions que cela signifioit viste, & en Franco (c'est le langage commun entre les Esclaues & les Turcs, & aussi entre les Esclaues d'vne natiõ à autre, c'est vn langage meslé d'Italien, d'Espagnol, de François, & de Portugais; autremẽt il seroit impossible de commander à leurs Esclaues: car en nostre Bain entre 550. Esclaues on parloit vingt deux langages) *Forti* est à dire *doucement*: & comme par son cry il n'obtenoit pas ce qu'il vouloit, il vint à grãds coups de bastõ nous enseigner ce que c'estoit à dire que *Forti*. Nous fismes ce métier cinq ou six iours, & comme ie n'estois pas accoustumé à faire ce trauail, retournant au Bain, ie m'en allay coucher fort fatigué en haut sur la terrasse. Ces deux Caualiers François cy dessus mentionnez, émẽus tant de pitié (me voyant ainsi ajusté) que de leur courtoisie, me demanderent si ie voulois prendre place dans leur petite chambre, pour dormir à couuert. Ce que i'acceptay de tres-bon cœur, & ie

dormis depuis dans leur chambre, ou pour mieux dire, retraitte. Et ie me fis vn lit de camp de quatre baſtons qui ſeruoient de piliers, auec quelques cordes entrelaſſées en forme de treille.

Apres que les cordes furent faites, on nous fit apprendre vn autre métier, mais beaucoup plus penible pour ceux qui ne ſont pas accouſtumez au trauail; à ſçauoir à eſtamper du bled dans vn mortier de pierre. Ie faiſois ce métier auec vn trauail incroyable, & peu d'auance, à cauſe du peu de forces que i'auois. Ce que le Gardien connoiſſant, me dit: *Chien que tu es, laiſſe cet ouurage, tu es encore trop ſauuage.* Quand le bled eſtoit eſtampé, on le mettoit dans des ſacs, & par malheur il tomba quelque bled ſur la terre; ce que voyant le Gardien, il me dit: *Pilla eſſe cani*, Pren cela chien; mais parce que ie n'entendois par ſon langage, ny que vouloit dire *pilla*, il me donna trois ou quatre coups de baſton ſur mon dos ſi ſerré, que le ſang eſtoit aux marques; car i'eſtois en chemiſe. Le bled eſtant dans les ſacs, il faiſoit charger à chacun vn ſac ſur ſa teſte, mais ie n'eus pas marché quatre ou cinq pas ainſi chargé, que le ſac à faute de forces commença à gliſſer de ma teſte, & le Gardien m'aſſiſta à remettre le ſac, & pour payement de ſon aſſiſtance, il me donna trois ou quatre coups de poing dans le viſage, & ſi fort, que le ſang me ſortit de la bouche & du nez. Ce qui me forçoit (nonobſtant l'impoſſibilité) de porter ma charge. Mais le malheur fut, quand i'eus marché encore quelques

pas, de l'effort que ie faisois, l'éguillette de mon haut de chausses rompit, tombant auec le sac à terre. Alors me voyant dans cette extremité, & craignant les coups, i'accommoday mon éguillette le mieux qu'il me fut possible, & à la faueur & par l'assistance des bonnes gens qui passoient, ie remis le sac sur ma reste, marchant iusques au logis d'Alli Pegelin nostre Patron, où estant arriué, ie tombay encore vne fois à terre, estant si las & si fatigué du trauail, qu'à peine me pouuois-je remuer.

Mais quel remede? le plus grand trauail commençoit seulement, à cause qu'on deuoit porter ces sacs quarante degrez en haut dans vn grenier, ce qui m'eust esté absolument impossible. Mais comme le bon Dieu connoist les forces des hommes, il permit que mon Compagnon Renier Saldens, qui estoit beaucoup plus fort & plus robuste que moy, ayant déchargé son sac, & descendant les degrez, me trouua au pied de la montée dans vn pauure équipage, à sçauoir à terre, plein de sang, de sueur, & de poussiere, & enfin presque mort; & le Gardien, qui me menassoit fort & ferme. Ce Renier Saldens homme resolu au possible, dit au Gardien: *Ne voyez vous pas que cét Esclaue est malade?* Et auec cela il prit mon sac, & le porta en haut. On peut iuger aisement combien cet œuure d'amitié & de misericorde me fut agreable.

L'ouurage pour ce iour là estant acheué, ie retournay au Bain fort triste auec Renier Saldens, qui pour me consoler, me mena dans

vne

pitaine Rochelois vint sur la pouppe de sa Fregatte, criant à nostre Maistre : *Soyez sur vos gardes, si bon vous semble, car il y a cinq Corsaires Turcs à l'embouchure du canal, les voiles au vent.* Mais nostre Maistre peu expert au fait de la marine, se fioit que les nauires de guerre du Roy d'Angleterre, qui sortoient quelquefois de ce canal, garderoient cette coste contre les Turcs, & se mocqua du danger, sans considerer le peu de forces qu'il auoit pour resister à ses ennemis ; & auança tousiours son voyage, croyant qu'il estoit impossible que les Corsaires Turcs vinssent si auant, & où les Corsaires Dunquerquois & Holandois croisoient iournellement la mer. Ayant ainsi tousiours le vent contraire, il y auoit sept iours que nous estions partis de S. Sebastien, & nous n'estions encore qu'à la coste de Bretagne en France.

Le mesme iour sur les deux heures apres midy nous découurismes de loin en mer deux nauires, que nous crûmes estre Marchands ; & bien-tost apres nous n'en vismes plus qu'vn, à sçauoir le plus petit, qui vint à voile tenduë droit à nous, & comme il s'approchoit, nous visмes que c'estoit vne caruelle. Aussi-tost nostre Maistre fit broüiller les voiles, donnant pour raison de cela, que ce n'estoit pas la coustume des Anglois de fuir sur la mer. Et comme nos voiles estoient broüillées, & que le nauire qui nous suiuoit, auoit les voiles tenduës, il fut presque sous le canon sans mettre aucun pauillon : par où il fut aisé à iuger que ce nauire estoit quelque Pirate ou Corsaire.

Mais nostre Maistre ignorant fit mettre l'esquif en mer, pour demander quelles gens c'estoient, estimant que ce fût quelque Corsaire François ou Dunquerquois. Les Turcs, qui estoient dans la carauelle (comme i'ay sceu apres auoir esté pris) voyans qu'on les attendoit à voiles broüillées; & qu'on auoit mis l'esquif en mer; & finalement tout ce qu'on a accoustumé de faire, quand on se veut battre, interpretoient que cette action procedoit du peu d'experience de nostre Maistre, & de l'enuie qu'il auoit de se defendre. Le Capitaine de la Carauelle fit semblablement broüiller ses voiles, ne voulant plus approcher. Cependant la nuit suruint, & la carauelle demeura toûjours à nostre veuë, auec vne lanterne sur la poupe, pour donner le signal à ses compagnons. Ce que nous iugeasmes bien entre nous autres Passagers, mais nostre Maistre se rioit de nous. Tout ce que nous pûmes obtenir de luy auec de douces paroles, fut de preparer nostre nauire pour nous défendre: auec cette preparation nous passasmes la nuit, & de quatre pieces de canon, dont le nauire estoit garny, il n'y en auoit qu'vne de seruice. Toutes ces choses se passoient à voiles broüillées; de sorte que nous n'auançâmes point chemin, ny la carauelle aussi.

Nous regardans l'vn l'autre en cet état, la nuit se passa, & sur les cinq heures du matin (c'estoit le 22. iour d'Aoust) nous découurismes deux grands nauires, qui venoient à voiles tenduës droit à nous. Cela nous obligea de

prier le Maistre de nostre nauire de mettre les voiles au vent; mais il demeura opiniastre. Chacun dit ses raisons, & ce Maistre, qui n'en auoit pas, estoit incapable d'en entendre. Enuiron deux heures auant midy, les deux nauires se ioignirent auec la carauelle, tous encore sans pauillons. Alors en vn moment ils nous gagnerent le flanc à pleines voiles à la portée d'vn mousquet. Il y auoit sur la poupe du plus grand nauire, vn Turc qui tenoit vne banderole broüillée entre ses bras, auec vn Esclaue Chrestien, qui cria en Flaman, *Strpeht voor Argiers*, ce qui est autant à dire, que, *Rendez vous pour Alger*. Apres ce cry celuy qui tenoit la banderole, l'abandonna au vent. Elle estoit de couleur verte, semée de demi-lunes d'argent entrelassées. Il est aisé de coniecturer, combien nous fut agreable cette banderole, & de se voir emmener à Alger. Ainsi nous proposasmes à nostre Maistre de parlementer, à condition qu'ils nous mettroient à la premiere terre des Chrestiens, & que nous leur donnerions trente deux mille Patagons, que nous auions dans nostre nauire: car il arriue quelquefois, que quand les Turcs prennent quelque nauire par accord, ils tiennent leur parole, & mettent les prisonniers sur la terre des Chrestiens, le plûtost qu'il leur est possible. Mais nostre bon Maistre au lieu de parlementer, demanda s'il auroit bon quartier; on luy répondit des nauires Turcs: *Ouy, ouy, bon quartier*. Sans differer, ce valeureux Maistre iugeant qu'il auoit assez negotié, fit deualer la rade sur le tillac, oster la

banderole de la poupe, & auec trois ou quatre de ſes mariniers abandonna ſon nauire, & auec l'eſquif vogua vers les nauires Turcs, pour ſe rendre entre les mains de ſes ennemis.

Alors les ſoldats Turcs deſireux de piller & de butiner, vinrent à l'inſtant auec vn eſquif dix ou douze à noſtre bord, ſous la conduite d'vn Capitaine, qui fut le premier qui entra dans noſtre nauire. Il eſtoit Anglois de nation, mais Renegat ; & comme i'eſtois pour lors ſur le tillac, il me demanda de quelle nation i'eſtois, & ſi i'eſtois Marchand; ie répondis: *Ie ſuis Dunquerquois, & ſoldat de ma profeſſion.* Sur quoy il repliqua en Flaman : *Patience, frere, c'eſt la fortune de guerre: aujourd'huy pour vous, & demain pour moy.* Ie luy donnay l'argent que i'auois ſur moy; & en meſme temps vn autre Turc mit ſa main dans ma poche, prenant mon étuy, mon mouchoir, mon Chapelet, & mes Heures: leſquelles il me rendit auec le mouchoir; mais il retint le Roſaire auec l'étuy, à cauſe dequoy il diſoit que i'eſtois Chirurgien.

Apres auoir pillé ceux qui eſtoient ſur le tillac, & dans la poupe, ils nous menerent auec l'eſquif au bord d'vn de leurs nauires, laiſſant au bord du noſtre pris douze Turcs pour le gouuerner : & comme le vent eſtoit du leuant, ils tournerent le nauire vers la coſte d'Eſpagne, & en deux iours nous reconnûmes le Cap de Galice, que l'on appelle le *Cap del mort.*

I'eſtois iuſques icy, comme dans vn ſom-

meil, où l'on void d'étranges fantoſmes, qui cauſent de la crainte, de l'admiration, & de la curioſité : prenant garde aux diuerſes langues (car on y parloit Turc, Arabe, Franco, Eſpagnol, François, Flaman, & Anglois) les habits étranges, & les armes differentes, auec les ceremonies ridicules, quand ils font leurs prieres, vous aſſurant que tout cecy me donnoit matiere pour ſpeculer. Mais comme l'admiration, la crainte, la curioſité, & la melancolie ne me donnoient pas à manger, & que mon eſtomac m'en demandoit à cauſe de la faim, ie me rangeay auec quatre Eſclaues Chreſtiens, leſquels, nonobſtant qu'ils ne receuſſent pour leur ration que du biſcuit, faiſoient quelquefois du potage de ris, ou de quelque choſe qu'ils auoient apporté de la terre. Et il faut ſçauoir, que ces Eſclaues eſtoient venus auec vn des nauires d'Alger: car les Turcs ſur la mer employent des Eſclaues Chreſtiens pour Matelots. Le vent eſtoit encore fauorable. C'eſtoit l'onziéme iour de noſtre priſon, & nous eſtions dans le détroit de Gilbratar, auquel paſſage les Turcs font ordinairement beaucoup de ceremonies ſuperſtitieuſes; entre autres ils iettent dans la mer vn pot plein d'huile, & croyent que ce pot va à vne montagne, appellée par les Mariniers, *la Montagne des Signes :* car les Turcs aſſurent qu'il demeure là vn Santon glorieux, lequel (comme ils diſent & croyent fermement) ſe nourrit de cette huile iettée dans la mer. Ils mirent auſſi de petites chandelles allumées ſur les pieces de canon, les laiſſant bruſler

durant ce passage, principalement quand ils passent de nuit. Toutes ces superstitions se font auec beaucoup d'oraisons & de ceremonies.

Le troisiéme iour apres que nous eusmes passé ce détroit, nous fusmes au soleil leuant vis à vis la Ville d'Alger, alors le Capitaine fit tirer le salut. A ce bruit tous les curieux de la ville vinrent sur la greue, & comme ie dormois auec treize autres Chrestiens, chacun auec vn pied enchaisné, on auoit déja mouillé l'ancre, auant que nous fussions deliurez ou desserrez. Apres que i'eus le pied libre, ie montay sur le tillac, d'où ie voyois la marine couuerte d'Alarbes. Ie demanday au Capitaine (qui estoit vn homme affable) quelle sorte de gens c'estoient: car ils n'auoient autre sorte d'habit, que trois ou quatre aulnes de drap enuelopez autour du corps, sans qu'aucun Tailleur y eût mis la main; il me dit: *Ce sont des pauures & des villageois de ce Pays-cy.*

C'est icy que commence nostre Tragedie: les Armeurs des nauires, qui nous auoient pris, nous firent debarquer & aller dans le marché, où on vend les Chrestiens, pour voir s'il n'y auroit personne qui nous reconnût. De là on nous mena au Palais du Bassa (c'est le Gouuerneur) quelques-vns l'appellent *Roy*; mais il n'est que Vice-Roy, parce qu'il deuoit receuoir sa part des nouueaux Esclaues, à sçauoir de huit vn. Il estoit assis dans la Salle d'Audience, auec les pieds croisez, comme icy les Tailleurs quand ils trauaillent, sur vn banc

large, couuert d'vn tapis bleu. Il auoit dans sa main vn éuantail de plumes. Son habit estoit vne longue robe de soye rouge : & il auoit sur sa teste vn grand turban artistement entrelassé; les iambes nuës. C'estoit vn homme de bonne mine. Mais auant que de nous enuoyer à luy, il estoit déja informé, que le Cheualier Philippe de Cherf estoit vn noble Caualier, & il le prit pour son huictiéme.

Apres que le Bassa eut receu son droict, on nous mena au logis d'vn honorable Ture, qui estoit vn des Armeurs des nauires qui nous auoient pris. Et comme nous entrâmes dans la maison, il nous demanda en langue Italienne, si nous avions mangé ce iour là ; nous répondismes que non. Alors il commanda à vn de ses Esclaues Chrestiens, de nous donner vn panier auec des raisins & du pain. La maison estoit bastie à l'Italienne ; les galeries estoient de marbre blanc, tant le paué que les piliers, & les arcades fort bien proportionnées, selon l'architecture. Nous deuions passer la nuict dans ces galleries sur le paué, mais i'eusse bien mieux aymé dormir dans l'Escurie sur de la paille. Car comme nous n'estions pas accoustumez à souffrir vne telle incommodité, nous estions les matins roides, & comme perclus des bras & des iambes. Nous ne pouuiõs sortir de cette maison, que iusqu'à ce que nous fussions vendus. Nous y fusmes sept iours, attendans que quelques Esclaues Chrestiens, qui auoient esté pris auparauant nous, fussent vendus. Cependant ce Chrestien maistre traistre, duquel ie fais mention en

ma Relation IX. nous venoit visiter & consoler; mais nous estions déja auertis qu'il estoit traistre. Le General Alli Pegelin, & quelques-vns des principaux Turcs, nous venoient visiter & voir pour nous acheter. Ils nous demanderent si nous auions dequoy payer nostre rançon, & qu'ils nous acheteroient, & feroient bon passage; nous répondismes vnanimement, que nous n'auions point d'argent, mais que nous esperions que les bonnes gens de nostre Pays tascheroient de nous aider auec aumônes.

Ce fut iustement le douziéme de Septembre, les Esclaues cy-dessus mentionnez estans vendus, que l'on nous mena au marché, où l'on a accoustumé de vendre les Chrestiens. Vn Vieillard Inuenteur fort caduc, auec vn baston à la main, me prit par le bras, & me mena à diuerses fois autour de ce marché; & ceux qui auoient enuie de m'acheter, demandoient de quel pays i'estois, mon nom, & ma profession. Sur lesquelles demandes ie répondois auec des mensonges étudiez, que i'estois natif du Pays de Dunquerque (au lieu de dire de Flandre) de la ville de Damme, & soldat de profession: ils me touchoient les mains, si elles estoient dures & pleines de cal à force de trauailler; outre cela ils me faisoient ouurir la bouche pour voir mes dents, si elles estoient capables de ronger du biscuit sur les galeres. Apres cela ils nous firent tous asseoir, & ce Vieillard Inuenteur prenoit le premier de la Bande par le bras, marchant auec luy trois ou quatre fois alentour du mar-

vne tauerne du Bain. Car il faut ſçauoir que ce Renier Saldens, quand nous fuſmes pris, auoit caché cinq ou ſix piſtoles. Il fit tirer vn flacon de vin, & apporter à manger; ce qui ne couſte rien, car en payant le vin on ne compte pas dauantage, ſi on a mangé ou non. Et comme nous eſtions empéchez à boire & à manger pour me refaire aucunement, mon autre compagnon Monſieur Caloen ſuruint. Il auoit toute cette iournée mené vn mulet chargé de biſcuit du logis du Patron à la marine, & comme à Alger les ruës ſont fort étroites & fort ſales, & que la couſtume y eſt, quand on paſſe auec quelque mulet ou chameau chargé, on crie *belec*, c'eſt à dire, *Gardez vous*. Il eſtoit arriué, que noſtre nouueau Muletier ne ſçachant pas la couſtume, fit culbuter vn Turc dans les ruës ſales, le Turc ſe leuant, & faſché outre meſure, tira ſon couſteau, (car les Turcs dans les Villes portent de longs coûteaux, comme on fait icy des eſpées) mais par bonheur il ſe rencontra quelques Turcs qui parlerent pour Monſieur Caloen, dirent au Turc qui eſtoit tombé: *Que voulez vous faire, ne voyez vous pas bien que ce Chreſtien eſt encore ſauuage, & qu'il ne ſçait pas encore la couſtume?* Ils l'appelloient *ſauuage*, parce qu'il auoit encore ſes habits Chreſtiens à l'Eſpagnol: & cet habit eſt mal propre à vn Eſclaue, parce qu'on iuge par là qu'il eſt nouuellement venu.

Nous paſſaſmes ce ſoir là, racontans l'vn à l'autre les auantures qui nous eſtoient ſur-

uenuës le meſme iour; & voyans que nous deuions iournellement trauailler ſans auoir du Patron vn morceau de pain, & que pour dérober nous n'auions ny aſſez de hardieſſe, ny d'adreſſe pour celà: car ce métier a beſoin de pratique, & principalement dans vn lieu où l'on trouue tant de larrons, ce qui fait que chacun ſe tient ſur ſes gardes. Le Cheualier Philippe de Cherf, que le Baſſa auoit vendu à noſtre Patron, Monſieur Caloen, Renier Saldens & moy, nous nous reſolûmes d'aller chez vn Marchand Italien appellé Franciſco Capati, reſidant à Alger, & luy demander 75. patagons, à condition que nous luy en ferions payer cent à Anuers, le iour enſuiuant nous miſmes noſtre reſolution en execution: de quoy le Marchand fut content, à condition que nous demeurerions caution l'vn pour l'autre, & vn pour tous *in ſolidum*. Et nous receûmes à bon compte chacun quatre patagons.

Le lendemain nous deuions houër les Vignobles à la maiſon de plaiſance du Patron, ce qui eſt vn grand trauail; & reuenant à la Ville ie formay vn petit diſcours au Gardien, luy diſant que i'eſtois maladif, & de peu de force, & s'il me vouloit d'orénauant employer aux ouurages moins penibles, que ie luy donnerois (en recompenſe de cette courtoiſie) quatre Reaux par mois; ce qu'il m'accorda, mais à condition que ie luy donnerois vn mois d'auance, ce que ie fis tres-volontiers. Il me dit: *D'oreſnauant vous porterez quatre grands pots d'eau de fontaine au*

logis du Gardien Bassa, c'est à dire *le Gardien Majeur*. Car comme nous estions 550. Esclaues appartenans à vn Maistre, il y auoit cinq ou six Gardiens. I'estois extrémement aise auec cet Office nouueau. La femme de ce Gardien Bassa estoit vne Noire, neãmoins tres-bonne : quelquefois elle me donnoit vn morceau de pain ou vne écuellée de potage, mais celà se faisoit quand elle deuoit lauer, ou bien quand ie portois le pain au four : c'étoit la recompense pour mes seruices extraordinaires. Ie fis cet Office quelques iours fort à mon aise. Mais comme il est tres-difficile à la ieunesse de souffrir les bons iours, & l'oisiueté sans se debaucher, il arriua vn iour que ie portois mon pot ordinaire à l'eau, le versant dans le *timaga*, (c'est vn grand pot de terre, où l'on garde la prouision d'eau pour le ménage) il entra dans la maison vne femme Turque auec vne Esclaue Chrestienne, Angloise de nation : ie luy demanday si elle vouloit boire vn trait de vin d'Espagne auec moy. Ie ne sçay si la femme du Gardien auoit apperceu ou entendu cela : le iour suiuant ie fus reformé, & depuis ce iour là ie deuois trauailler auec les autres Esclaues, entre lesquels mon métier estoit de seruir les massons.

Ie m'estois peu à peu accoustumé à cette vie. C'estoit durant le mois de Decembre, au temps que les Corsaires Turcs se tiennent sur la coste d'Andalousie, sçachans fort bien que les vins & les fruicts en ce temps-là se transportent par les Nauires Anglois &

Hambourgois. Il arriua qu'au méme temps les Corſaires Turcs auoient pris vne Fregatte faite à Dunquerque, appellée la Perle, qui venoit de Malaga. Ie n'oſois pas aller à la marine, à cauſe que i'auois eſté à Malaga & à Dunquerque, de peur d'eſtre reconnu. Le meſme ſoir que cette priſe ou butin arriua, vn Eſclaue d'Anuers me vint trouuer, qui me connoiſſoit par mon propre nom, parce qu'il eſtoit ſur noſtre nauire quand nous fuſmes pris, & il me dit, qu'auec cette derniere priſe & butin Dunquerquois, il eſtoit venu vn Gentil-homme, qui luy auoit demandé s'il ne connoiſſoit point deux Eſclaues Flamans, l'vn d'eux appellé Monſieur Caloen, & l'autre Monſieur de Aranda. Sur quoy ie le priay & l'auertis, qu'il ne les demandaſt pas ſous ces noms là; parce que ces perſonnes auoient changé leurs noms, & eſtoient icy connus & appellez entre les Eſclaues Iean vanden Berghe & Iacques van Zeveren. I'allay incontinent (non ſans crainte d'eſtre connu) communiquer cette nouuelle à mes compagnons, ſçauoir au Cheualier Philippe de Cherf, à Monſieur Caloen, & à Renier Saldens, & nous reſolûmes d'aller parler au Patron touchant noſtre rachapt, deuant que d'eſtre connus: car noſtre Patron Alli Pegelin croyoit touſiours que le Cheualier Philippe de Cherf eſtoit quelque Prince, & nous ſes Seruiteurs: mais nous trouuaſmes qu'il falloit auant que de parler à noſtre Patron, nous informer de ce nouuel Eſclaue, ſi on ſe mettoit en deuoir en

Espagne de nous racheter, & pour luy recommander aussi qu'il ne parlast à personne de nous, ny de nostre qualité.

Quelques iours apres ce nouuel Esclaue fut vendu à nostre Patron, & mené à son logis auec les autres garçons, car il n'auoit encore que l'âge de seize ans, & estoit fort beau. Ie luy fis dire par Matthias Perez, qu'il vint le iour d'apres à neuf heures du matin sur la terrasse du Bain, sous pretexte de venir à la Messe: car, comme i'ay dit, ces garçons ne pouuoient sortir du logis. Le iour & heure assigné, ie trouuay ce nouuel Esclaue sur la terrasse du Bain, qui me voyant dit, *Monsieur ie suis triste de vous voir en cet estat.* Ie luy répondis, *Lenard,* (car il s'appelloit ainsi) *ie vous prie de ne me point appeller icy Monsieur, mon nom est Iacques van Zeveren*; alors il commença à me raconter, comme en Espagne entre nos amis on sçauoit dé-ja le malheur qui nous estoit arriué, & qu'il n'y auoit que quinze iours que quelques Flamans mes amis de Malaga auoient beu à la santé des compatriotes qui pourroient estre sur les Galeres d'Alger. Au reste ie luy recommanday de ne pas reueler qui nous estions, luy promettant de l'assister autant qu'il me seroit possible. Mais comme il connoissoit que i'auois moy mesme besoin d'assistance, il me donna trois ioyaux qu'il auoit sauuez, appellez en Espagnol *Camafeas*, de la valeur en tout de dix ou douze écus: disant que ie les vendrois ou mettrois en gage à ma volonté pour m'aider à soulager ma misere.

Ce que ie fis, les engageant pour dix escus, qui estoit leur plus grande valeur. Cet argent nous vint fort à propos, car les 75. patagons que nous auions receus du Marchand Italien, estoient dépensez, & le Marchand n'auoit pas encore auis que la lettre de chãge pour Anuers fût payée. Mais cet argent frais augmentoit beaucoup nostre courage, & aussi nostre credit aux tauernes du Bain, où il y auoit de bon vin d'Espagne du dernier butin que les Turcs auoient fait; raison pour laquelle nostre Bain estoit tous les iours plein d'yurognes Turcs, & de Renegats Esclaues Chrestiens: mais seulement ceux qui auoient de l'argent. C'estoit continuellement, comme dit Theophile, vne Kermesse de Flandre. Il se commettoit mille impertinences causées par l'yurognerie. Et comme nostre Patron estoit Armeur de ces Nauires Corsaires qui auoient pris ces deux Nauires qui venoient de Malaga, chargez de vin, desquels il est parlé cy-dessus, l'on employoit 32. Esclaues de son Bain pour décharger le vin de ces Nauires, & pour leur recompense ils auoient des Tauerniers Chrestiens, qui achetoient le vin, vn patagon de chaque pipe. Car les Turcs ne peuuent pas boire ny vendre du vin; le boire est toleré, mais non pas de le vendre.

Ces 32. Esclaues estoient des éleus, & on les employoit aux ouurages les plus penibles. C'estoient tous bogauands. Cette troupe est appellée *la Carauane*, dont la moitié, estoient Russes ou Moscouites, & les autres

estoient Espagnols ou Italiens. Ils auoient trauaillé quelques iours à décharger ces deux Nauires ; & ayant gagné vne bonne piece d'argent, ils retournoient sur le soir au Bain tous yures & saouls comme des bestes. Les seize Russes firent vne querelle aux seize Espagnols & Italiens, & sans contester dauantage ils commencerent à se batre de telle furie, que le Gardien qui est toûjours à la porte, l'entendit, lequel vint incontinent démesler cette querelle à grands coups de baston, de sorte que les combatans furent contraints de se retirer. Il estoit tard, & le Gardien alla faire la reueuë, pour sçauoir si tous les Esclaues estoient au Bain, donnant en mesme temps les ordres pour le lendemain, comme de coûtume. Celà fait, il se retira, fermant la porte apres luy. Ie me promenois par hazard sur la terrasse du Bain, & aussitost que la porte fut fermée, ces Espagnols & Italiens se rassemblerent en place marchande ; & l'vn d'eux alla à la retraite ou petite chambre des Russes ou Moscouites, les saluant auec cette harangue, *Chiens, Heretiques, sauuages, ennemis de Dieu, le Bain est à cette heure fermé, & le Gardien enuoye dire, si vous auez le courage de combatre, sortez de vostre trou, & nous verrons au ieu qui aura belle amie.* A peine auoit-il acheué sa harangue, que les seize Russes & Moscouites se mirent en place, commençans aussitost la mêlée, & les Espagnols & Italiens receurent réponse de leur ambassade à coups de baston, car ils n'auoient point d'autres armes que

leurs mains ; mais en vn instant, comme l'on dit, *furor arma ministrat*, quelques bancs & tables deuant les tauernes, & quelques échelles qu'ils trouuoient à la main, furent conuertis en armes, épées, piques & mousquets, se défendans genereusement. Ce combat (principalement du soir) causa vn si terrible bruit & tintamarre, que vous eussiez proprement dit, que c'estoient deux armées qui combatoient dans vne campagne large & ouuerte. L'auantage de la bataille sembloit estre égal, & les blessez aussi, étendus sur la place, que ie croyois estre morts. Ils demeurerent en cet estat, iusques à ce que l'obscurité commença à gagner le dessus, neanmoins ny l'vn ny l'autre party, ne faisoit semblant de vouloir abandonner la place ; à la fin vn Religieux Prestre, qui demeuroit au Bain, & qui estoit assez bien-aimé de tous, vint au lieu de la bataille auec vne chandelle de cire à la main, faisant tout ce qu'il pouuoit pour les appaiser & separer, leur disant qu'ils estoient tous Chrestiens, nonobstant la difference de Religions ; & si iamais le Patron venoit à sçauoir leur menée, que les coups de baston ne leur manqueroient pas. Auec cette remontrance la bataille cessa, appellant incontinent les Chirurgiens ; car il y en auoit cinq ou six au Bain, qui appartenoient au Patron : lesquels sur le champ commencerent à penser les blessez. On croyoit que tout cela se passeroit, sans que le Patron en eût des nouuelles ; mais parce que le combat auoit duré long-temps,

& auoit fait grand bruit, le Patron l'ayant entendu de son logis, vint incontinent au Bain auec des falots & des lanternes, accompagné de quatre ou cinq Gardiens garnis de bastons & de nerfs de bœuf. Alors il commença à s'informer de ce qui s'estoit passé: mais ceux qui auoient combatu comme des Lions, se cacherent comme des Renards. Nonobstant cela le Patron par son exacte recherche, attrapa vn de la bande Espagnole, & le fit dépouiller tout nud, le faisant tenir par quatre Esclaues, par les mains & par les pieds, le ventre contre terre, & luy fit donner cent coups de baston sur le dos & sur les fesses: auec quoy la colere du Patron se passa. Les autres combatans se cacherent encore mieux qu'auparauant, craignans trop les miches du Conuent de nostre Patron.

Il y auoit six mois que nous estions à Alger, terme suffisant pour auoir receu réponse de Flandre. Nous allasmes ensemble Monsieur Caloen, Renier Saldens, & moy, trouuer le Patron à son logis, nous luy baisasmes sa robe ou la manche de sa chemise (Reuerence Turquesque) & portant la parole, ie luy dis, comme il y auoit tant de temps que nous estions à Alger, croyans qu'il seroit informé de nostre pauureté, & que nous auions entendu qu'il auoit fait accord auec quelques-vns de ses Esclaues touchant leur rachapt, à condition qu'ils iroient dans vn nauire qui estoit au port prest à faire voile à Liuorune en Italie, & qu'ils demeureroient

là dans la prison iusques à ce que leur rançon fust payée (car le grand Duc permettoit alors telle chose) nous luy demandasmes ce qu'il desiroit auoir. Il nous répondit: *Combien voulez vous donner?* Ie repliqué: *Il plaira à vostre Seigneurie de demander: car peut-estre que vostre Seigneurie nous estime tant, qu'il n'y auroit pas d'apparence d'aucun accord.* Alors il dit, apres auoir vn peu songé: *Donnez 2000. patagons à Liuourne, ou 1500. icy. Cela m'est impossible,* luy dis-ie: *car ie suis vn pauure soldat, partant i'ayme mieux demeurer Esclaue dans Alger, que de mourir en prison à Liuourne. Le plus que ie sçaurois donner, seroit 500. patagons à Liuourne.* Sur quoy il me répondit: *Vous offrez trop peu. Ie dois pour le present sortir de la Ville pour quelques iours* (comme de fait il estoit vray, car son cheual y estoit prest) *nous en parlerons à mon retour.*

Ces mots me donnerent vne grande consolation, car il me sembloit que nostre Patron ne trouuoit pas mon offre fort étrange. Auec cette réponse nous retournasmes au Bain. Et nostre Patron partit auec les Esclaues de la Carauane, pour leur faire couper du bois à fabriquer vne Galere l'année prochaine. Au mesme temps nous deuions trauailler à vne maison que nostre Patron faisoit bastir sur le plus haut de la Ville: car vous deuez sçauoir que la Ville d'Alger est bastie sur le penchant d'vne haute montagne, & la place où l'on bastissoit cette maison, estoit si difficile, que pas vn mulet chargé n'y pouuoit mon-

ter en façon quelconque. De sorte qu'il faloit porter à bras tous les matereaux en haut ; c'estoit alors le 18. de Février de l'an 1641. Le Gardien nous menoit à l'ouurage comme de coustume, mais auant que de sortir du Bain i'auois recommandé au Cheualier Philippe de Gherf, qu'il priſt le soin de nous faire trouuer à noſtre retour quelque potage. Il faut obſeruer que ce Cheualier estoit excusé du trauail, à cauſe qu'il estoit estropié.

Cependant que nous trauaillions, deux Turcs vinrent au Bain, & demanderent trois Eſclaues Dunquerquois, appellez Iean Baptiſte Caloen, Emanuel de Aranda, & Renier Saldens: mais il n'y auoit perſonne qui connût ces Eſclaues. Ils montroient vne atteſtation en Latin: Et comme les Eſclaues Eſpagnols ſont communement Mariniers, ils diſoient que l'atteſtation eſtoit en Flaman, les Eſclaues François diſoient que c'eſtoit Anglois. Les deux Turcs commencerent à ſe faſcher, & dirent : *Appellez vn Papas* (c'eſt à dire vn Preſtre, ou quelque Gentil homme) *car au Païs de Dunquerque les Papas & les Gentils-hommes parlent communement ce langage, & non pas la canaille comme vous autres.* Ainſi les Eſclaues Eſpagnols & François iugeoient que cette atteſtation deuoit eſtre écrite en Latin. Alors ils appellerent incontinent vn Eſclaue Brabançon, appellé par nom de guerre, *François l'Eſtudiant*, parce qu'il auoit étudié à Louuain. Il écriuoit des lettres pour les Eſclaues Dunquerquois, com-

me vous verrez en ma Relation xvi. Il leut l'Atteſtation, & nonobſtant que nous euſſions changez nos noms par les ſignes du temps & du nauire auquel nous fuſmes pris, il iugea ſoudain que nous deuions eſtre ces trois Eſclaues Chreſtiens que les Turcs cherchoient. C'eſt pourquoy il leur répondit qu'il nous connoiſſoit tres-bien, & que nous eſtions Eſclaues dans ce meſme Bain, mais que nous eſtions au trauail.

Or Monſieur Caloen & Renier Saldens, comme ils ne craignoient pas tant les coups que moy, s'eſtoient enfuis de l'ouurage, & s'eſtoient cachez dans quelque coin du Bain, & y paſſoient le temps à ioüer aux cartes; ce François l'Eſtudiant les trouua, & leur dit, qu'il y auoit deux Turcs en bas qui venoient de Dunquerque, & qu'ils auoient des lettres pour eux; Monſieur Caloen & Saldens coururent incontinent en bas, où ils trouuerent les deux Turcs, qui leur preſenterent la lettre, qui eſtoit du pere de Monſieur Caloen. Il fut extrémement aiſe, & les Turcs auſſi, à cauſe qu'ils nous trouuoient tous à Alger: car le contract que ces Turcs auoient fait auec nos parens, eſtoit en telle forme, qu'ils nous deuoient deliurer en quelque lieu de la Barbarie que nous fuſſions. Apres cela ils conduiſirent Monſieur Caloen & Renier Saldens au logis du Turc Barber Aſſan, beau-pere de Moſtafa Ingles, qui eſtoit à Bruges en priſon auec quatre autres, pour eſtre changez contre nous trois. La mere & l'ayeule de Moſtafa eſtoient fort aiſes de

ſçauoir qu'il eſtoit encore en vie, & qu'il pourroit bien-toſt reuenir en ſa patrie.

Iuſques à cette heure ie ne ſçauois rien de tout cela: car ie demeuray à trauailler iuſques à ce que le Gardien donnaſt la permiſſion à chacun d'aller chercher ſa vie. I'auois bon appetit: car c'eſtoit apres midy; tellement qu'eſperant trouuer quelque potage chez le Cheualier, en ſuite de noſtre accord (comme dit eſt) ſortant de l'ouurage, ie courus droit au Bain, & en y entrant, ie rencontray François l'Eſtudiant qui me dit: *Iacques, i'ay de bonnes nouuelles pour vous, c'eſt que vous n'eſtes plus Eſclaue. Car il y a deux Turcs venus de Dunquerque, & Monſieur Caloen & Saldens ſont ſortis auec eux.* Ayant de telles & ſi agreables nouuelles, & ſi impreueuës, peu s'en fallut que ie ne tombaſſe par terre, confeſſant en effet que ie n'auois plus faim. I'allay incontinent chercher mes deux compagnons auec les Turcs, que ie rencontray tous quatre dans la ruë. Si-toſt que Monſieur Caloen m'apperceut, il dit au Turc: *Voicy noſtre troiſieme compagnon Emanuel de Aranda.* Ie demanday incontinent aux Turcs comment ſe portoient mes parens: ils me dirent que ma mere ne ſçauoit encore rien de mon malheur, & que mon frere ſe portoit bien. Ils vinrent auec nous au Bain, & dirent au Gardien qu'il ne nous fiſt plus trauailler, parce que nous eſtions libres.

Nous paſſaſmes le reſte de ce iour là en grande réjouïſſance, beuuant auec nos compagnons ſur ces bonnes nouuelles: mais nous

nous ſouuenions fort peu du Prouerbe qui dit: *Ioye dans la maiſon, douleur & triſteſſe à la porte.* Le lendemain nous eſtions reſolus de continuer à nous réjouyr, comme le ſoir precedent. Mais ſur le midy vn Iuif vint au Bain, par ordre de la femme d'Alli Pegelin (laquelle ſçauoit tout ce qui ſe paſſoit) pour nous dire que le Baſſa vouloit parler à nous: On nous mena deuant luy; il nous commanda d'entrer dans vne petite retraite du Palais, où eſtoient quelques garçons Chreſtiens & Eſclaues; nous fuſmes bien en ce lieu enuiron deux heures ſans ſçauoir pourquoy, ny ce que le Baſſa nous vouloit. A la fin nous apperceuſmes venir le Maiſtre d'hoſtel auec vn baſton à la main, diſant fort rudement: *Chiens, qui de vous autres a écrit à voſtre Pays pour auoir des Turcs?* Sur quoy nous répondiſmes, que perſonne n'auoit écrit au Pays, mais que nos parens auoient fait cela ſans que nous l'euſſions ſçeu. De laquelle réponſe il fut fort faſché, & donna quelques coups de baſton à Monſieur Caloen & à moy, diſant: *Ie viendray encore cette nuit vous couper le nez & les oreilles.* Sur quoy Saldens répondit, *Patience*; & pour ſa réponſe il receut quelques coups de baſton auſſi bien que nous, & nous dit: *Vous n'échaperez pas ainſi comme vous penſez, vous n'eſtes pas Eſclaues d'Alli Pegelin, mais du Baſſa, & vous n'auez eſté que preſtez à Alli Pegelin, & le Baſſa ne veut pas des Turcs pour voſtre rançon, mais il faut de l'argent.*

C'eſtoit vne querelle d'Alleman, comme

on dit, inuentée par la malice de la femme d'Alli Pegelin en l'absence de son mary: car il y a vne loy generale par toute la terre, qui est sous l'obeïssance du grand Seigneur, que chaque Turc, de quelque condition qu'il soit, moyennant qu'il soit soldat, peut affranchir quelque Chrestien que ce soit, pourueu qu'il paye ce qu'il a couſté, en iurant par la teſte du grand Seigneur, que c'eſt pour deliurer vn autre Turc de l'Eſclauage des Chreſtiens. Mais le Baſſa donnoit pour exception ſur cette loy, que cela ne ſe deuoit pas entendre ſur ſes Eſclaues, pàrce qu'il repreſentoit le grand Seigneur, qui n'eſtoit pas ſujet à ces loix. Vn iour apres, nous écriuiſmes vne lettre à la grand'Mere de Moſtafa en Eſpagnol (car elle eſtoit Moriſque chaſſée auec les Moriſcos au temps du Roy Philippe troiſiéme) par laquelle lettre nous luy fiſmes entendre tout au long ce qui s'eſtoit paſſé dans cette nouuelle priſon, & qu'elle ſe ſouuint que ſon Neueu eſtoit entre les mains de nos Parens, & que l'on vengeroit ſur luy l'iniure & le tort que l'on nous faiſoit. Cette lettre mit la Vieille en grande peine; tellement qu'elle vint incontinent parler à la femme du Baſſa, la priant inſtamment qu'elle ne voulût pas permettre qu'on nous maltraitaſt. Dequoy la femme du Baſſa l'aſſeura, dont la Vieille nous fit donner auis, afin que nous ne craigniſſions plus, & auſſi de peur qu'elle auoit que nous n'écriuiſſions en Flandres pour faire maltraiter les Turcs qui y eſtoient en priſon.

Alli Pegelin n'estoit pas encore de retour de son voyage, & cependant nous estions reserrez au Palais du Bassa, sans que personne de dehors pût venir chez nous : ce qui pourtant secretement se faisoit quelquefois. On nous donnoit chaque iour pour ration deux petits pains : mais nous auions le bonheur, que le Dépensier du Bassa estoit François de nation renegat, qui auoit esté Laquais de Monsieur Chamois, c'est le Chevalier de Malte cy dessus mentionné ; & parce que ce Dépensier sçauoit que i'auois grande connoissance auec le mesme Monsieur Chamois au Bain d'Alli Pegelin, & que nous auions quelques mois dormy dans vne mesme retraite, il nous donnoit chaque iour quelque chose, comme de l'huile, des figues, du tabac, ou quelque autre chose pour manger. Ie vous puis assurer que nous endurasmes icy la plus grande misere de tout nostre esclauage : car, comme i'ay dit, nous dormions dans vne petite chambre auec dix ou douze garçons, qui estoient pleins de vermine, & quoy que nous employassions toute la iournée à nous nettoyer, vne heure apres apres nous en estions aussi bien pourueus qu'auparauant.

Le Maistre d'hostel du Bassa se promenoit toûjours auec vn baston dans la main, & il y auoit toûjours quelqu'vn qui deuoit estre battu pour son diuertissement. Le seul contentement que nous auions, estoit, que tous les Esclaues que le Bassa auoit pour sa huictiéme, venoient la premiere nuict dor-

mir chez nous, deuant qu'on les enuoyaſt au Bain du Baſſa; & comme il y auoit iournellement beaucoup de priſes, & par conſequent, de nouueaux Eſclaues, nous ſçauions tout ce qui ſe paſſoit en toute la Chreſtienté.

Apres auoir eſté dans cette miſere dix-huict iours, noſtre Patron Alli Pegelin reuint à la Ville d'Alger. Les deux Turcs qui eſtoient venus pour nous mettre en liberté, l'allerent incontinent ſaluer, & luy remonſtrerent comme ils eſtoient ſept Turcs échangez pour nous trois Chreſtiens, qui payeroient ce que nous auions couſté. Sur quoy Pegelin répondit, *I'ay achepté mes Eſclaues pour gagner, & non pour les changer contre des Turcs.* A quoy ils dirent: *Nous ſommes de pauures ſoldats. De plus vous ſçauez noſtre Priuilege conformément aux Loix; c'eſt pourquoy nous vous ſupplions d'accorder noſtre requeſte.* Alli Pegelin entendant leurs raiſons, leur dit: *Ie ſçay tres-bien le Priuilege & les Loix; mais vn de vous autres eſt riche, & celuy-là ne doit pas iouyr de ce Priuilege, parce qu'il n'eſt pas Turc, mais ſeulement Moriſco, & né dans Alger. Et celuy qui eſt né dans la Ville d'Alger au temps ſuſdit, ne peut eſtre ſoldat. Car vous deuez ſçauoir que les Turcs tiennent les Citoyens d'Alger pour ſujets, les ayans ſubjugués par force, à cauſe qu'ils ſe ſont voulu reuolter. Ainſi on ne les admet pas pour ſoldats, & ils ſont par conſequent incapables de iouyr du Priuilege. Mais ſi vous voulez ſuiure mon auis, vous aurez les trois Chreſtiens, ſans qu'il vous en couſte beaucoup,*

& moy i'auray satisfaction. Ce conseil fut fort agreable aux deux Turcs. Alors Alli Pegelin donna pour expedient, que ces deux Turcs au nom de leurs quatre compagnons prisonniers en Flandre, iroient accorder auec la Mere & grand'Mere de Mostafa Ingles, (C'estoit le More né d'Alger, qui ne pouuoit ioüyr du Priuilege) qu'entre eux six ils acheteroient les deux Chrestiens, à sçauoir Emanuel Aranda, & Renier Saldens. Et que la Mere & grand'Mere de Mostafa, acheteroient Iean Baptiste Caloen.

Ce conseil fut trouué bon des Turcs, qui le mirent aussi tost à execution. Ils allerent trouuer la grand'Mere de Mostafa, & luy dirent qu'ils estoient tous pauures; neanmoins qu'ils auoient resolu entre eux six d'acheter les deux Chrestiens, & qu'elle, à cause de ses richesses s'obligeast d'achepter le troisiéme, à sçauoir Iean Baptiste. La grand'Mere de Mostafa accepta cette condition, faisant de cela vn petit contract fortifié à leur mode Turquesque. Ils allerent auertir Alli Pegelin, qu'ils acceptoient la condition susdite, & luy demanderent ce qu'il vouloit auoir pour Emanuel de Aranda & Renier Saldens. Ils furent d'accord à cinq cent patagons pour eux deux. La grand'Mere de Mostafa alla trouuer le mesme iour Pegelin, & luy raconta le mal-heur de son fils, qui estoit en esclauage chez les Chrestiens, & qu'il n'y auoit autre moyen pour le deliurer, qu'en rendant vn Esclaue Dunquerquois en bien payant. Pegelin répondit, *Si vous voulez*

auoir vn Eſclaue Dunquerquois, ie vous en donneray vn pour vous obliger. Elle répondit: *Ie le veux bien payer; mais ce doit eſtre vn appellé Iean Baptiſte Caloen.* Pegelin répondit (en faiſant l'étonné) *Iean Caloen? celuy-là eſt proche parent du Roy de Dunquerque, & partant il doit couſter ſix mille patagons.* La Vieille entendant cette réponſe fut toute étonnée, & ſans rien repliquer s'en retourna à ſon logis, nous faiſant dire qu'Alli Pegelin demandoit ſix mille patagons, qu'elle n'auoit pas tant d'argent; & qu'ainſi elle ne voyoit aucun remede pour obtenir noſtre liberté, ſi ce n'eſtoit que nous vouluſſions contribuer à cette ſomme. A quoy nous répondiſmes par le meſme meſſager que nous ne voulions pas contribuer vn denier, & que ſi elle ne vouloit pas nous racheter, qu'elle nous laiſſaſt mourir, mais qu'elle ſe ſouuint que ſon fils mourroit auſſi en Flandre, veu qu'il eſtoit au pouuoir de nos Parens.

Pendant que cette affaire s'accommodoit, il s'écoula neuf ſemaines & trois iours, que nous eſtions au Palais du Baſſa en grande miſere, en crainte, & en inquietude. A la fin la Mere de Moſtafa s'accorda auec Alli Pegelin touchant le rachat de Monſieur Caloen pour 1400. patagons, à condition que cet argent ſe payeroit auant que Baptiſte Caloen partiſt d'Alger. Auec cet accord nous ſortiſmes hors du Palais du Baſſa. Quand ie me pûs promener par les ruës, ie crûs eſtre en liberté apres tant d'ennuy, tant de crain-

te d'estre mal traité, & tant de misere.

La premiere nuit Monsieur Caloen alla coucher chez la grand'Mere de Mostafa Ingles, Renier Saldens & moy nous allasmes au logis d'vn Turc, qui nous auoit deliurez, appellé *Cataborne Mostafa*. Il demeuroit dans vne fondouque (c'est vne grande maison où beaucoup de soldats demeurent ensemble, comme en Flandre les baracques) qui estoit vn beau bastiment auec ses quatre Galeries en quarré, & haut de quatre étages, chaque soldat auoit là sa chambrette, nettement entretenuë par les garçons: car presque tous les soldats ont vn garçon, ou Chrestien, ou renegat Esclaue pour se seruir. Nostre nouueau Patron Cataborne Mostafa nous traita ce soir là tres-bien, selon la commodité de sa bourse, & nous fit ses excuses, disant qu'il n'estoit pas cause que nous auions esté si long-temps au Palais du Bassa. Le lendemain Renier Saldens alla prendre son domicile chez vn Turc principal, appellé Mahomet Celibi Oiga: le neueu duquel estoit vn des cinq Turcs de nostre échange.

La Mere & la grand'Mere de Mostafa Ingles plaignoiét l'argent qu'elles auoient payé pour Monsieur Caloen, luy disant tous les iours par des paroles iniurieuses, afin de le contraindre à payer la moitié des 1400. patagons. D'autre part nous pressions les Turcs, tant qu'il nous estoit possible, pour auoir nostre liberté, conformément à l'accord fait en Flandre. Sur quoy ils disoient (& non sans raison) que c'estoit les mettre

en danger de perdre leur argent, & en hazard que leurs compagnons ne reuinſſent, pas : car le contract qu'ils auoient fait en Flandre auec nos parens, eſtoit conceu en cette ſorte, que les Turcs nous deuoient au plûtoſt enuoyer en la terre des Chreſtiens, apres nous auoir trouué. C'eſt pourquoy nous fuſmes contraints de faire auec eux vn nouuel accord, qu'ils dõneroient la liberté à vn de nous trois, lequel s'obligeroit d'amener les cinq Turcs reſtans en Flandre, à Ceuta ou à Oran en Affrique, Villes qui appartiennent au Roy d'Eſpagne, & les deux autres de nous trois demeureroient en oſtage.

Celà eſtant fait, la reſolution fut priſe ſur moy pour venir en Flandre, & de m'enuoyer auec les Galeres Corſaires d'Alger, qui me mettroiẽt en terre à la coſte d'Eſpagne. Mais mon mal-heur voulut qu'vn Roy Barbare appellé *Bennali* Tributaire du Royaume d'Alger ſe reuolta, & cette guerre ciuile fut cauſe que le Baſſa pour defendre le Païs, auoit meſme beſoin des Galeres, de ſorte qu'ils ne pouuoient cét Eſté aller en courſe à la coſte d'Eſpagne comme de couſtume. Au meſme temps il y eut vn nauire de Liuourne preſt à retourner & à faire voile, & noſtre compagnon Saldens qui deſiroit autant que moy ſa liberté, ſçeut ſi bien faire auec les Turcs, & auſſi auec Monſieur Caloen, qu'il fut élû pour aller au Païs-bas : & s'embarqua dans ce nauire de Liuourne. I'eſtois extrémement triſte en le voyant partir, & ſongeant que ie deuois encore demeurer;

mais les grandes promesses qu'il me fit de retourner bien-tost, & d'amener auec luy les cinq Turcs, me donnoient de la consolation. Ce qu'il effectua en son temps, comme ie diray cy-apres.

Nous le laisserons voguer à la misericorde de Dieu & des vagues vers la Patrie tant desirée. Quant à moy ie demeuray chez mon nouueau Patron Cataborne Mostafa. Et encore qu'il ne fust qu'vn pauure soldat, i'auois bon temps auec luy : car il me disoit souuent, *Emanuel, ne soyez pas melancolique, imaginez vous que vous estes mon Patron, & que ie suis vostre Esclaue.* Ie mangeois auec luy, & du mesme plat, estant assis à son costé les iambes croisées à la mode Turquesque. Il aymoit à faire bonne chere, & me disoit souuent: *Emanuel, n'ay-je pas raison de faire bonne chere, car ie n'ay ny femme ny enfant: & quand ie viendray à mourir, le Bassa sera mon heritier, suiuant la coustume de ce Pays?* Ie luy disois, *Oüy, vous faites comme vn sage homme doit faire, & vous auez raison de viure à vostre aise :* car ie ne pouuois parler autrement, à cause que ie beuuois & mangeois auec luy. Mais ces paroles ne plaisoient aucunement à vn garçon renegat, qui le seruoit, gardoit l'argent, & lauoit le linge; enfin ce garçon faisoit l'office de femme dans sa famille, & murmuroit sans cesse, en disant: *Vous dépensez tout, & il y a encore tant de iours auant que la paye vienne : par ma foy, vous deuriez estre honteux de vous enyurer iournellement, ce n'est pas là la vie d'vn vray*

Turc: neantmoins mon Patron menoit toûjours la meſme vie.

Vne fois eſtant yure comme de couſtume, il eut quelque querelle auec vn Bulcebas (c'eſt à dire Capitaine d'Infanterie) & entr'autres iniures il l'appelloit *Chreſtien*. Le Bulcebas ſur ce fit ſes plaintes, & on mit mon Patron en priſon, & à la premiere aſſemblée de la Duvvane, c'eſt comme chez les Chreſtiens, le Conſeil, ou proprement, comme les Allemands diſent, la *Guemine*, mon Patron fut condamné d'auoir cent coups de baſton ſur les feſſes, & outre cela d'aller ſeruir en campagne contre le Roy Bennali pendant ſix mois. I'eſtois fort triſte pour le malheur de mon Patron, qui me dit: *D'oréna-uant vous irez demeurer chez Mahomet Celibi Oiga; i'eſpere auec l'aide de Dieu, qu'auant mon retour vous ſerez en liberté, & ſi i'auois de l'argent, nous le partagerions à nous deux.* Ie luy répondis: *Patron, ie connois voſtre bonne volonté & voſtre pauureté, ie vous baiſe les mains, vous remerciant autant qu'il m'eſt poſſible, du bon traitement que i'ay receu en voſtre maiſon.* Il me dit, *Quand vous ſerez en Flandre, ſaluez de ma part tous vos Parens, & principalement voſtre Couſin à Dunquerque, car il m'a ſouuent donné à boire de la bonne bierre.*

Apres le depart de mon Patron i'allay au logis de Mahomet Celibi Oiga, & en le ſaluant ie luy dis: *Cataborne Moſtafa eſt party pour l'armée, & il m'a enuoyé icy pour loger.* Sur quoy Mahomet me dit: *Ie le ferois vo-*

loutiers, mais ie n'ay pas place dans ma maison. Il disoit celà, parce que mon compagnon Saldens, quand il auoit esté logé chez luy, auoit trop familierement parlé à sa femme, cause certaine qu'il en auoit esté ialoux. Ie le priay auec grande instance, luy disant que ie ne sçauois où aller. A la fin il y condescendit, & me monstra vne petite chambre au dessus de l'Escurie; lesquelles Escurie & chambrette estoient entierement separées de la maison.

Les premiers iours i'estois fort étonné de ce que la Patrone ne parloit point à moy: car elle sçauoit tres-bien la langue Espagnole, & parloit aussi Franco; puis les Femmes de ce Pays-là cherchent ordinairement l'occasion de causer auec les Chrestiens. Ie pensois le cheual de mon Patron, & i'allois tous les iours chercher de l'eau à la fontaine pour le ménage, faisant celà sans aucun commandement, & ie gagnay peu à peu les bonnes graces de ma Patrone. Le matin i'allois auec mon Patron à la Boucherie, de là il m'enuoyoit au logis auec la chair qu'il auoit achetée. D'autre costé la Patrone me faisoit acheter le fruict & les herbages necessaires au ménage. Alors la bouche de ma Patrone commença à s'ouurir, & à deuiser auec moy tant & si souuent, que i'auois peur de donner quelque martel en teste au Patron. Vne fois entr'autres elle me dit: *Chrestien, Dieu vous donne vostre liberté, dites moy, ie vous prie, estes vous pauure en vostre Pays?* Ie répondis; *Ie suis vn pauure soldat.* Elle repliqua, vous direz ce qu'il vous plaira, neanmoins

moins vous n'eſtes pas comme Gregorio: c'eſtoit l'autre Eſclaue de la maiſon. Il eſtoit natif de Galice en Eſpagne, & Peſcheur en ſon Pays, il eſtoit lors Iardinier d'vn iardin qui appartenoit au Patron hors la Ville. Cet Eſclaue auoit le corps propre au trauail, au reſte il eſtoit aſſez bien nourry ſuiuant ſa qualité.

Cette bonne femme me faiſoit tous les iours beaucoup de curieuſes demandes. Elle eſtoit grande de taille, belle de viſage, & graſſe, en quoy conſiſte la beauté d'vne femme, ſelon l'opinion des Affriquains. Tous les matins quand i'auois penſé le Cheual, porté de l'eau, eſté au marché & fait autres choſes, ie demãdois à ma Patrone permiſſion d'aller à la Meſſe au Bain d'Alli Pegelin: ce qu'elle m'accordoit toûjours. Touchant Mahomet Celibi Oiga, c'eſtoit vn homme fort bien fait de corps, tres-bien nourry, & fort ſobre en ſon manger & en ſon boire: car il ne beuuoit que de l'eau. Il eſtoit fort deuot en ſa Religion, ou Secte. Il eſtoit curieux de ſçauoir & d'entendre des nouuelles des Pays éloignés. Il me demandoit les façons de viure des Eſpagnols, & des Flamans, & ſi les Flamans eſtoient Chreſtiens Papiſtes, voulant par ce mot ſignifier Catholiques, à cauſe que les Catholiques dépendent du Pape. Il ſçauoit quelque peu la Coſmographie. Il me demandoit pourquoy le Roy d'Eſpagne eſtant ſi puiſſant, il ne pouuoit auec les forces du Royaume de Dunquerque, c'eſt à dire, auec les Prouinces des Pays-bas, ſubjuguer

les Flamans : par Flamans ils entendent les Holandois : Ie luy disois que ces terres auoient esté autrefois à la Couronne d'Espagne, mais qu'elles s'estoit reuoltées.

Mon compagnon Monsieur Caloen, estoit chez la grand'Mere de Mostafa Ingles, où il estoit fort mal-traité : car estant au logis il demeuroit dans vne chambre auec quatre-vingt liures de fer à la iambe, & quelquefois il estoit à vne maison de plaisance, trois lieuës hors la Ville, où il n'auoit pas à manger à moitié. Les Parens de Mostafa Ingles, qui auoient donné tant d'argent pour Monsieur Caloen, commençoient à murmurer, de ce qu'ils n'entendoient aucunes nouuelles de Mostafa, & disoient à cause de cela que le Roy de France auoit pris le Royaume de Dunquerque ; & le menaçoient de luy faire payer sa rançon, en cas qu'ils n'entendissent quelques nouuelles dans quatre mois. Et comme les choses de la mer sont dangereuses & sujetes à mille fortunes, & que mon Compagnon Saldens deuoit alors estre en chemin auec les cinq Turcs, la crainte me donnoit souuent des assauts de quelque malheur arriué.

Mais comme Dieu donne la medecine pour guerir les malades, ainsi en arriuoit il quand i'estois abbatu de melancolie: car ma Patrone me consoloit auec de bonnes paroles. Il y auoit six mois que ie demeurois dans cette maison, quand ie receus les premieres nouuelles de mon Compagnon Saldens par vne sienne lettre écrite de Ceuta, par laquelle

il me donnoit auis qu'il y estoit arriué auec les cinq Turcs, & que nous viendrions au plûtost dans la Ville de Tituan, au Royaume de Fez, pour faire l'échange, suiuant l'accord fait à Alger auec les deux Turcs. Il m'écriuit aussi touchant les 700. patagons que les Parens de Mostafa pretendoient de Monsieur Caloen, que son Pere auoit dit qu'il le laisseroit plûtost creuer aux Galeres, que de les payer; mais en la marge il y auoit écrit en Latin, *hæc propter bene stare*, lesquels mots nous effaçasmes, & donnasmes la lettre à la Mere de Mostafa, afin qu'elle la fist lire & interpreter par quelques Esclaues Flamans, ce qu'elle fit; & comme la lettre ne faisoit mention que de cinq Turcs, sans les specifier particulierement par leurs noms, cette femme commença à dire que son fils n'estoit pas à Ceuta, & que Monsieur Caloen deuoit liurer son fils, ou qu'elle le feroit brusler, ou bien qu'il payeroit pour sa rançon 6000. patagons. Mais le mesme iour elle receut vne lettre de Ceuta écrite de la main propre de son fils, dont la Mere fut appaisée, & nous tres-aises, esperans qu'elle auroit entiere satisfaction.

Mais comme le déplaisir est presque toûjours l'ombre qui suit le contentement, à peine eut elle leu cette lettre, qu'elle fit mettre cent liures de fer à la jambe de Monsieur Caloen: disant qu'il estoit cause que son Pere n'auoit pas voulu payer les 700. patagons. Mais nonobstant cette disgrace & trauerse nous eûmes bon courage, iusques à ce que

nous vismes vn nauire qui n'attendoit que le vent bon pour faire voile vers Tituan, lieu destiné pour faire l'échange auec les Turcs, qui estoient à Ceuta. Et ce qui nous donnoit de la crainte, estoit que si ce nauire fût party sans nous, nous eussions esté contraints d'attendre encore quatre ou cinq mois, auant que de trouuer vn autre embarquement.

C'est pourquoy nous trouuasmes bon de demander conseil à vn Renegat Maistre de camp reformé, appellé *Saban Gallan Aga*, estimé entre les Turcs & les Chrestiens homme de bien, iuste & sage, & aussi pour dire la verité c'estoit vn homme plein de vertus Morales, comme vous pourrez voir dans ma XIV. Relation. I'allay parler à luy, & luy dis: *La bonne renommée de vos vertus, tant parmy les Turcs que parmy les Esclaues, m'a fait venir icy pour vous demander conseil dans ma misere.* Il me demanda qui i'estois; ie luy dis: *Ie suis Emanuel d'Aranda, natif de Flandre, vn de ces trois Chrestiens, qui doiuent estre changez pour les cinq Turcs pris sur la Caravelle de Barber Assan, & en suite de certain contract que nous auons fait, il y a six mois, à Alger, vn de nos compagnons est allé en Flandre, & maintenant il est retourné iusques à Ceuta, où il nous attend auec les cinq Turcs, & conformement à ce contract ils nous doiuent liurer à Tituan, pour effectuer cét échange; mais ils font le contraire: car apres auoir supporté de si grandes & si excessiues dépenses du voyage de nostre troisiéme compagnon par l'Italie, & par la France, & qu'il a amené les cinq Turcs*

par l'Angleterre, & de là en Espagne, à present qu'ils sont à Ceuta, comme ie vous ay dit, au lieu de nous y ennuyer, la Vieille grand' Mere de Mostafa Ingles a fait mettre les fers aux pieds de mon compagnon Iean Baptiste van Caloen, & luy demande 700. patagons. De plus, elle veut que les cinq Turcs viennent à Alger, ce qui est directement contre nostre contract. Saban Gallan ayant entendu mon procedé, me dit: *Ie m'informeray de vostre affaire, venez demain à la mesme heure, ie vous donneray réponse & conseil.* Le lendemain à l'heure qu'il auoit dit, ie me trouuay dans son logis, & luy demanday, le mieux qu'il me fut possible, s'il s'estoit souuenu de moy. Il me répondit: *Ie me suis informé de vostre affaire, & vous deuez sçauoir que la Mere & grand' Mere de Mostafa, ne font tout cela que pour voir s'ils ne sçauroient attraper quelque argent de Iean Baptiste Caloen; c'est pourquoy gardez vous bien de promettre quelque chose, & soyez en repos. Vous partirez sans faute auec ce nauire qui est prest au port, & encore que la grand' Mere de Mostafa vous menace, cela n'est rien: car elle n'oseroit pour tout l'or du monde vous tenir icy, vous, ny Monsieur Caloen, parce que les deux Turcs & les amis des autres Turcs se plaindroient au Bassa.* Ie le remerciay fort ciuilement de son bon conseil, en recompense duquel ie luy donnay vne obligation de ma main, par laquelle ie m'obligeois à luy payer la somme de 25. patagons, quand ie serois à Tituan: ce que i'ay apres accomply selon ma promesse.

l'allay faire raport à Monſieur Caloen de cette réponſe. Il eſtoit dans vne petite caue auec vne chaiſne à la jambe, & ayant entendu que nous partirions auec le nauire, qu'il ſçauoit eſtre preſt au port, le courage luy augmenta de beaucoup, & de ce que nous ne payerions pas vn denier. Pendant que ie parlois à Monſieur Caloen, la grand'Mere de Moſtafa luy vint propoſer, s'il vouloit donner les 700. patagons ; mais Monſieur Caloen ſe mocqua d'elle. Ce qui luy fit coniecturer que ie luy auois donné quelque auis, comme il eſtoit vray, de quoy elle eſtoit fort fâchée contre moy. Et le lendemain elle vint parler à ma Patrone, luy diſant: *Pourquoy ne mettez vous pas les fers aux pieds de voſtre Eſclaue Dunquerquois, afin qu'il ne vienne plus donner de mauuais conſeils à ſon compagnon?* Ma Patrone luy répondit ; *Pourquoy ferois-ie cela? mon Eſclaue Dunquerquois me ſert fidelement, & ainſi ie n'ay pas raiſon de luy mettre les fers aux pieds.*

La meſme apreſdinée allant chercher de l'orge pour le Cheual, par hazard mon Patron n'eſtoit pas au logis, & ma Patrone eut le loiſir de me conter tout ce qui s'eſtoit paſſé auec la grand'Mere de Moſtafa. Le lendemain i'allay derechef viſiter Monſieur Caloen, & comme i'eſtois empeſché à raconter ce que la grand'Mere de Moſtafa auoit dit à ma Patrone, cette Vieille arriua, & me dit, *Dernierement eſtant au logis de voſtre Patron, ie parlé pour vous à voſtre Patrone, laquelle ſans moy vous eut mis les fers aux pieds de cent*

liures pesant. Ie la remerciay de sa bonne volonté, luy disant pour réponse, que i'estois bien informé de la recommandation qu'elle auoit faite à mon égard. A cette parole elle se mit en colere, & le mesme iour enuoya vn Turc chez mon Patron, pour faire ses plaintes de ce que i'estois la cause que mon compagnon ne vouloit pas donner les 700. patagõs qu'elle pretẽdoit, & qu'elle le prioit qu'il me voulût mettre vne chaisne à la iambe, ou pour le moins que le Patron m'enuoyast à mon logis, pour estre mis à la cadene auec son compagnon. Ce qui fut fait à l'insçeu de ma Patrone: car ie fus pris dans la ruë, & mené au logis de la grand'Mere de Mostafa, où ils m'enchaisnerent auec Monsieur Caloen à vne chaisne de cent liures, me faisans marcher dans vne petite caue, où nous ne sçauions quelle fin prendroient nos affaires: car nous craignions qu'on ne nous fist promettre quelque chose à coups de baston.

Apres auoir esté en ce lieu trois ou quatre heures, vn Esclaue Chrestien appellé *Gregorio* nous vint visiter, lequel estant enuoyé par ma Patrone, me vint dire qu'elle estoit fort triste, & qu'elle n'auoit rien sçeu de cette affaire, & que si i'auois besoin de manger, qu'elle m'en enuoyeroit; au reste que ie prisse courage & qu'il ne m'arriueroit point de mal; Que tout celà estoit seulement fait par la grand'Mere de Mostafa, pour auoir nostre argent. Ce message de Gregorio nous consola beaucoup, & nous l'enuoyasmes auec vn billet au Bain d'Alli Pegelin chez vn Tauer-

nier, où nous auions du credit, pour vn flacon de vin, auec vn plat de viande. Ce qui fut fait : & comme ce Gregorio estoit enuoyé de ma Patrone, la Vieille ne luy osoit refuser de venir où nous estions.

Quand la nuit fut venuë, la Vieille nous vint voir auec les clefs de la caue, & nous dit : *Regardez, regardez bien ce que vous faites, c'est aujourd'huy la derniere nuit, demain le nauire partira pour Tituan, c'est pourquoy si vous aymez la liberté, donnez 700. patagons, autrement ie vous laisseray icy creuer comme des chiens.* Monsieur Caloen répondit : *Puis que mon Pere ne veut rien donner, & que vous auez veu la lettre, quant à moy vous sçauez bien que ie n'ay rien à donner, partant pendez moy, si bon vous semble, mais souuenez vous que vostre Mostafa est entre les mains & au pouuoir de mon compagnon, vous le connoissez, & qu'il n'est pas pour endurer vne iniure faite à ses amis & à ses compagnons.* La vieille ridée entendant celà deuint presque enragée & hors de son sens, & vsant de ses menaces accoustumées, elle se retira fermant la caue apres elle.

Le lendemain (c'estoit le iour de S. André) il n'estoit pas encore iour, qu'elle nous vint dire : *Le vent est du leuant, & le nauire partira aujourd'huy, partant depeschez vous de resoudre si vous voulez vous mettre en liberté.* Nous répondismes : *Enuoyez nous, si vous auez enuie de voir vostre Mostafa, sinon, nous demeurerõs Esclaues.* Sur le midy deux ou trois

Eſclaues Chreſtiens qui deuoient partir auec ce nauire, nous vinrent voir (nous les auions apoſtez) pour faire les Adieux les vns au autres. Ils demanderent à parler à la Vieille, & luy dirent: *Madamoiſelle, nous auons entendu par nos cempatriottes, ces deux Eſclaues, que voſtre fils eſt à Ceuta; nous partons dans vne demie heure auec le nauire pour Tituan, & de là à Ceuta: s'il vous plaiſt nous commander quelque choſe, nous ne manquerons pas d'executer voſtre commandement.* La Vieille entendant que le nauire alloit partir, commença à crier & à tempeſter comme vne folle, *des marteaux, des limes, pour oſter les chaiſnes, afin que mon Moſtafa reuienne, ô Chreſtiens, pour l'amour de Dieu aſſiſtez nous à oſter les fers à ces deux Chreſtiens.* Eux qui ſçauoient bien qu'il n'y auoit pas encore apparence de partir ſi toſt, feignirent de ne la pas entendre; & nous dirent, *Adieu Compatriots, nous ferons raport à voſtre Compagnon Saldens de l'eſtat auquel nous vous auons laiſſez*, & auec cela ils s'en allerent.

Elle comme deſeſperée appella ſes femmes Eſclaues, qui n'auoient pas le maniment du marteau; elle appella vn de ſes voiſins qui trauailla fort & ferme pour rompre ou défaire le cadenas, cependant nous murmurions, diſans: *Par voſtre auarice inſatiable vous ſerez cauſe que nous demeurerons peut-eſtre encore ſix mois icy, & voſtre fils autant de temps à Ceuta auec les quatre autres Turcs, les amis deſquels vous ſouhaiteront mille & mille fois au diable, de ce que vous prolongez de cette*

façon leur misere. Pendant ce discours la chaisne fut ouuerte. Elle me dit : *Courez viste au logis de vostre Patron, & dites luy de ma part qu'il aille parler au Maistre du nauire.* Ie sçauois bien qu'il y auoit encore du temps assez, & que mon Patron estoit alors à la Mosquée (c'est l'Eglise) ie feignois d'auoir haste, & allay droit au logis remercier ma Patrone du grand soin qu'elle auoit eu de moy. Elle me dit qu'elle estoit bien-aise de ma deliurance, & de ce que i'auois la iambe hors du fer, & que i'estois en esperance de ioüir bien-tost de ma liberté entiere.

C'estoit iustement l'heure & le temps que la Sala se deuoit acheuer (*la Sala* c'est à dire la priere des Turcs;) i'allay à la porte de la Mosquée attendre mon Patron, & nous allasmes ensemble parler au Maistre du nauire, qui dit qu'il n'y auoit pas d'apparence de partir ce iour là, mais qu'il partiroit au premier vent fauorable. Ie retournay auec mon Patron au logis, faisant tout mon possible pour auoir quelque matelotage pour manger sur la mer: car ie sçauois bien que nous n'aurions autre chose à manger que du vieil biscuit. Ma Patrone me donna vn demy fromage de Malorca, & 12. ou 15 liures de biscuit blanc; Monsieur Caloen receut aussi de la mere de Mostafa quelque matelotage. Quand nous fusmes prests à partir, il suruint vne autre difficulté, à sçauoir qu'vn Turc deuoit venir auec nous à Tituan, qui auroit pour sa peine 50. patagons, laquelle somme ils nous vouloient faire payer; mais il fut

conclu, que nous en payerions la moitié, & eux l'autre.

C'eſtoit le huictiéme de Decembre, iour de N. Dame, l'an 1641. que le vent ſe tourna entierement à noſtre faueur. Ie dis Adieu à mon Patron, & à ma Patrone, qui me donnerent mille bons ſouhaits : Apres celà ie m'embarquay auec Monſieur Caloen. Nous trouuâmes dans les vaiſſeaux quelques Eſclaues Chreſtiens qui alloient à Tituan, pour y negocier leur liberté, auec quelques Marchands Iuifs & Mores. Apres que nous fuſmes tous embarquez, on tira vn coup de Canon pour ſignal que les Fermiers du tol vinſſent viſiter le Nauire, & principalement pour voir ſi les Chreſtiens qui eſtoient rachetez, auoient payé le droit : car encore que le Patron ſoit ſatisfait, auant qu'vn Chreſtien puiſſe partir, il doit payer vn tantiéme. Apres qu'ils eurent viſité le nauire, ils retournerent auec l'eſquif à la Ville, d'où ils donnerent le ſignal que le nauire partiroit, parce qu'ils ne peuuent entrer dans la Ville iuſques à ce que le nauire ſoit en mer. Et celà ſe fait, afin qu'ils ne dérobent point d'Eſclaues.

Nous commençâmes donc noſtre voyage auec vn vent fort fauorable iuſques à la malheureuſe place, Cabo de Tenes, ſituée à trois lieuës d'Alger. I'appelle cette place malheureuſe, parce que l'Empereur Charles le Quint en l'an 1541. le 17. d'Octobre y perdit par tempeſte vne bonne partie de ſes Galeres & Nauires ; ce fut quand l'entrepriſe d'Alger

manqua. Icy le vent deuint entierement contraire. Ce qui nous obligea de retourner d'où nous eſtions venus ; & le lendemain nous arriuaſmes à Alger fort triſtes. Ie retournay chez mon Patron Mahomet, dont luy & ſa femme auſſi me donnerent la bienvenuë. Nous fuſmes là encore quelques iours auant que le vent fût bon. Et nous nous embarquaſmes pour la ſeconde fois. Le vent nous fut fort fauorable, tellement qu'en trois iours nous paſſaſmes les Iſles de Frumentera & Yvica, & nous viſmes la coſte de Valencia. Mais en vain: car au bout de huict iours nous fuſmes bien-heureux de pouuoir retourner derechef à Alger, où nous arriuaſmes le 19. de Decembre.

Ceux de la Ville voyans retourner ce Nauire, crurent qu'il auoit acheué ſon voyage, & qu'il eſtoit déja de retour ; mais ils furent trompez. I'eſtois fort las de ce voyage, & bien degouſté de la mer, à cauſe que nous auions eſté entre nous ſeize Chreſtiens huict iours & huict nuits enfermez dans la chambrette de la prouë longue de neuf pieds, & large de ſept. Et entre ces ſeize Chreſtiens, il y en auoit de malades qui nous incommodoient beaucoup. Et tout bien conſideré, ie m'étonne comment nous ne ſommes point deuenus tous malades, parce que durant ces huicts iours la tempeſte ne ceſſa point du tout. De ſorte que pas vn de nous ſeize durant ce temps n'alla ſur le tillac pour ſe nettoyer de la vermine ou pour ſe lauer: mais nous demeuraſmes dans noſtre cham-

brette, comme des chiens dans leur lict.

Auſſi toſt qu'on eut moüillé l'ancre, ie m'en allay à terre, & retournay chez mon Patron, qui fut tout étonné de me reuoir. Ie luy contay la miſere où nous auions eſté durant huit iours. I'eſtois fort triſte de ce que nous n'auions pas ſçeu auancer noſtre voyage. Mais le rafraichiſſement en terre me donnoit quelque conſolation. D'ailleurs i'eſtois fort aiſe de voir les ſolemnitez que les Turcs font quand ils celebrent leur Paſque, qu'ils appellent Paſque de *Ramadan*: car ils ont de differentes Paſques. Et l'année de deuant que i'eſtois à Alger, ie n'auois rien veu de toutes ces ſolemnitez: car au temps de Paſque i'eſtois enfermé dans le Palais du Baſſa, d'où ie ne pouuois ſortir, comme i'ay dit cy-deſſus. Cette Feſte dure huict iours. Elle eſt celebrée auec grande pompe & réjouïſſance: hors la Ville ſe fait tous les iours des caualcades & des ieux à cheual, que l'on appelle en Eſpagnol *Iuego de Cagnas*. Et les Enfans des Turcs ſe font tirer dans de petits chariots de triomphe, & les Eſclaues Chreſtiens ſeruent de Cheuaux, qui ſçauent ce que l'on leur doit donner. Il y en auoit quelques-vns qui durant ces huict iours gagnoient quinze ou ſeize patagons. Les autres Eſclaues Chreſtiens vendoient aux enfans des bagatelles, comme on fait en Flandre aux Kermeſſes. D'autres auoient leur petite table à trifler, où ils ſçauoient auſſi attraper l'argent des enfans, & chaque iour il y auoit des ieux de luite, auquel ieu i'ay veu

des Mores fort adroits: & la plus grãde partie celebroit la Paſque à s'enyurer, (quoy que ce ſoit directement contre le commandement de leur Alcoran) à boire du vin, & du brandeuin, en faiſant bonne chere auec vn tres-grand appetit. Car ils ieûnent vn mois deuant leur Paſque, à quoy ils ſont ſujets ſeulement de iour. Ce Careſme, ou pour mieux dire, ce ieûne, eſt ſi rigoureuſement obſerué, que ſi on ſçauoit que quelqu'vn eût mangé vn morceau pendant le iour, on luy verſeroit du plomb fondu dans la bouche, ſelon leurs loix; mais de nuict il leur eſt permis de manger. Et pour les auertir qu'ils doiuent manger, ils font marcher & ſonner le Tambour toute la nuict par toutes les ruës. Cette Paſque eſt auſſi fort agreable aux Chreſtiens: car comme l'on donne en Flandre le iour du nouuel An vne étreine, ou quelque choſe aux ſeruiteurs & aux ſeruantes; de meſme les Turcs font le iour de Paſque de Ramadan quelque gratification; & les trois ou quatre premiers iours on ne fait trauailler aucun Eſclaue.

Apres auoir veu toutes ces ſolemnitez, le vent demeura toûjours contraire iuſques au 14. de Ianuier 1642. que nous nous embarquâmes pour la troiſiéme fois. A peine eûmes nous quitté le port que le vent deuint tout contraire. Mais parce que nous eſtions retournez deux fois, & que quelques Turcs s'eſtoient mocquez de noſtre Maiſtre, diſans qu'il ne ſçauoit pas ſon meſtier, l'appellans ignorant & bouuier, noſtre Maiſtre irrité de

ce reproche iura que quand il s'embarqueroit vne autre fois, il ne retourneroit plus à Alger, sans auoir acheué son voyage, encore qu'il deût demeurer vn an sur la mer. Le vent nous fut entierement contraire, de sorte que vous eussiez dit & iugé proprement que Neptune estoit ialoux & enuieux de nostre liberté. Neantmoins nous louyasmes, esperans le vent bon. Le huictiéme iour nous fusmes deuant Oran; c'est enuiron à quarante lieuës d'Alger.

Cette mesme nuict les Turcs qui faisoient la garde sur le Nauire, découurirent en mer deux autres Nauires, qui suiuoient le nostre continuellement. Le Maistre de nostre Nauire & ses gens craignoient que ces deux Nauires ne fussent Chrestiens. Mais le iour estant venu, l'on apperceut que c'estoient deux Corsaires d'Alger: l'vn estoit l'Admiral, appellé *Amet Arrais*, natif de Dunquerque. Nostre Maistre leur demanda s'ils n'auoient point veu de Nauires Chrestiens; ayant répondu que non, nous poursuiuismes nostre chemin. Et quatre iours apres nous moüillasmes l'ancre deuant Tremesen, où nous déchargeasmes quelques marchandises. Plusieurs Marchands aussi demeurerent à terre: à sçauoir des Iuifs & des Mores, qui estoient venus en nostre Nauire. Tremesen estoit autrefois vn puissant Royaume, & le Roy d'Alger estoit son Tributaire. Mais aujourd'huy il est Tributaire d'Alger, & le Bassa d'Alger met à Tremesen son Caja, (c'est son Lieutenant.) Ce Royaume est des der-

nieres limites du grand Seigneur : car c'eſt en cet endroit que commence le Royaume de Maroc & de Fez. Le grand Seigneur eſt confederé auec ces Roys. Mais nonobſtant cette confederation les Roys de Fez & de Maroc font ſouuent la guerre à ceux d'Alger, ſans violer toutefois la confederation; comme ceux d'Alger font auſſi ſouuent la guerre à ceux de Thunis, ſans que le grand Seigneur ſe meſle de ce que font ſes Baſſas. Et ces deux Royaumes ſont à luy. Ils n'eſtiment pas faire la guerre, quand on ne prend pas des places d'importance.

Apres auoir demeuré trois iours ſur l'ancre deuant Tremeſen, le vent nous vint ſaluër du Leuant, dequoy nous auions beſoin. Nous commençaſmes d'auancer noſtre voyage, ſinglans en pleine mer auec le vent en poupe, tellement, que nous nous éloignaſmes en peu d'heures de Tremeſen. Et comme pluſieurs Marchands Iuifs & Mores eſtoient demeurez à terre à Tremeſen, nous eſtions preſque autant de Chreſtiens que de Mores & de Turcs ſur noſtre Nauire. Il eſt vray qu'il y auoit encore vingt trois Iuifs ſans les Turcs. Et comme nous autres Eſclaues, auant que de nous embarquer la troiſiéme fois, auions reſolu à Alger de nous rendre Maiſtres du Nauire, & de tuër tous les Turcs, ſi l'occaſion s'en preſentoit, comme nous auions eſté deux fois embarquez, nous auions à ce ſujet épié toutes les occaſions. Et voyans celle-cy fort à propos, nous nous reſolûmes d'effectuer noſtre

entrepriſe. Nous auions pour celà auſſi quelques preparations. L'Entrepreneur eſtoit vn Eſpagnol, qui dormoit ſur le tillac auec ſept autres Eſclaues Chreſtiens, & nous ſeize nous couchions en bas dans la chambrette de la proüe, comme i'ay dit cy-deſſus; mais quoy que nous fuſſions enfermez, auec l'aſſiſtance de nos compagnons qui eſtoient ſur le tillac, nous pouuions ſecretement ouurir l'eſcotille, ſans que les Turcs l'euſſent apperceu. Mais la meſme nuict que nous penſions mettre à execution noſtre entrepriſe, l'Entrepreneur, qui deuoit donner le ſignal, ſe negligea, ou n'eut pas aſſez de hardieſſe. Et l'entrepriſe n'eut pas ſon effet, comme ie le dis plus amplement en ma Relation XXXIII. Apres cette nuict là, nous n'euſmes plus l'occaſion: car plus nous approchions la coſte d'Eſpagne, plus les Turcs eurent peur de perdre le Nauire, & plus de ſoin pour renforcer la Garde.

C'eſtoit le 9. de Février 1642. & nous eſtions ſur la hauteur de Malaga. Le lendemain ſur les 7. heures nous aperceûmes deux Nauires qui venoient à voiles tenduës droit à nous; qui donnerent beaucoup de crainte au Maiſtre de noſtre nauire, & aux Turcs. Car noſtre Nauire ne ſe pouuoit excuſer de paſſer ſous leur canon. Noſtre maſt eſtoit fendu, de ſorte que nous ne pouuions nauiger à pleine voile, pour gagner la mer. Ils venoient ſi proche, que l'on voyoit leurs pauillons Holandois. Le Maiſtre de noſtre Nauire commanda que tous les Chreſtiens

se retiraſſent en bas pour nous reſerrer. Apres il fit preparer l'eſquif pour abandonner ſon Nauire, & s'enfuir auec les principaux Turcs à la coſte de Barbarie (comme apres celà m'a conté le Turc qui auoit ſoin de Monſieur Caloen & de moy.) Mais ces deux Nauires eſtans marchands, ainſi que nous le ſçeûmes deux iours apres, n'auoient pas enuie de ſe battre ſans eſtre preſſez. Noſtre Patron eſtoit fort aiſe de voir paſſer ces deux Nauires ſans nous attaquer. Le iour ſuiuant à la meſme heure nous viſmes vn Corſaire de Sala, qui nous vint demander, ſi nous ne ſçauions point de nouuelles de quelques Nauires Chreſtiens; nous diſant que les deux Nauires Holandois, que nous auions veu le iour precedent, eſtoient des Nauires marchãds, qui trafiquoiẽt ſur la coſte de Barbarie.

Nous auions toûjours le vent fauorable, de ſorte que le 12 Février de l'an 1642. ſur le ſoir nous mouillaſmes l'ancre à vne Baye ſituée à vne lieuë & demie de Tituan. Il y a là vne Riuiere qui ſe décharge dans la mer: l'embouchure de laquelle ſeruoit autrefois de port aux Nauires qui venoient pour charger & décharger les marchandiſes de Tituan. Mais le grand pere du Marquis de Sancta Crux, eſtant General des Galeres d'Eſpagne, rendit cette Riuiere inutile par quelques vieux Galions Indiens, chargez de pierres & de terre, qu'il fit jetter au fonds. Et celà fut fait pour empécher les Nauires Corſaires qui incommodoient entierement les ports & les coſtes d'Eſpagne.

Eſtans icy ſur l'ancre nous penſions auoir ſurmonté tous les dangers que la fortune nous pouuoit preparer, & nous eſperions la meſme nuict dormir ſur terre ferme. Mais c'eſtoit (comme l'on dit) compter ſans ſon Hoſte : car la mer eſtant fort émeuë à cauſe du vent de Leuant, qui pouſſe la Mediterranée dans l'Ocean, le Maiſtre du Nauire ne vouloit pas permettre qu'on miſt l'eſquif en mer, craignant quelque malheur. Car vous ſçaurez que cette place eſt preſque entre deux mers, ce qui cauſoit vne plus grande alteration à la mer.

Nous fuſmes donc contraints de mettre encore deux ancres en mer : & le plus grand mal de tous eſtoit que nous ne pouuions engolfer la mer à cauſe du grand vent, & que cette Baye eſt comme vne demie-Lune de terre, & que le vent, qui venoit de la mer, eſtoit tres-vehement. Ioint que l'orage & la tempeſte s'augmentoient d'heure en heure, de ſorte que le lendemain il nous fut entierement impoſſible de deſembarquer. Le Maiſtre du Nauire & les Turcs furent en grande peine. Et voyans que l'orage s'augmentoit toûjours, ils ne ſçauoient plus quel remede apporter, craignans que les cables ne ſe rompiſſent, & que le Nauire ne donnaſt contre vn rocher, & ne ſe rompiſt en mille pieces, ſans aucune eſperance de pouuoir ſauuer perſonne de tous ceux qui eſtoient dans le Nauire.

Le Maiſtre deſeſperé de pouuoir donner aucun remede, fit appeller d'entre nous

seize Chrestiens (attendant à tout moment le naufrage) vn Esclaue Chrestien, natif de Norvveghe, appellé *Hans Maurus*, homme fort expert en la nauigation; il luy demanda s'il ne sçauoit point de remede pour euiter ce danger euident. L'Esclaue répondit: *Si vous voulez suiure mon auis (auec l'assistance de Dieu) ie vois encore vn moyen pour sauuer nos vies à tous tant que nous sommes icy, mais le Nauire se rompra.* Le Maistre demanda: *Que faut il faire pour sauuer les vies? Il faut apprester*, dit-il, *la voile de la proüe, afin qu'on la puisse en vn moment mettre au vent. Et il faut tourner le Nauire, pour donner à pleine voile sur le sable:* monstrant la terre enuiron à la portée du mousquet de nous. *Autrement le vent nous iettera contre ce rocher tout en pieces.* Ce conseil, fut trouué bon, & l'on prepara la voile comme il auoit ordonné.

C'estoit vers le Midy que celà se faisoit, & la tempeste continuoit toûjours. Ce que voyans les Turcs, comme ils sont fort superstitieux, ils dirent leur Sala auec les Ceremonies accoustumées, faisans des vœux de donner l'aumosne, quand ils seroient à terre. Mais comme ils n'apperceurent aucun miracle, ils resolurent de faire vn Sacrifice à leur Prophete Mahomet, qui est le dernier refuge des Turcs, quand ils sont en danger sur la mer. Et celà se fait de cette façon: Ils prennent vn Mouton tout en vie (c'est pourquoy les Nauires sont toûjours pourueus de Moutons vifs, pour s'en seruir en

telles occasions) & s'il y a par hazard quelqu'vn entre eux qui ait esté à la Meque visiter la place où est le corps de leur Prophete, celuy-là auec beaucoup de prieres & de solemnitez ridicules, coupe le mouton tout viuant en quatre quartiers & les iette aux quatre costez du Nauire dans la mer. Nous autres Chrestiens, nous nous recommandasmes à la Bonté diuine.

Hans Maurus, de qui i'ay parlé cy-dessus, nous dit, que la tempeste s'augmenteroit iusques à minuit, & qu'alors les cables se romproient. Il iugeoit celà par la grande experience qu'il auoit de la mer. La nuict approchoit, & le Turc qui auoit soin de fermer l'escotille de la chambrette de la proüe, où nous estions, vint comme il auoit accoustumé. Nous le priasmes qu'en cas que le Nauire s'en allast à la mercy des ondes, qu'il nous vint ouurir l'escotille, afin que chacun se pût sauuer & prolonger sa vie le mieux qu'il luy seroit possible, à la nage ou autrement. Ce que le Turc nous promit de faire. A minuit comme la Lune estoit iustement pleine, le cable de nostre grand ancre se rompit, auec les deux autres ancres, à cause qu'ils n'auoiẽt que quinze brassées de cable, & que par l'ébranlement du Nauire, ils ne mordoient plus, mais estoient trainés. Alors nous nous preparasmes tous à mourir sans assistance, dans la proüe où nous estions enfermez, mais le Turc nous tint sa promesse. Il ouurit l'escotille, en disant, *Chrestiens tous en haut, nous deuons mourir tous ensemble*, ou

ne pouuoit passer qu'vn à la fois par l'escotille. Ce qui causa vne tres-grande confusion : car chacun vouloit sortir le premier.

Comme ie vins sur le tillac, ie vis là vne vraye image du iugement dernier : car les Turcs estoient tous sur la poupe, crians à gueule ouuerte & à gorge déployée pour implorer l'assistance de leur Prophete Mahomet. A l'entour du grand arbre il y auoit quelques Iuifs qui prioient Abraham, Isaac, & Moyse, & nous autres Chrestiens Catholiques nous addressasmes nos prieres à Iesus-Christ, & à sa glorieuse Mere. Les autres Chrestiens reformez & Schismatiques prierent aussi Dieu de bon cœur à leur mode. Ie vous puis asseurer que le plus méchant de la trouppe estoit tres-deuot. Nous fusmes dans cette misere & dans cette confusion vn bon espace de temps. Et voyans que les deux ancres n'arrestoient pas le Nauire, mais qu'ils trainoient continuellement sur le fonds, les Cables furent coupés. Incontinent on mit le voile de la prouë au vent, & le Nauire d'vne viteſſe & force incroyable se tourna auec la prouë vers la terre. Hans Maurus cria en Flaman : *Gardez vous de l'arbre, ie crains qu'il ne tombe.* Mais rien ne tomba, que dix ou douze Turcs du tillac dãs la mer. Et comme le vent iettoit la mer auec tant de force en terre, ceux qui estoient tombez dans la mer, estoient par l'assistãce de la mer aussi-tost iettez à terre. Tout celà arriua en moins d'vn *miserere*; & le Nauire touchant

la terre creua, & presque tous ceux qui estoient dedans sauterent dans la mer, craignans que le Nauire ne se fendist. Comme ie vis que le Nauire panchoit d'vn costé vers la terre, & du costé que tous sautoient dans la mer, ie craignis qu'il ne tombast auec le remuëment continuel, à cause du vent, si bien que ie n'osois plus demeurer sur le tillac. Et comme le Nauire estoit fabriqué à l'Italienne, que l'on appelle *Pollaces*, lesquels ont des épaulons comme les Galeres; i'allay à vn des épaulons le plus commode, d'où ie sautay dans la mer, où par bon-heur ie trouuay fonds, & demeuray debout; mais non pas long-temps. Car la mer émuë & agitée par le grand vent me renuersoit à tout moment: de sorte que ie fus contraint de nager trois ou quatre brassées. Et auec celà ie fus ietté à terre.

Ie remerciay Dieu de bon cœur, cherchant incontinent Monsieur Caloen. Car encore que ie l'eusse veu sauter en mer, ie ne sçauois pourtant pas s'il auoit gagné la terre ou non. Luy d'autre part estoit aussi en peine de moy. Apres nous estre trouuez l'vn l'autre, nous rendismes graces à Dieu d'estre échappez de ce peril. De là i'allay chercher le Turc qui estoit venu auec nous d'Alger, pour auoir soin de nous. Ie le trouuay parmy vne troupe de Chrestiens Esclaues, Turcs, & Iuifs, qui se pressoient l'vn contre l'autre, comme des Moutons, pour se réchauffer. Car comme nous estions mouillez, nous mourions presque tous de froid. On compta ceux qui s'e-

ſtoient ſauuez, dont plus de vingt manquoient; mais peu à peu ils s'aſſemblerent tous à la grande trouppe, excepté deux ſeulement, à ſçauoir, vn garçon Iuif qui fut noyé, & vn Turc à demy fol. Graces au bon Dieu, nous eſtions hors du danger de la mer, non pas hors du danger des Barbares, qui font leur demeure le long de cette coſte en grand nombre. Et s'ils euſſent ſçeu noſtre mal-heur, & que le Nauire eut deû donner à terre, ils fuſſent aſſurement accourus en foule, pour dérober tout ce que nous auions, & pour nous tuër ſans aucune miſericorde; mais le Maiſtre de noſtre Nauire enuoya incontinent deux Turcs, qui ſçauoient le chemin de Tituan, à vne lieuë & demie de là, qui auertirent le Gouuerneur de noſtre infortune, & luy demanderent quelque aſſiſtance contre les Barbares.

Tout cecy arriua à minuict, lors que nous eſtions mouïllez & que nous mourions de froid. Mais par bon-heur vn des Turcs qui aymoit le Tabac, auoit vn petit fuſil dans vne boüette de fer blanc, dont nous euſmes incõtinent du feu, & allumaſmes ce que nous trouuions à la main, baſtons, tonneaux, & ſemblables choſes que la mer auoit iettées en terre. Nous paſſaſmes cette nuict le mieux qu'il nous fut poſſible. Au point du iour les Barbares vinrent de loin regarder s'il n'y auoit rien à dérober: mais comme nous eſtions 70. perſonnes, ils n'oſerent pas approcher. Ioint que ceux de la Ville de Tituan vinrent incontinent auec vne quantité de Che-

de Cheuaux pour emporter à la Ville la marchandiſe que nous auions ſauuée. Le Gouuerneur de Tituan vint en perſonne auec vne Compagnie de vingt Cheuaux armez à l'Affriquaine, auec de longues lances.

Le Turc qui auoit ſoin de nous, loüa vn Cheual pour luy, & pour ſon bagage, c'eſt à dire, le reſte de ce qu'il auoit ſauué. Car comme la tempeſte au point du iour commença à ceſſer, on déchargea le bagage des paſſagers: & la plus grande partie de la marchandiſe fut ſauuée, mais mouïllée & gaſtée. Quand on entra le matin dans le Nauire pour ſauuer la marchandiſe, comme i'ay dit, on trouua le Turc Alli, que nous croyons noyé. Il eſtoit dans la chambre ſur la poupe, où il auoit trouué vn flaçon de Brandevin du Capitaine, & là s'eſtoit enyuré comme vne beſte, ſans auoir eu aucune connoiſſance du danger paſſé.

Monſieur Caloen & moy loüaſmes pour nous deux vn Cheual, & le montaſmes tous deux, l'vn en croupe, & arriuaſmes ſur le midy à Tituan. Le Iuif qui eſtoit auec nous, nous fit auoir vn logis pour noſtre argent dans la Iuifuerie, (c'eſt la place où tous les Iuifs demeurent.) Apres auoir eſté deux iours à Tituã, il partit pour Ceuta vne Cafila (c'eſt vne trouppe de gens, qui marchent enſemble:) auec laquelle partoient auſſi deux Mores; perſonnes de condition, qui alloient à Ceuta, pour y demeurer en oſtage, afin que les Peres Redempteurs (qui alors eſtoient arriuez à Ceuta) vinſſent

auec plus d'assurance à Tituan, pour traiter auec le Gouuerneur du rachapt des Chrestiens Esclaues. Nous estions fort aises d'auoir cette occasion, pour écrire à nostre compagnon Saldens, qui deuoit estre, comme nous pensions, à Ceuta auec les cinq Turcs: car il arriue quelquefois, que quand il y a du different entre les deux Gouuerneurs de ces deux places, ils n'ont aucune communication entre eux pendant deux ou trois mois.

Par le moyen de cette Casila nous écriuismes à Ceuta (croyans que nostre compagnon Saldens y fût: parce qu'il nous auoit écrit de ce lieu là) & deux iours apres la Casila reuint auec deux Peres Redempteurs de la sainte Trinité. Leur arriuée causa vne grande réjouïssance, tant aux Esclaues Chrestiens, qu'aux Citoyens. Car les vns esperoient leur liberté, & les autres de l'argent. Nous allasmes incontinent saluër les Peres Redempteurs, qui nous donnerent vne lettre écrite de Ceuta par vn Gentil-homme Espagnol, appellé *Dom Martin de Pegnaloſa*. Cette lettre estoit conceuë en ces termes: *Vostre compagnon Renier Saldens, ennuyé d'estre icy, est allé à Gibratar pour vn peu se réjouyr; mais il m'a laissé ordre pour vous pourueoir de ce que vous pourriez auoir affaire; & comme ie vois par vostre lettre que vous desirez auoir* 200. *patagons, i'enuoye ordre à vn Marchand More appellé Alli Tigarino, pour vous donner cette somme, & le mesme Marchand sera pleige pour vous autres, afin que vous puissiez de-*

meurer dans la Ville, sans estre obligez d'entrer en la Masmore (la Masmore est vne prison dessous terre) *& i'escriray incontinent à Renier Saldens qu'il reuienne icy, pour faire effectuer l'échange des cinq Turcs* (*lesquels graces à Dieu se portent tous bien*) *pour vous deux.*

Ces nouuelles nous donnerent vn grand contentement; mais nous auions déja oublié que la tristesse suit immediatement la réjouissance. Les cinq Turcs se promenoient par les ruës de Ceuta, & le faisoient sur la caution des deux Marchands Mores, qui ordinairement residoient à Ceuta. Et comme nostre compagnon Saldens estoit à Gilbratar, Mostafa Ingles croyant qu'il estoit ou retourné en Flandre, ou quelque part en Espagne loin de là; écriuit vne lettre à Tituan au Turc qui nous gardoit, que Renier Saldens auoit promis estant en Flandre 700. patagons pour contribuer au rachapt que ses Parens auoient payé pour Monsieur Caloen: & que l'on nous mist dans la Masmore iusques à ce que nous eussions promis de payer cette somme. L'architecte de cette inuention fut Hibraim Arrais, vn des cinq Turcs, qui fit courir à Ceuta, que Monsieur Caloen & moy auions promis 700. patagons auant nostre depart d'Alger. Ce Turc qui nous gardoit ayant receu cette lettre, la communiqua auec les correspondans des Parens de Mostafa Ingles, qui trouuoient à propos de nous mettre dans la Masmore, tant pour voir s'ils pourroient auoir les 700. patagons.

que pour monſtrer acte de deuoir aux Parens de Moſtafa. Le Turc qui nous gardoit, nous raporta ce qu'ils auoient reſolu,& nous dit qu'il n'y auoit pas de ſa faute en celà. Et nous mena dans la Maſmore.

C'eſt vne voute 30. pieds ſous terre, diuiſée en trois parties. La plus grande partie peut eſtre enuiron longue de 28. pieds, & large de 24. les deux autres parties ſont moindres. Et là eſtoient detenus ordinairement 170. Eſclaues Chreſtiens. Cette priſon n'a point d'autre lumiere que trois treilles qui ſont en haut, au milieu de la ruë: & à chacune de ces treilles il y a vn crochet auec vne corde: & quand de iour il y paſſe quelques Chreſtiens, par charité ils portent aux pauures Eſclaues de l'eau: ou bien s'ils ont de l'argent, ils leur achetent quelque choſe. Et cette corde auec le crochet ſert pour deualer ce que l'on a enuie de donner aux pauures. Le Geolier de cette priſon n'y laiſſe entrer perſonne, ſans donner quelque choſe. Dans cette priſon n'y a aucun priué, mais les priſonniers & les Eſclaues qui y ſont, ſe doiuent ſeruir de pots à la mode d'Eſpagne: ces pots ſont pendus tout alentour des murailles, ce qui ſert de tapiſſerie & d'encens tout enſemble. Car ie vous iure que nous eſtions, les matins principalement, aſſez bien parfumez. Outre cela il n'eſt permis de les vuider que le ſoir, & alors le Concierge ouure vne treille entiere, & auec le crochet on les tire en haut. Et chaque pot doit payer au Concierge vne borbe (c'eſt comme vn de-

my liard en Flandre) ce qui me ſemble eſtre vne grande cruauté, & tous ceux qui demeurent dans cette miſerable priſon, ſont contraints de coucher ſur le paué : ſi ce n'eſt qu'on leur permet de pendre des carres de cordes contre les murailles, comme l'on fait aux Nauires. Mais il y a tant de monde, & la place eſt ſi petite, comme i'ay dit, que ces pauures Eſclaues couchent empaquetez cõme des harengs. Ce qui cauſe (principalement en Eſté à cauſe de la chaleur) tant de vermines & tant d'autres calamitez; que l'on eſtime preſque autant de peine d'eſtre là, que de ramer en Galere. Nous y eſtions en hyuer. Mais ce qui nous incommodoit le plus eſtoit la nuict; quand chacun eſtoit rangé en ſa place pour dormir: car quelques méchants garçons Mores, pour incommoder les pauures Chreſtiens, venoient ietter des ordures, des pierres, de l'eau, & autres choſes par les treilles; & cela arriuoit quelques nuicts trois ou quatre fois; & cette alarme obligeoit tous ceux qui eſtoient couchez alentour, à ſe leuer : car comme ils eſtoient tous couchez à terre, celuy qui ne ſe leuoit pas viſtement, eſtoit en danger d'eſtre foulé aux pieds de ſes compagnons, le paué eſtant tout couuert de corps.

Monſieur Caloen & moy nous couchaſmes dans vn trou, où nous ne fuſmes point contraints de nous leuer pour cette alarme. Et cela à la faueur que nous faiſoit vn Cheualier de S. Iacques, Eſpagnol, appellé *Dom Geronimo de Figuroa*, natif de Cordouë, auſſi

Eſclaue, qui nous fit grand plaiſir. Il nous diſoit qu'il achetoit ſa table dans la Maſmore, auec quatre autres Eſclaues à dix reaux (ſimples comme l'on dit) par mois, Monſieur Caloen & moy demandaſmes pour eſtre de la partie. Nous y fuſmes receus, en payant comme les autres: & nous eſtions fort bien traitez, en qualité d'Eſclaues, & auions à manger autant que la nature en auoit beſoin, à vne table couuerte. Noſtre hoſte eſtoit vn Eſpagnol, qui auoit eſté treize ans de ſuite dans cette priſon, en gagnant ſa vie de cette façon, & entre ces 170. Eſclaues, il n'y en auoit que cinq qui auoient le pouuoir d'eſtre ſi bien traitez.

Comme nous eſtions dans cette miſere, noſtre compagnon Renier Saldens retourna à Ceuta, où il receut vne de mes lettres, par laquelle ie luy deduiſois tout ce qui ſe paſſoit: & que nous eſtions dans la Maſmore, dont eſtoient cauſe les cinq Turcs qui eſtoient à Ceuta, parce qu'ils auoient donné ordre au Turc, qui nous gardoit, de nous y mettre, iuſques à ce que nous euſſions promis de donner les 700. patagons qu'il auoit promis eſtant en Flandre, comme les meſmes Turcs diſoient. Et pour monſtrer que Monſieur Caloen & moy n'auions rien promis touchant cette ſomme, comme ils diſoient à Ceuta, i'enuoyay auſſi vne lettre en langue Turque écrite par le Turc qui nous gardoit, par laquelle il diſoit que nous n'auions promis que 25. patagons pour luy: & de payer la voiture de nos perſonnes

sur le Nauire d'Alger à Tituan. Mais nonobstant que ce Turc dist qu'il auoit écrit ce que dessus, & qu'il m'auoit donné la lettre ouuerte, i'écriuis neantmoins à Saldens en cette sorte: *Faites la lire & interpreter, & si vous trouuez à propos, addressez-la, mais ne manquez pas de faire enchaisner les cinq Turcs: & faites les entrer dans la Maſmore de Ceuta*, qui est encore plus incommode que celle de Tituan; place qu'elle est sous vn four, ce qui cause vne chaleur insupportable.

Les Peres Redempteurs, desquels i'ay parlé cy-dessus, retournerent à Ceuta sans auoir racheté pas vn Chrestien. Et la raison fut parce qu'ils n'auoient pû s'accorder auec le Gouuerneur de Tituan: Car ils accordent ordinairement en cette forme; qu'ils payeront vn tiers en argent, & les deux tiers en telles & telles marchandises à l'équipollent d'autant la liure, ou la mesure, ou le nombre, en faisant voir vne monstre de toutes sortes. Et le different fut que le Gouuerneur ne vouloit pas receuoir les marchandises au prix que les Peres les estimoient. Et outre celà, il vouloit contraindre les Peres de s'obliger à racheter premierement trente Esclaues qui luy appartenoient, pour la somme de deux cent ducats chacun. A quoy les Peres ne vouloient aucunement entendre, parce que tous ces Esclaues estoient ou Portugais ou François, & les Peres disoient (non pas sans raison) *Tant qu'il y aura des Espagnols Esclaues, nous ne pouuons pas rachepter des Esclaues d'autres Nations: parce que les*

aumoſnes que nous portons, ſont données en Eſpagne pour racheter des Eſpagnols, & il eſt raiſonnable qu'ils ayent la preference. Cela fut la cauſe que les Peres Redempteurs ſe retirerent de là ſans rien faire.

Ie donnay ma lettre à vn Chreſtien libre, qui alloit en la compagnie de ces Peres à Ceuta, luy recommandant de la donner és mains propres de Saldens. Ce qu'il fit, en diſant, qu'il nous auoit laiſſez le iour precedent dans la Maſmore de Tituan. Ce que Saldens ayant appris, il ſe mit extrémement en colere. Et comme il eſtoit rude & prompt au poſſible, ayant appris la confirmation de cette nouuelle par ma lettre, il fit incontinẽt venir les cinq Turcs à la Maſmore de Ceuta; & eſtans deuant l'entrée d'icelle il dit au Capitaine Hibraim Arrais, qui eſtoit vn de ces cinq, *Pilla Baſſo*, c'eſt à dire en langue Franco, *mettez-le ſur la terre, & que quatre luy tiennent les bras & les iambes, pour eſtre batu à coups de baſton ſur le dos & ſur les feſſes:* car Saldens auoit le baſton à la main. Ayant appris cette forme de iuſtice quand il eſtoit auec nous à Alger, Hibraim Arrais commença à ſe des-habiller en pleurant auec beaucoup de belles paroles, & les autres quatre Turcs trembloient comme la feüille ſur l'arbre, de peur de paſſer par le meſme chemin. Tous ceux qui paſſoient (car cela ſe faiſoit dans la ruë) s'arreſtoient pour voir la fin de cette tragedie. Entr'autres ſpectateurs deux Marchauds Turcs, qui eſtoient à Ceuta pour leur commerce,

passoient aussi en ce lieu, qui dirent à Saldens: *Que voulez vous faire de ces Esclaues, ne sont ils pas assez mal heureux d'estre Esclaues sans estre batus?* Saldens tout en colere leur répondit: *Ie veux tuër deux ou trois de ces traîtres ingrats à coups de baston, ie les ay laissé librement promener icy par la Ville: & nonobstant cette courtoisie, ils ont fait mettre mes compagnons dans la Masmore de Tituan (quoy qu'ils eussent donné bonne caution) où ils sont encore pour le present en misere, & ces Chiens se promenent icy par la Ville à leur aise, & ils ont écrit mille mensonges à Tituan, pour attraper nostre argent par leurs malicieuses inuentions contre toute sorte de Iustice.*

Alors les deux Marchands parlerent auec les cinq Turcs en leur langage. Apres ils dirent à Saldens: *Ne batez pas ces Esclaues, nous donnerons icy caution, que vos compagnons sortiront de la Masmore, & viendront icy auec la premiere Cafila: nous écrirons demain que l'on les laisse sortir de la Masmore.* Saldens feignoit n'estre pas content auec cela, mais qu'il les vouloit batre. Nonobstant ce à la priere de quelques Capitaines de la Garnison, il se laissa induire d'aller auec les deux Marchands Turcs chez le Gouuerneur, qui estoit alors le Marquis de Miranda: & Saldens, & les deux Turcs dirent leurs raisons. Apres qu'il eut oüy les deux parties, les ayant enfin mis d'accord, il écriuit vne lettre qui contenoit ces mots au Gouuerneur de Tituan: *Enuoyez-moy auec la premiere Cafila deux Chrestiens appellez Iean Baptiste Caloch*

& Emanuel de Aranda, vous promettant foy de Chreſtien & de Cheualier, qu'auſſi-toſt que ces Chreſtiens ſeront icy à la porte de Ceuta, ie donneray la liberté aux cinq Turcs, appellez Moſtafa Ingles, Hibraim Arrais, Alli Tagarino, Rodes Moſtafa, & Moſtafa Oiga.

Et comme i'ay dit cy-deuant, que les Peres Redempteurs eſtoient retournez à Ceuta, parce qu'ils auoient eu quelque difficulté auec le Gouuerneur de Tituan, & qu'il demeuroit à Ceuta vn Iuif de grande reputation pour ſa richeſſe, qui ſe meſloit d'accommoder (ou bien de tromper des deux coſtez) le different d'entre les Peres Redempteurs & le Gouuerneur; & qu'il deuoit partir le iour ſuiuant, on luy donna la lettre du Marquis, auec ordre de la donner és mains propres du Gouuerneur de Tituan, ce qu'il fit le iour ſuiuant à ſon arriuée. Et le meſme ſoir on nous laiſſa ſortir de la Maſmore, auec permiſſion de nous promener par la Ville, & dehors, quand il nous plaiſoit. Nous allaſmes incontinent à la Iuifuerie à noſtre chambre, qui auoit eſté occupée pendant noſtre abſence par le Turc qui auoit ſoin de nous. Au reſte, vous pourrez voir en mes Relations VII. & XIII. ce qui ſe paſſa dans la Maſmore durant le temps que nous y fuſmes enfermez.

Nous nous promenaſmes dedans & dehors la Ville auec le Turc qui nous gardoit: attendans la Cafila pour aller à Ceuta. Monſieur Caloen & moy nous acheraſmes chacun vn manteau blanc, appellé en langue Moriſ-

que vn *Albornos*, & vn bonnet rouge, habits propres pour vn Chreſtien qui a obtenu ſa liberté. La plus grande partie des Eſclaues Chreſtiens, nous donnerent des lettres pour les addreſſer à leurs amis & à leurs Parens. Et comme il n'y a choſe au monde qui n'ait ſon commencement & ſa fin, le bon Dieu voulut finir noſtre eſclauage. Le Iuif mediateur entre les Peres Redempteurs & le Gouuerneur de Tituan, ayant vuidé le differend (ou pour mieux dire trompé tous les deux) auoit deſſein de partir le iour ſuiuant, qui eſtoit le 23. de Mars de l'an 1642. Vne heure nous duroit vn an; nous priſmes deux cheuaux de loüage d'vn More, qui alloit auec la meſme Cafila à Ceuta. Nous fiſmes accommoder deux poulets auec du ſel & du poiure, pour manger ſur le chemin, & vn grand pot plein de vin.

Nous partiſmes de la Ville de Tituan, accompagnez du Cheualier Philippe de Cherf, & de quelques autres Chreſtiens Eſclaues nos amis, iuſques enuiron vn quart de lieu hors la Ville, où ſe raſſemblerent tous ceux qui deuoient partir auec la Cafila. Nous montaſmes à cheual fort contens, diſans Adieu à ceux qui nous auoient accompagné, qui eſtoient triſtes de ce qu'ils deuoient encore demeurer en ce miſerable eſtat d'eſclauage. Ils retournerent à la Ville, & nous auançaſmes noſtre chemin ce ſoir là enuiron deux lieuës dans vne campagne, dont la terre iuſques à Ceuta n'eſt ny cultiuée ny habitée, mais entierement deſerte, quoy que le

terroir ſoit bon & fertile: Nous miſmes pied à terre dans la campagne ; & déchargeans les mulets, trois ou quatre Turcs auec leurs coutelas couperent quantité de bois, & firent du feu. Car la nuict en ce Pays-là, auſſi bien qu'en Eſpagne, au mois de Mars eſt fort froide. Chacun ſe rangeoit alentour du feu, & mangeoit ce qu'il auoit apporté. Nous priaſmes quelques principaux Turcs de la troupe de manger auec nous, dont ils s'excuſerent, diſans que les Poulets auoient eſté tuez par quelque Chreſtien, & que pour cette raiſon ils n'en pouuoient pas manger. Ie iurois qu'vn Turc les auoit tuez: ce qui eſtoit vray, car nous portions ces Poulets pour les traiter en chemin, & ie ſçauois bien leurs grimaces, principalement des Marchands Turcs ; s'ils euſſent eſté Corſaires d'Alger, ils n'euſſent pas eſté ſi ſcrupuleux. Apres que nous euſmes bien ſoupé, nous dormiſmes prés du feu.

Le iour ſuiuant vne heure auant que le Soleil fut leué, nous partiſmes pour Ceuta, & de ce champ, où nous auions dormy, iuſques à Ceuta, nous ne trouuaſmes perſonne, ny aucune trace que les hommes y euſſent iamais habité, excepté les ruines d'vne maiſon. Sur le chemin vn Turc eſtant à cheual auec ſon fuſil ou mouſqueton, tira vn Sanglier: mais comme les Turcs n'en peuuent pas manger, Monſieur Caloen leur promit deux patagons, s'ils le vouloient porter iuſques à la Ville pour nous. Ce qu'ils firent tres-volontiers, le coupant en quatre quar-

tiers, que l'on mit sur les mulets. Quand la Casila commence à approcher d'vne lieuë de Ceuta, il faut prẽdre vn certain chemin pour estre découuert de la sentinelle de la ville; & quand on vient par ce chemin, cela signifie amis. Quand nous fusmes approchez enuiron à deux portées de mousquet de la Ville, vn More dit à Monsieur Caloen & à moy: *Chrestiens demeurez icy, i'ay ordre de vous y tenir iusques à ce que les cinq Turcs soient aussi icy.* Il n'y auoit rien à repliquer; ie donnay mes heures à vn Iuif qui alloit à la Ville, afin de seruir de signal à Saldens, sçachant bien qu'il connoissoit mes heures, & qu'il luy diroit que nous estions là, afin que nous pussions entrer dans la ville. Ces choses se passoient sur les neuf heures du matin, & nous demeurasmes là iusques à trois heures apres midy, sans apperceuoir autre homme que le More qui nous gardoit: attendans les cinq Turcs en bonne deuotion. Nous ne pouuions deuiner la raison pourquoy on nous faisoit attendre si long-temps. Mais entre trois & quatre heures apres midy nous vismes ouurir la porte, & abaisser le pont-leuis: sortant quant & quant vne compagnie de trente cheuaux legers armez à la Moresque, garnis de lances & d'écus de cuir, qu'on appelle en Espagnol *Adarga*, & vn de cette troupe monté à l'auantage, courut la portée d'vn canon pour découurir la campagne. Alors il mit son bonnet sur sa lance pour signal qu'il n'y auoit point d'embuscades. Ceux de la troupe ayans veu ce signal se separerent, se

mettans sur quelques auenuës. Le Capitaine de cette troupe nous souhaitoit le bon-heur auec nostre liberté : & nous dit, vostre compagnon parle auec le Gouuerneur de la Ville pour vous faire entrer. En parlant à ce Capitaine, ie vis sortir de la Ville vne troupe d'Infanterie d'enuiron cent-cinquante hommes, laquelle troupe formoit vn petit bataillon entre les cheuaux & la Ville. Apres cela ie vis sortir enuiron cent Esclaues Turcs & Mores, chacun chargé de deux pesantes chaisnes de fer, auec vn grand pot sur le dos, & ils venoient entre le bataillon d'Infanterie & la Ville chercher de l'eau de fontaine dans leurs pots : & cela se faisoit deux ou trois fois par semaine auec la mesme vigilance, tant pour la peur d'estre surpris des Barbares, que de perdre leurs Esclaues.

Ayans veu tout ce qui se passoit, nous estions fort étonnez d'où venoit que Saldens tardoit tant à venir. La raison estoit que le Gouuerneur de la Ville de Ceuta par sa lettre cy-deuant mentionnée, auoit promis au Gouuerneur de Tituan de donner liberté aux cinq Turcs, dés que nous serions arriuez aux portes de Ceuta. Ce qu'il n'osoit pas faire en ce temps-là, parce que l'on sçauoit publiquement à Ceuta, que l'on y attendoit vn Nauire de Tanger. Et si ces cinq Turcs fussent partis alors pour Tituã, assurement qu'ils en eussent dõné auis aux Corsaires de cette Ville, & ainsi le Nauire eut esté en grand danger d'estre pris. D'autre part nous estions en grand peril & hazard aussi, ou

d'estre contraints de retourner à Tituan, d'où nous estions venus; ou bien de demeurer hors la Ville en grand danger des Barbares, qui souuent viennent sous le Canon de la Ville : mais nostre compagnon Saldens, auec l'assistance de Dom Martin de Peñalosa, sçeut si bien mener cette affaire que le Gouuerneur appella les cinq Turcs, & leur dit : *Il est vray que i'ay engagé ma parole au Gouuerneur de Tituan, de donner la liberté à vous cinq, aussi-tost que les deux Chrestiens seroient icy à la porte ; & maintenant qu'ils y sont arriuez, ie n'ose & ne puis vous donner la liberté suiuant ma promesse, à cause que vous sçauez qu'on attend icy vn Nauire richement chargé de Tanger. Mais pour monstrer que ie suis vn Cheualier de parole, les deux Chrestiens retourneront à Tituan, ou bien ils demeureront là dehors, iusques à ce que le Nauire soit arriué. Mais si vous estes contens que ces deux Chrestiens entrent dans la Ville, ie vous promets comme Caualier qu'aussi-tost que ce Nauire sera arriué, ie vous laisseray aller, & cependant ie vous declare dés à present libres.*

Les Turcs accepterent cette condition, se confians aux promesses du Gouuerneur, faisans neantmoins faire vn acte par écrit. Dont sur les quatre heures du soir, Saldens nous enuoya auertir, & qu'il nous viendroit trouuer, mais qu'il deuoit encore auparauant parler au Gouuerneur. Et vne demie heure apres, il nous vint trouuer accompagné de Dom Martin de

Peñaloza, qui l'assistoit en toutes ses affaires par courtoisie. Il est impossible d'exprimer la ioye, le contentement & la satisfaction que nous eusmes voyans nostre compagnon en bonne santé: apres la presence duquel nous auions tant de fois languy. Luy de sa part n'estoit pas moins content. Apres les embrassemens faits, tous ceux qui estoient presents nous souhaiterent le bonheur pour nostre liberté. Et nous entrasmes tous ensemble dans la Ville de Ceuta, plus contens que les Empeteurs Romains, quand ils entroient triomphans dans la Ville de Rome. Nous allasmes baiser les mains au Gouuerneur: luy presentans la teste du Sanglier dont nous auons parlé: & en sortant de son Palais, les cinq Turcs nous vinrent souhaiter la bien-venuë: nous desirans le bon-heur pour la liberté. Ils vinrent auec nous dans nostre hostellerie, où nous les fismes boire. Ils nous demanderent des nouuelles de leurs amis d'Alger, & nous nous racontasmes l'vn l'autre nos fortunes passées. Ce fut alors que se passerent entre nous trois les plus grands contentemens & les plus grands plaisirs que nous ayons iamais eu, & que nous aurons iamais de nostre vie.

Mais, comme i'ay dit souuent, que la réjouïssance & le contentement ont toûjours pour ombre de leurs corps quelque chose de fascheux, & d'incommode: nostre compagnon Saldens nous commença à raconter que l'vn des cinq Turcs estant à Bruges

en prison, estoit deuenu Chrestien. Nous consultasmes entre nous l'affaire: sçauoir ce que nous ferions en cette conjoncture. Car si nous disions qu'il estoit deuenu Chrestien, le Gouuerneur ne le pouuoit pas laisser aller. Et pource qu'il auoit engagé sa parole au Gouuerneur de Tituan, sans doute il nous eut renuoyé. Car c'estoit vn Caualier qui entendoit bien son fait, touchant ce qu'il estoit obligé, quand il auoit donné sa parole à vn Gouuerneur Mahometan: & il se mocquoit de ceux qui enseignent qu'on n'est pas obligé de tenir sa parole à des gens d'autre Religion ou Secte. De le laisser aller, sçachans qu'il estoit Chrestien, celà estoit contre nostre conscience. Nous demandasmes conseil à vn vieil Caualier, qui connoissoit mieux le naturel des Turcs, que celuy qui auec vn bon zele sans prudence, auoit conuerty ce Turc. Son auis fut que Saldens parleroit seul au Turc, & qu'il luy diroit en cette maniere: *Alli* (c'estoit son nom) *vous sçauez que vous estes deuenu Chrestien en Flandre, quelle est maintenant vostre intention?* Au cas qu'il dise, *Ie suis Chrestien, & ie veux demeurer en la Foy Chrestienne, Apostolique & Romaine*; alors Saldens luy dira: *Allez chez le Gouuerneur, & dites luy que vous estes Chrestien, & que vous voulez demeurer icy; & allez dire le mesme à vos quatre Compagnons.* Alors le Gouuerneur en presence de ses Compagnons luy demandera s'il veut retourner à sa Patrie; s'il répond que non, & s'il dit qu'il est Chrestien, il demeurera: & le

Gouuerneur en ſera déchargé. Saldens mit cet auis à execution; mais Alli répondit qu'il vouloit retourner à ſa Patrie. C'eſt pourquoy apres ce deuoir, nous quittaſmes cet affaire, & ne nous en meſlâmes pas dauantage.

Le 24. de Mars 1642. fut le iour de noſtre pleine liberté, ſur quoy vn de mes amis a fait ces deux Chronographes, l'vn deſquels monſtre le iour de ma priſe, & l'autre celuy de mon rachat.

Chronicum Captiuitatis.

MENSIS AVGVSTI DIE XXII.
CAPTVS.

Chronicum Redemptionis.

MARTII XXIIII. REDVCTVS
FVIT.

Le iour d'apres noſtre arriuée nous allaſmes tous trois dans la grande Egliſe de Ceuta faire nos deuotions : cette Egliſe eſt appellée l'*Egliſe de Nueſtra Segnora de Africa*, & eſt l'Egliſe Metropolitaine. Nous baiſaſmes les mains à l'Eueſque, qui eſtoit vn bon Vieillard, tout ſon train conſiſtoit en vn Eſclaue noir. Il demanda ſi nous eſtions Chreſtiens, (il vouloit dire Catholiques) Nous luy répondiſmes, que nous eſtions

Catholiques, Apostoliques, Romains, & Vassaux tres-fideles de sa Majesté d'Espagne. Sur cette réponse le bon Euesque nous donna sa Benediction, demeurans à Ceuta huit huit iours pour aller vers Gilbratar auec vn brigantin bien armé: car ce passage est fort dangereux. Ce brigantin estoit de quinze bancs, & sur chaque banc deux soldats pour voguer, qui auoient leurs armes prestes. Nous passasmes en quatre heures d'Afrique en Europe, non sans grande crainte d'estre encore vne fois pris des Turcs: car ie connoissois que ces soldats estoient aussi bons Mariniers, que le Maistre Anglois quand nous fusmes pris, se móstra valeureux soldat.

Mais par la grace de Dieu nous arriuasmes à Gilbratar. Nous demeurasmes là trois iours, & allasmes faire nos deuotions à vne Chapelle située à vn quart de lieuë hors la Ville: & directement où est la moindre distance entre l'Afrique & l'Europe, appellée *la Chapelle de Nostre Dame de l'Europe*, fort frequentée de tous ceux qui ont leurs Parens & amis en esclauage. Nous partismes de Gilbratar à cheual pour Cadis, qui sont deux iournées, Monsieur Caloen & moy auec nos manteaux blancs & bonnets rouges: c'est pourquoy, sur le chemin & aux Villages où nous mettions pied à terre, tous ceux qui auoient quelqu'vn de leurs amis en esclauage, venoient nous voir, pour sçauoir si nous n'auions point de lettres, ou pour le moins quelques nouuelles de leurs Parens ou amis. Estans à Cadis nous fismes faire des

habits Chreſtiens, & de là nous partiſmes pour Madrid, où nous ſejournaſmes deux mois tous trois enſemble.

Peu de iours apres Saldens partit auec ſon ancien Maiſtre, le Marquis de Solero, pour l'armée de Catalogne; & Monſieur Caloen & moy vinſmes à ſaint Sebaſtien en Biſcaye: & paſſaſmes ſans paſſeport toute la France, nous fians ſur vne atteſtation des Peres Redempteurs, que nous venions d'eſclauage. Mais nous nous diſions Hollandois, ſans monſtrer atteſtation. Eſtans à Paris nous fuſmes informez qu'à Diepe & auſſi à Calais, les Gouuerneurs examinoient fort rigoureuſement les étrangers, quand ils vouloient paſſer en Angleterre. Et pour n'eſtre ſujets à cet examen, nous nous embarquaſmes à Rouën ſur vn Nauire Hambourgois, qui alloit en Eſcoſſe. Eſtans ſur la mer nous diſmes au Maiſtre que nous euſſions bien voulu aller en Angleterre, luy diſant qu'il nous fiſt mettre à terre proche de Douvres, & que nous donnerions quelque choſe pour boire aux matelots qui voqueroient. L'eſquif fut mis en mer: & on nous mit ſelon noſtre deſir à terre, à vne demie lieuë de Douvres; où nous allaſmes à pied. Et le iour ſuiuant nous partiſmes de là auec le Pacquet-Boot pour Dunquerque.

Ainſi donc apres diuerſes fortunes & auentures i'arriuay à Dunquerque; repaſſant dans mon eſprit les trauaux, les dangers, les belles eſcapades, les vaines eſperances, les bonheurs, les mal-heurs, & mille autres rencon-

tres que i'auois eu durant tout le temps de mon triſte voyage, alternatiuement agité de mon corps, mais bien dauantage de mon eſprit. Et me repreſentant les choſes paſſées, ie n'eſtois pas ſi agité qu'émeu; cõme les vagues de la mer apres la tempeſte paſſée, ne ſe peuuent appaiſer en vn moment. Ainſi donc ie me ſentois tres-aiſe de voir les clochers de ma chere Patrie, à laquelle i'auois mille & mille fois enuoyé mes ſouhaits & mes ſoûpirs, me repreſentant la tres-douce entreueuë de mes chers amis, & de ma chere & bonne mere, à laquelle iuſques à ce temps là mes Freres & Sœurs pour des raiſons importantes, auoient celé ma captiuité, & mes autres diſgraces, luy faiſans accroire, tantoſt que i'eſtois malade, tantoſt d'autres choſes controuuées, mais pour le moins vray-ſemblables. Et m'entretenant de telles & ſemblables penſees j'arriuay le 20. iour du mois d'Aouſt de l'an 1642. en la Ville de Bruges, rendant vn millon de graces ſelon mon deuoir à la diuine bonté & à ſa Clemence, laquelle en tant de dangers, tant par mer que par terre, m'auoit conduit iuſques à la porte de la Ville de ma naiſſance, en bonne diſpoſition; me donnant le temps & le loiſir de louër ſa glorieuſe Mere la Vierge Marie, que tous Chreſtiens doiuent inuoquer comme la ſolide conſolation des affligez: mais moy pour des raiſons infinies, ie confeſſeray tous les iours de ma vie que ie ſuis particulierement obligé, de l'honorer, de la ſeruir, & de luy rendre toutes les graces poſſibles, comme

vn Chreſtien à la Mere commune de tous les Chreſtiens. Et apres, ſuiuant le commandement de Dieu, honorer ma bonne mere naturelle, laquelle ie trouuay auec mes Freres & Sœurs. I'aurois bien de la peine à exprimer le plaiſir & la joye que nous receuſmes, nous trouuans les vns & les autres en bonne ſanté, en doutant iuſques à maintenant de quel coſté eſtoit la plus ſenſible ; mais comme vous auez appris par le cours de mon voyage, que le deüil & la triſteſſe ſont l'ombre, qui ſuit touſjours la joye & le contentement, vous le pourrez encore apprendre icy: car peu de iours apres mon retour mon Beau-frere & ma tres-chere Mere finirent leurs jours, auſquels ie ſouhaite le repos eternel, laiſſant auſſi repoſer ma plume, en vous remerciant, Amy Lecteur, de la peine que vous auez priſe de lire mes auantures.

BSB
MÜNCHEN

Explication de la Lar.

A. Porte de Babazon.
B. Trois portes de Magasins.
C. Porte du Babaloet.
D. Porte nouuelle.
E. La muraille qui separe la ville du Chateau.
F. Icy se dechargent toutes les Cloaques des immondices en la mer.
G. Le Palais du Bassa.
H. La Mesquite du Bassa, appellée la Mesquite des Turcs.
I. La grande Mesquite.
K. La Porte de la mer.
L. La Fontaine.
M. L'Isle qui fait le Port.
N. Le 1er chemin fait a la main depuis la ville jusqua l'Isle.
O. La place ou les Galeres et Nauires sont en seurté.
P. Fontaine a la marine.
Q. Conduite de eau sur des Galeries
R. Le Chateau appellé de l'Empereur, parce que l'Empereur Charles V. au siege d'Alger y estoit logé
S. Le Chateau nommé ou, appelle sitette Cantoni, ou Sept-angulair
La place ou perirent grande quantité de Nauires et Galeres en lan 1541. le 27 d'Octobre, qand l'Empereur Charles V. assiegeoit Alger.

SOMMAIRE DE L'ANTIQVITE' DE LA VILLE D'ALGER.

LA Ville d'ALGER est située en vne Prouince d'Afrique, qu'on appelloit anciennement *Mauritania Cæsariensis*, à la coste de la mer Mediterranée. Son éleuation est de 37. degrez. On ne sçait les Fondateurs de cette Ville, que par des conjectures, qui me semblent fabuleuses. Mais ce que nous en auons de plus assuré, est que Strabon, Autheur de grande authorité, traitant de la Mauritanie Cesarienne, dit, qu'en la coste de la mer Mediterranée il y auoit vne ville appellée *Iol*, qui fut rebastie par Iuba, Pere de Ptolomée, lequel changea le nom de Iol, en *Iol-Cæsarias* & dit que cette Ville auoit vne petite Isle

deuant le Port située au 37. degré. Ce qui nous oblige à croire fermement qu'il parle d'Alger. Car au trente septiéme degré en la coste d'Afrique, il ne se trouue autre Ville que celle là, qui a vne Islette deuant le Port.

Il faut entendre qu'on parle icy du jeune Iuba, fils du Roy Iuba, premier de ce nom, & neueu de ce grand Boucho Roy de la Mauritanie. Ce Iuba duquel ie parle, fut pris à la bataille où les troupes de Pompée, retirées en Afrique, furent défaites par les Cesariens. Et ce jeune Iuba fut amené dans la ville de Rome, attaché au Chariot de triomphe de l'Empereur, suiuant la coustume des Romains. Ce jeune homme Iuba fut nourry à Rome, & s'adonna aux lettres auec tant de succez, que l'Empereur Auguste, qui succeda à Iule Cesar, non seulement luy donna sa liberté; mais il le maria auec vne fille de Marc Antoine, & de Cleopatre, appellée Silene, Reyne d'Egypte, comme dit Suetone, liu. 1. & pour dot luy rendit le Royaume de son Pere, à sçauoir toute la Mauritanie, qui comprenoit en ce temps là les Royaumes de Maroc, Trudante, Fez, Tremesen, Oran, Tunis, Alger, Bugy, iusques à Bona, qui est vn tres-grand espace de terre fertile & riche. C'est pourquoy Plutarque dit, que Iuba auoit eu vn heureux esclauage; & (comme dit Suetone liu. 1.) Iuba pour reconnoistre le bienfait, qu'il auoit receu, & pour se conseruer les bonnes graces de l'Empereur, donna le nom à cette Ville de *Iol Cæsaria.*

C'est

C'eſt pourquoy l'on peut aiſement conjecturer, que cette ville deuoit eſtre en ce temps là de grande conſideration ; puis que Iuba la choiſit entre toutes celles de ſon Royaume, pour éterniſer le nom de ce glorieux Prince Ceſar Auguſte : qu'il la refit, & y tint ſa Cour, comme dit Pline au liu. 5. chap. 1. Apres la mort de Iuba, Ptolomée ſon fils ſucceda au Royaume de ſon Pere; mais l'Empereur Caligula le fit tuër : & ſe fit par ce moyen Maiſtre de tous ces Royaumes, les diuiſant en deux Prouinces, appellant l'vne Mauritanie Tingitenſe, du nom de la ville de Tingis, aujourd'huy appellée Tanger, ſelon Suetone liu. 2. faiſant cette ville Metropolitaine de la Prouince Tingitenſe ; & appellant l'autre partie, Mauritanie Ceſarienne: prenant ce nom de Iol Cæſaria, parce que cette ville eſtoit Metropolitaine de cette grande Prouince. On tenoit dans cette ville les Eſtats, que les Romains appelloient *Conuentus Prouinciarum*, & les Gouuerneurs Romains tenoient là leur reſidence. L'Empereur Claude, qui ſucceda à Caligula, fit enrichir cette ville de colonies Romaines, auec les meſmes Priuileges & Franchiſes qu'auoient lors les Citoyens Romains.

En l'an de Noſtre Seigneur 427. Guntario & Genſerico Roys des Vvandales & Alans, ayant ſubjugué l'Eſpagne, paſſerent en Afrique, détruiſirent & ſaccagerent les deux Mauritanies, & principalement ces deux Villes Metropolitaines. Et en l'an

BSB MÜNCHEN

697. les Alarbes ou Arabes détruisirent presque toute l'Afrique : mais nonobstant cette deuxiéme destruction, cette Ville fut toûjours habitée, & cela à cause de sa bonne situation. Car la Mer bat ses murailles, & vne petite Isle, distante de la Ville d'vn traict d'arbaleste, luy sert de Port. Les fortifications en ce temps là estoient tres-bonnes, & le terroir tres-fertile; à cause d'vne grande quantité de Fontaines qui arrosent les jardins. Ce qui fut cause que cette Ville ne manqua jamais de Citoyens. Le changement du nom de *Iol-Cæsaria* fut causé par les Alarbes, qui conquirent l'Afrique : car ils l'appellerent, comme on fait encore à present, *Algezir*, qui signifie *Isle*, dautant qu'il y a vne petite Isle deuant la ville; voulans dire par Algezir la Ville de l'Isle: mais comme les Estrangers ne sçauent pas bien prononcer ce mot *Algezir*, les Italiens & les Espagnols l'appellent *Argil*, & les François *Alger*.

Quand les Alarbes furent Maistres absolus de l'Afrique, & qu'ils firent la diuision de toutes les Prouinces; la Mauritanie Cesarienne tomba en partage au Roy de Tremesen : auquel Roy ceux d'Alger payerent long-temps tribut; iusques à ce qu'Albuferiz Roy tres-puissant de Tunis, se fit Maistre de la Ville de Bugy, contraignant le Roy de Tremesen mesme à estre son Tributaire. Le Roy de Bugy venant à mourir; il partagea ses Estats à ses trois enfans, & donna au plus jeune, qui s'appelloit *Habdulhaziz*, la ville de Bugy, faisant cette ville

comme la Metropolitaine de ce nouueau Royaume. Ce Roy Habdulhaziz fit la guerre au Roy de Tremeſen; ceux d'Alger ſe ſentans incommodez de la guerre, & voyans que le Roy de Tremeſen (auquel ils payoient grand Tribut) n'auoit point de ſoin, ny de forces ſuffiſantes pour les defendre; furent obligez de payer le tribut au Roy de Bugy; & ainſi ils ſe declarerẽt ennemis du Roy de Tremeſen. Cette obeïſſance dura iuſques à ce que le Comte Pedro Nauarro l'an de Noſtre Seigneur 1509. gagna pour le Roy d'Eſpagne la ville d'Oran, & celle de Bugy. Ceux d'Alger craignans le meſme ſuccez d'Oran & de Bugy, trouuerent à propos de ſe mettre ſous la protection du grand Prince des Alarbes, appellé *Selim Eutemi*, qui auoit toûjours vécu dans les campagnes d'Alger. Celuy-cy vint prendre ſa reſidence en la Ville d'Alger, pour la defendre. Ce qu'il fit quelques années, iuſques à ce que les Turcs par tyrannie ſe firent Maiſtres d'Alger, comme vous verrez au diſcours ſuiuant.

Comment la Ville d'Alger a eſté miſe ſous la puiſſance des Turcs.

L'Exercice ordinaire des Citoyens de la Ville d'Alger en ce temps là, eſtoit d'écumer la mer auec leurs barques à rames. Et cet exercice s'augmentoit de iour en iour. L'an 1492. auquel le Roy Ferdinand gagna la Ville de Grenade, grande quantité de Mores paſſerent tant de Grenade, que de

Valence,& Arragon en Afrique,qui auoient eſté nourris en Eſpagne : de ſorte que ſçachans les chemins, la langue,& le métier de la guerre, ils ne faiſoient qu'endommager auec leurs courſes les coſtes d'Eſpagne, de Mayorque, Minorque, Yviça, & les autres Iſles.

Dés que la Ville d'Oran fut ſubjuguée l'an 1509. comme nous auons dit cy-deſſus, le Roy Dom Ferdinand enuoya vne puiſſante armée nauale, pour détruire entierement la Ville d'Alger auec tous ſes Corſaires,& pour nettoyer la mer de cette nation Barbare. Ceux d'Alger voyans cette grande armée nauale, qui alloit fondre ſur eux, ſe rendirent au Roy d'Eſpagne, s'obligeans à payer vn Tribut annuel : Et comme le principal ſujet eſtoit de détruire les Corſaires, les Eſpagnols firent vn fort dans la Ville, où il y auoit toûjours vn Capitaine auec deux cent ſoldats. Cette place fut toûjours bien garnie, tant de munitions de guerre, que de viures ; ce Fort ſeruant de bride aux Corſaires & aux Citoyens. Pendant que ce grand Monarque vécut, ceux d'Alger payerent leur Tribut, & ſupporterent patiemment l'incommodité de ce Fort, ſans auoir l'aſſurance de murmurer ſeulement, iuſques à l'an 1516. que ce Roy mourut.

La mort de ce Roy les fit reſoudre de ſe defaire de leurs voiſins Chreſtiens, & du Fort de l'Iſle, afin de ne plus payer le Tribut annuel aux Eſpagnols. Pour mettre leur deſſein à execution, ils appellerent Aruch

Barberoſſa, qui eſtoit alors à Higir, place ſituée ſur le bord de la mer Mediterranée, diſtante de la Ville d'Alger, vers le Leuant, 180. milles Italiennes; le ſupplians, comme il eſtoit valeureux ſoldat (car il eſtoit en ce temps là fort renommé par ſes victoires) de vouloir promptement venir à Alger auec ſes Turcs & ſes Galleres, pour les deliurer des Chreſtiens, qui les incommodoient beaucoup dans ce Fort, & qu'ils le recompenſeroient dignement de ſon trauail. Barberoſſa ayant receu cette ambaſſade, en fut fort aiſe, eſtimant cette occaſion propre pour ſe faire Seigneur d'Alger, & pour acquerir quant & quant de grands Eſtats dans la Barbarie. Il témoigna qu'il eſtoit fort faſché de ce que les Chreſtiens donnoient tant d'incommoditez à ceux d'Alger; & répondit qu'il n'y auoit rien au monde qu'il ſouhaitaſt plus que de les deliurer de cette miſere, & que dans peu de temps il les iroit ſecourir. Les Ambaſſadeurs réjouis & tres contents de cette promeſſe, retournerent à Alger.

Cependant Barberoſſa ne perd point de temps. Il enuoye dix-huit Galleres chargées de Turcs, de munitions de guerre & d'artillerie, & luy auec ſes troupes Turqueſques & Mores vint par terre. Selim Eutemi Seigneur d'Alger, & les principaux Citoyens eſtoient fort aiſes du prompt ſecours que Barberoſſa leur donnoit: ils allerent au deuant de luy vne bonne iournée hors la Ville; pour le ſaluer, penſans qu'il venoit droit à

Alger. Mais Barberoſſa s'excuſa, diſant que pour quelques affaires de grande importance il deuoit premierement aller à Sargil, à 60. milles d'Italie d'Alger, ſitué ſur la mer, vers le Ponent, promettant de retourner en bref, & de faire ce qu'ils deſiroient de luy, & encore dauantage. Sur ces entrefaites il s'en va auec ſes troupes par terre vers Sargil, donnant ordre à ſes Galleres, qui eſtoient déjà à Alger, de nauiger incontinent vers Sargil, où eſtoit Car-azan, vn de ſes Capitaines, qui auoit commandé quelques Nauires Corſaires de ſon eſcadre.

Mais comme ce Car-azan penſoit faire plus de profit, & acquerir plus d'honneur en commandant, que d'eſtre commandé, il auoit debauché quelques Nauires de Barberoſſa, & eſtoit venu à Sargil, y faiſant des courſes profitables ſur la coſte d'Eſpagne, par l'aſſiſtance des Mores, qui demeuroient là, preſque tous natifs de Grenade, & de Valence, & ils s'y eſtoient retirez, quand Dom Ferdinand conquit la ville de Grenade l'an 1492. Car-azan étonné de voir ſi prés de luy Barberoſſa, trouua à propos de l'aller ſaluer, & de luy rendre les Vaiſſeaux & les ſoldats Turcs qu'il luy auoit débauchés: ſe fiant que Barberoſſa auec cette ſatisfaction ſeroit content. Mais bien loin de cela; Barberoſſa ſans receuoir aucunes excuſes, fit en ſa preſence trencher la teſte à Car-azan, prit touſſes Nauires, Eſclaues & meubles pour butin, & les Soldats Turcs furent incorporez dans ſes troupes. Et apres celà il contraignit le

peuple à le declarer pour leur Roy & pour leur Maistre. Et laissant vne Garnison de ses plus fideles soldats dans cette place, il retourna auec ses troupes vers Alger; & son armée Nauale fit de mesme. Estant venu à Alger, tout le monde le congratula, & principalement Selim Eutemi, logeant Barberossa dãs son Palais, luy faisant tout l'honneur, & le bon traitement, dont il se pût auiser.

Ce politique Pirate voulant faire accroire qu'il n'estoit venu à autre dessein, que pour les deliurer de la sujection des Chrestiens, le lendemain qu'il fut arriué fit faire vne trenchée, & dresser vne batterie pour battre le Fort des Chrestiens sur l'Isle. La batterie estant dressée, auant que de tirer, il enuoya dire par vn Turc au Capitaine qui y commandoit, que s'il se vouloit rendre, on luy donneroit des Nauires suffisants pour retourner luy & tous ses soldats en Espagne: & en cas de refus, qu'on les tailleroit tous en pieces. Le Capitaine répondit à cette sommation, que c'estoit en vain qu'on luy offroit des Nauires, & qu'on le menaçoit de la mort, & que cela n'estoit que pour des poltrons. Barberossa ayant entendu cette réponse, donna ordre de tirer continuellement; quoy que cette Isle ne fust distante de la ville que de trois cent pas, les balles nonobstant faisoient fort peu d'effet, & cela parce que son artillerie consistoit en petites pieces de campagne.

Au bout de vingt iours & autant de nuicts qu'on auoit continuellement battu le Fort

ſans aucun effet; les Bourgeois d'Alger commencerent à murmurer & à ſe plaindre ouuertement, de ce qu'ils auoient introduits dans leur ville tant de Turcs, qui faiſoient des violences inſuportables, & des menaces arrogantes aux Bourgeois. Le Prince Selim Eutemi eſtoit las de voir le peu d'eſtat que Barberoſſa faiſoit de luy, tant dans ſon propre Palais qu'en public, & Barberoſſa ne penſoit iour & nuit qu'aux moyens de ſe rendre Maiſtre de cette Ville & de ſon territoire. A la fin il prit reſolution (nonobſtant la grande courtoiſie qu'il receuoit) de tuer ſon hoſte Eutemi de ſes propres mains, & à force d'armes de ſe faire declarer Roy par ſes ſoldats, & meſme de contraindre les Citoyens d'Alger de le reconnoiſtre pour tel.

Pour executer ce deſſein, ſans quelque tumulte populaire, vn iour ſur le midy que Selim Eutemi entroit dans le bain de ſon Palais, pour ſe lauer auant que de faire la Sala ou Oraiſon du midy (comme c'eſt la couſtume des Turcs & des Mores, ſuiuant leur Alcoran) Barberoſſa qui eſtoit logé au meſme Palais, entra ſecrettement dans le bain aſſiſté d'vn de ſes gens: & trouuant le Prince ſeul, nud, & ſans armes quelconques, il le ſuffoqua & l'étrangla, laiſſant le corps ſur la place, & ſe retira ſecrettement du bain. Vn quart d'heure apres il retourna publiquement au bain, & faiſant l'étonné de voir le corps mort de ſon hoſte, il appella les domeſtiques, & leur dit que leur Maiſtre eſtoit

mort d'vne foiblesse. Celà fut incontinent diuulgué : mais les Bourgeois connoissans déja le naturel cruel de Barberossa, iugeans qu'il auoit esté l'autheur de la mort de leur Seigneur, se retirerent chacun dans leur maison, craignans quelque tumulte ou quelque massacre. D'autre part les Turcs estans déja auertis de ce qui s'estoit passé, parurent dans les ruës armez : & par l'assistance de quelques Mores menerent Barberossa à Cheual par les ruës principales de la ville, & à haute voix le publierent Roy d'Alger sans que personne y contredist.

Le fils de Selim Eutemi, craignant la tyrannie de Barberossa, assisté de ses Domestiques se retira à Oran, où il fut bien receu des Chrestiens. Ce Tyran ayant esté declaré Roy par ses soldats, fit appeller par deuant luy les plus riches Bourgeois, & leur promit de grandes franchises & priuileges, s'ils le vouloient reconnoistre pour Roy absolu. Ce qu'ils firent plus par contrainte qu'autrement. Il commença incontinent à faire forger de la monnoye, à fortifier l'Alcaçar (qui est le nom d'vne forteresse de la Ville) où il fit mettre de l'artillerie & quantité de Turcs en garnison. Apres quelques iours les Turcs se voyans Maistres absolus d'Alger, commencerent à mal-traitter les Bourgeois, au commencement de paroles injurieuses, & ensuite en les volant publiquement ; de sorte qu'ils apperceurent clairement qu'il estoit bien plus doux d'estre tributaires des Chrestiens, que sujects des Turcs. Le gou-

uernement du nouueau Roy fut si rude, que les Bourgeois commencerent secretement d'auoir correspondance auec le Capitaine qui commandoit le Fort sur l'Isle, declarant que leur intention estoit de massacrer tous les Turcs, & de payer derechef tribut au Roy d'Espagne. Ce Capitaine leur promit assistance. D'autre part les Mores du pays du defunct Prince Selim Eutemi promettoient aussi assistance aux Algeriens, pour se venger tant de la mort de leur Seigneur, que pour s'exempter du grand tribut que ce nouueau Tyran Barberossa leur faisoit payer.

Les desordres de ce Pirate causerent vne ligue, qui se fit entre les Algeriens, les Mores de Mutija (Mutija est le Païs de Selim) & les Chrestiens de la fortereſſe. Le complot fut fait, sçauoir que grande quantité de ces Mores vn iour destiné entreroient dans la ville auec des armes cachées, sous pretexte de faire leurs marchandises, & qu'ils mettroient le feu à vingt deux Galliottes qui estoient à terre des deux costés de la ville. Et quand les Turcs sortiroient pour éteindre le feu, que les Bourgeois fermeroient les portes de la ville, & au mesme temps que les Chrestiens de la fortereſſe de l'Isle viendroient auec de petites barques à la ville pour donner secours aux Bourgeois. Mais cette entrepriſe fut découuerte par la grande vigilance de Barberossa, qui dissimula sagement ce qu'il sçauoit de leur dessein. Et aussi-tost il redoubla les gardes tant dans ses

Galliottes qu'aux portes de la ville, de sorte que les Mores n'eurent iamais l'asseurance non pas de brûler les Galliottes, mais de les approcher.

Vn certain iour de leur Iuma (c'est le Vendredy qui est comme le Dimanche des Turcs) ce nouueau Roy vint comme de coustume à la grande Mosquée pour dire la Sala, & comme les plus riches Algeriens estoient entrez, on ferma soudainement les portes sur eux: & grande quantité de Turcs se presenterent alentour de la Mosquée; de sorte que les Algeriens se trouuerent assiegez, & de cette façon prisonniers. Alors Barberossa commença à declarer qu'il connoissoit & sçauoit tres-bien leur dessein, & commanda qu'on les liast pieds & mains. Ce commandement fut executé, & sans differer dauantage il fit couper les testes à vingt Bourgeois: qu'il iugeoit les plus coupables, & ietter les corps & les testes dans les ruës. Apres que ces corps & ces testes eurent seruy de spectacle, on les enterra dans vn fumier. Tout celà arriua l'an 1517. Et depuis ce temps là iusques à present les Algeriens ont souffert le gouuernement des Turcs de gré ou de force, sans aucune parole de contradiction, & par consequent sujets des Turcs.

En la mesme année 1517. le fils de Selim Eutemi (lequel, cõme i'ay dit, s'estoit retiré à Oran) à la priere du Marquis de Comares General d'Oran par l'assistance du Cardinal Francisco Ximenes, & de tous les Con-

seils d'Espagne, obtint vne armée nauale de dix mille hommes, pour chasser Barberossa & les Turcs d'Alger: car les Conseils d'Espagne iugeoient qu'il n'estoit point raisonnable, que ce grand Corsaire Barberossa se seruist d'Alger pour le refuge des Corsaires & des Pirates, qui incommodoient les Royaumes voisins. Cette armée, sous la conduite d'vn Cheualier appellé *Dom Francisco de la Vexa*, & du fils de Selim Eutemi, arriua proche de la ville d'Alger, mais il luy suruint vn mal-heur, comme l'an 1541. à Charles V. Empereur: car vne grande tempeste le surprit de telle sorte, que les Nauires se rompirent les vns contre les autres, & le reste donna en terre. Tellement que la plus grande partie de cette armée fut engloutie dans la mer, & les soldats noyez. Ceux qui auoient surmonté les dangers de la mer, furent ou tuez des Turcs, ou faits Esclaues, & fort peu retournerent en Espagne.

Ce malheur des Chrestiens augmenta de beaucoup le courage de Barberossa, & le rendit plus redoutable que iamais: car par ce desastre les forces du fils de Selim Eutemi, le vray heritier du Royaume d'Alger, estoient perduës, & luy sans espoir de se pouuoir remettre, & aussi les forces Chrestiennes fort affoiblies. Tous ces heureux succez rendirent aussi Barberossa si orgueilleux, si superbe, & si insupportable, que les Alarbes, qui demeuroient dans le plat Païs, sous la iurisdiction de ce Royaume, se

voyant si rudement traitez par le gouuernement du Turc, se resolurent de prendre pour leur Protecteur le Roy de Tunis: (c'est vn Païs distant d'Alger vers le Ponent de trente milles) les Ambassadeurs des Alarbes traitterent cette affaire auec le Roy de Tunis appellé *Hamidalabde*. Ce Roy considerant que Barberossa deuenoit de iour en iour plus puissant, & craignant ce mauuais voisin, promit secours aux Alarbes, à condition qu'ils feroient la guerre ensemble à ce Pirate: & en cas qu'ils le pussent chasser d'Alger, que les Mores donneroient ce Royaume à luy & à ses descendans. Cette condition fut acceptée par les Mores.

Le Roy Hamidalabde assembla dix mille Mores à cheual, tant de ses sujets, que de ses amis & confederez, & fit marcher cette armée au mois de Iuin de l'an 1517. vers Alger. Les Alarbes de la Iurisdiction du Royaume d'Alger, voyans cette armée, se declarerent ouuertement ennemis du Tyran. Ce qui fut cause que cette armée s'augmenta de iour en iour, tant de Cauallerie que d'Infanterie. Barberossa bien auerty de tout ce qui se passoit entre les Alarbes & le Roy Hamidalabde, prepara les affaires pour la guerre, non seulement defensiue, mais offensiue. Toute sa confiance estoit en la valeur de ses Turcs Arquebusiers, desquels ses ennemis manquoient. Il laissa le Gouuernement de la ville d'Alger à son Frere Cheredin auec vne petite garnison. Et pour assurer la ville, il

mena auec luy vingt des plus riches Bourgeois. Il commença sa marche vers ses ennemis auec mille Turcs Arquebusiers, & cinq cent Mores de Grenade & de Valence.

Barberossa ayant marché 12. lieuës vers le Ponent, rencontra l'armée ennemie : & la bataille se donna fort rudement. Les Turcs & les Mores bien dressez auec la bonne conduite de leur Chef, mirent en déroute leurs ennnemis. Le Roy de Tunis voyant la confusion se retira plus viste qu'il n'estoit venu, & Barberossa poursuiuit sa victoire, le suiuant iusques à Tunis, où le Roy n'osa demeurer, de peur d'y estre assiegé. Il se retira de là vers le mont Atlas : & Barberossa sans aucune resistance prit la ville de Tunis, pillant tout ce que ce mal-heureux Roy auoit laissé dans son Palais : les soldats pillerent les maisons des Bourgeois. Barberossa demeura quelques iours pour se rafraischir à Tunis, & se fit peu de temps declarer par force Roy de Tunis par les Bourgeois, qui estoient restez. La renommée de cette victoire courut par toute l'Afrique : & comme en ce temps là les Mores du Royaume de Tremesen (qui est situé à cinquante lieuës de Tunis vers le couchant) eurent quelque different auec leur Roy : ils firent sçauoir à Barberossa, que s'il vouloit venir auec ses Turcs, ils le feroient Maistre de la ville, & de tout le Royaume.

Barberossa ayant entendu cette fauorable proposition, crut qu'il ne deuoit pas perdre

vne si belle occasion ; il écriuit vne lettre à son frere, qui estoit demeuré à Alger, qu'il luy enuoyast incontinent par mer dix petites pieces d'artillerie auec leur attirail ; ce que son Frere (ayant receu l'ordre) accomplit aussi tost, luy enuoyant cinq Galliotes chargées tant d'artillerie, que de poudre, balles, & autres munitions. Barberossa ayant receu cette prouision de guerre, prit vne bonne quantité de viures, qu'il fit charger sur des cheuaux, & commença sa marche à grandes iournées vers Tremesen. Beaucoup de peuples Mores, par où il passoit, luy rendirent obeïssance, & quelques-vns le suiuirent, sous esperance de faire quelque bon butin.

Mais Aruch Barberossa se voyant si auant engagé dans ce Païs, eut peur que le Roy de Tunis, qui estoit chassé de son Royaume, ne retournast auec quelques Mores pour recouurer son Estat, & qu'il ne luy empeschast sa retraitte ; ou bien que le General d'Oran ne sortist auec ses troupes, & ne luy coupast chemin. Cela n'empescha pas qu'il ne fist marcher ses troupes dans le Pays, commandant à son troisiéme frere, appellé *Isaac Benijoub* de garder la Ville de Tunis auec deux cent Mousquetaires Turcs & quelques Mores. Il marcha quatre lieuës par de là Oran, où il rencontra Abuzilen Roy de Tremesen, qui ne sçauoit rien de l'infidelité de ses sujets : mais estant seulement auerty que Barberossa venoit, il trouua plus à propos de l'aller rencontrer en campagne auec

ſes troupes, que de l'attendre, & de ſe laiſſer enfermer dans vne ville, ne ſe fiant pas trop aux Citoyens de Tremeſen. Son armée conſiſtoit en ſix mille Cheuaux, & trois mille Fantaſſins.

Si toſt que ces deux armées furent à la veuë l'vne de l'autre, elles furent rangées en bataille à leur mode. La place eſtoit fort propre: car c'eſtoit la campagne raſe alentour d'Aganel. La bataille commença auec grande furie des deux coſtez: mais Barberoſſa eut incontinent l'auantage, à cauſe de la grande quantité d'Arquebuſiers, & de ſes petites pieces d'artillerie; de ſorte que les meilleures troupes du Roy furent deffaites, & luy contraint de ſe retirer à Tremeſen, où les Bourgeois ſes ſujets le prirent priſonnier, & luy trencherent la teſte, deuant que Barberoſſa y pût arriuer: & enuoyerent cette teſte par leurs Deputez à Barberoſſa, auec les chefs de la ville, luy promettant, comme ils auoient fait auparauant, obeïſſance. Deux iours apres il fit ſon entrée ſolemnelle dans Tremeſen, confiſquant les biens du Roy defunct, tant pour payer ſes ſoldats, que pour faire quelques fortifications à ladite ville: car il iugeoit que ſon voiſinage ſeroit peu agreable à ceux de la ville d'Oran (tout cecy arriua l'an 1517.) & pour s'aſſurer il fit incontinent confederation auec Muleyhamet, Roy de Fez, luy promettant aſſiſtance contre le Roy de Maroc, contre lequel Muleyhamet eſtoit en guerre ouuerte; à condition que Muleyhamet defen-

droit le Royaume de Tremeſen contre les Chreſtiens leurs communs ennemis. Barberoſſa pour jouïr plus à loiſir de ſes victoires, reſida toute l'année 1517. à Tremeſen, laiſſant à Alger pour ſon Lieutenant ſon ſecond Frere Cheredin.

Mais tous ſes bons ſuccez furent trompez par la Iuſtice diuine, parce que ſon troiſiéme frere appellé Iſaac Benijoub, qui commandoit les nouuelles conqueſtes de Tunis, & autres places, par ſes grandes exactions & tyrannies eſtoit deuenu odieux aux Mores du Pays : de ſorte qu'ils ſe reuolterent, & le tuerent auec tous ſes Turcs, excepté quarante, qui penſans ſe ſauuer furent tous taillez en pieces. Barberoſſa regrettoit grandement la mort de ſon frere, en differant la vengeance à vn temps plus propre. C'eſtoit au mois de Septembre de l'an 1517. qu'en Eſpagne arriua le Roy Charles (qui fut apres Empereur) auec vne puiſſante armée nauale. Le Marquis de Comares eſtant auerty de l'arriuée du Roy, alla en perſonne luy baiſer les mains, & luy donner vne ample relation de tout ce qui ſe paſſoit en Afrique. Et comme le Pirate Barberoſſa ſe rendoit de iour en iour plus puiſſant & plus redoutable, il conſeilla à ſa Majeſté d'éteindre ce nouueau feu. Et pour animer dauantage ſa Majeſté, il mena auec luy Abuchenmen Roy de Tremeſen, refugié à Oran, lequel obtint de ſa Majeſté dix mille ſoldats, pour faire la guerre à Barberoſſa, & aux Turcs. Ce qu'ayant entendu le Pirate,

il demanda auec instance secours au Roy de Fez, conformement à leur confederation mutuelle: mais voyant que le secours tardoit à venir, & que le Marquis de Comares estoit déja à Oran, & qu'il marchoit auec ses troupes vers luy; il iugea à propos, sans plus attendre le secours de Fez, de sortir de Tremesen auec 1500. Turcs & Andalous Arquebusiers, & cinq mille Mores à cheual.

Mais considerant que ce nombre de 1500. Arquebusiers estoit incapable de faire resistance à dix mille Chrestiens: (car il ne se fioit pas trop à sa Caualerie Morisque) il resolut de demeurer à Tremesen, attendant tous les iours le secours du Roy de Fez. Mais quand le Marquis de Comares fut à la veuë de Tremesen, Barberossa remarqua que les Bourgeois commençoient à branssler: c'est pourquoy il prit la troisiéme resolution, qui fut de se retirer auec ses Turcs de nuit, sans en donner auis aux Bourgeois, & de se retirer en fuyant vers Alger.

Cette resolution fut executée; mais à son premier giste le Marquis en fut auerty, lequel auec quelques Arquebusiers le suiuit auec vne telle promptitude, qu'il l'attrapa à huict lieuës de Tremesen, au passage d'vne Riuiere, qui s'appelle *Huexda*. Barberossa se voyant chausser les éperons de si prés, & tuer ses Turcs, se seruit de ce stratageme, pour gagner du temps à passer cette riuiere. Il fit semer sur le chemin grande quantité d'argent, de vaisselles, & autres choses de grand prix, croyant ainsi amuser les Chre-

stiens, tandis qu'il passeroit la riuiere ; mais ce valeureux Marquis encouragea ses gens de tant de viues raisons, qu'ils mépriserent toutes ces richesses, pour prendre Barberossa vif, qui estoit à la riuiere, comme i'ay dit, pour la passer, quand les Chrestiens chargerent furieusement les Turcs qui fuyoient. Ce que voyant Barberossa, il tourna face vers ses ennemis, se resoluant de mourir en combattant genereusement. Les quinze cent Turcs & Barberossa parmy eux se defendoient comme des Lions ; mais en peu de temps ils furent tous tuez, & le Tyran Barberossa aussi.

Icy finirent tous les grands desseins de Barberossa, qui fut le premier qui introduisit les Turcs en Barbarie, & leur enseigna le moyen de tirer les richesses du Ponent, donnant le commencement à ce que les Turcs tiennent aujourd'huy en Barbarie. Le Marquis de Comares tres-content de cette victoire, retourna à Tremesen auec la teste de ce Tyran sur vne pique pour trophée: & sans aucune contradiction du peuple, il mit le Roy Abuchen-men en possession de son Royaume. Et quatorze iours apres cette bataille le Roy de Fez Abdedu arriua proche de Milra auec vingt mille Mores à cheual, pour donner secours à Barberossa. Mais ayant entendu la deffaite de son armée auec sa mort, craignant vn semblable malheur, il retourna par le mesme chemin qu'il estoit venu; & le Marquis laissant le Roy de Tremesen rétably en son Royaume, retourna à Oran.

Vous voyez icy la mort de Aruch Barberoſſa, apres auoir demeuré quatorze ans en Barbarie, faiſant d'incroyables dommages aux Chreſtiens par mer, & aux Mores de Barbarie encore plus grand mal par terre: car il eſt le premier qui les a reduits en l'eſtat, où ils ſont maintenant, d'eſtre ſujets, & comme à demy Eſclaues des Turcs. Les nouuelles de la mort d'Aruch Barberoſſa en peu de iours furent annoncées à Cheredin Barberoſſa, frere Cadet du defunct, qui gouuernoit l'Eſtat d'Alger. Ce qui luy fut doublement ſenſible, pour la mort de ſon frere, & parce qu'il craignoit que le Marquis victorieux ne le vint aſſieger dans la ville d'Alger meſme: il prit donc reſolution d'abandonner la place, & de ſe retirer auec 22. Galiotes vers le Leuant. Mais quelques Corſaires luy conſeillerent d'attendre encore, pour voir où les Chreſtiens victorieux prendroient leur marche. Et voyant que le Marquis eſtant de retour à Oran, fit embarquer ſes gens pour retourner en Eſpagne: les ſoldats Turcs auec les Corſaires élurent Cheredin pour Roy & Capitaine general du Royaume d'Alger; auſſi ſa grande capacité meritoit la ſucceſſion de ſon frere.

Eſtant mis en poſſeſſion de ce Royaume, la premiere choſe qu'il fit, fut d'enuoyer vne gallere auec quelques lettres au grand Seigneur, luy donnant à entendre la mort de ſon frere, & pour luy demander protection & ſecours contre les Chreſtiens, promettant de payer Tribut, ou de remettre ce Royaume

entre ſes mains, auec tout ce qu'il poſſedoit en Barbarie. Le grand Seigneur ayant entendu cette nouuelle, non ſeulement y répondit, mais il luy enuoya vn ſecours de deux mille Turcs, acceptant l'offre qu'il luy faiſoit, à ſçauoir qu'on mettroit entre ſes mains la ville d'Alger auec ſes Eſtats. Tout cecy arriua au commencement de l'an 1519.

Vous voyez donc icy quand & comment la ville d'Alger eſt venuë entre les mains des Turcs. Il m'a ſemblé à propos de raconter en peu de mots cette petite Hiſtoire: parce que i'ay veu ſouuent des perſonnes mediocrement verſées manquer aux Hiſtoires, croyans qu'Aruch Barberoſſa auoit fait ces conqueſtes en Barbarie en qualité de General du grand Seigneur: mais il les a faites pour ſon propre intereſt, ſans aucun autre titre que de Pirate de mer, & de Tyran par terre.

L'an 1530. Cheredin ſe trouuant fort incommodé à cauſe de la forteresſe, que les Chreſtiens tenoient ſur l'Iſle deuant le Port, reſolut de raſer cette Forteresſe à coups de canon, & apres de faire vn Port de la ville iuſques à l'Iſle: qui eſtoit le meſme deſſein qu'Aruch auoit l'an 1516. car cette Forteresſe eſtoit cauſe que les Nauires eſtoient obligées de ſe ſauuer à vn coſté de la ville proche la Porte de Babazon, en fort grand danger de perir auec la moindre tempeſte.

Cheredin Barberoſſa pour ſe rendre mai-

ſtre de cette Fortereſſe, commença ſon entrepriſe par ce ſtratageſme : Deux garçons Mores, par ſon ordre ſecret, s'allerent rendre à ceux de la Fortereſſe, diſans qu'ils vouloient ſe faire Chreſtiens. Ils furent bien receus, & le Capitaine qui commandoit dans la Fortereſſe, appellé *Martin de Vargas*, les prit en ſa maiſon, & les fit catechiſer pour les rendre capables de receuoir le ſaint Sacrement de Bapteſme. Et le iour de Paſque, quand le Gouuerneur & tous ſes ſoldats eſtoient à l'Egliſe, ces deux garçons allerent ſur vne petite tour, d'où ils donnerent le ſignal à ceux de la ville auec vn drapeau ; ce qui fut veu par vne ſeruante du Gouuerneur, laquelle auſſi toſt fut auertir ſon Maiſtre de cette trahiſon, lequel ſortit incontinent de l'Egliſe auec tous ſes ſoldats ; & craignant les ennemis, il mit ces deux garçons en priſon, & les fit incontinent pendre tous deux à vne eminence, d'où ceux de la ville voyoient ce ſpectacle.

Cheredin Barberoſſa en fut auerty ſur l'heure, dont il fut faſché extrémement, comme ſi cela eut eſté fait au mépris de la Religion Mahometane. Il enuoya vn Eſquif de paix à la Fortereſſe, auec vn Renegat, appellé *Alcaide Hualí*, pour demander au Gouuerneur s'il ſe vouloit rendre, qu'on feroit bonne compoſition à luy & à ſes gens, autrement qu'on les feroit paſſer par les armes : le Gouuerneur fit réponſe, qu'il eſtoit étonné que Cheredin Barberoſſa, ſi eſtimé pour ſon experience dans les armes,

ne sçauoit pas bien qu'il auoit affaire à des Espagnols, qui estiment l'honneur, & se moquent des menasses de leurs ennemis. De plus, qu'il estoit de la maison de Vargas, qu'il ne faisoit pas gloire de l'antiquité de sa noblesse, mais profession d'imiter la vertu heroïque de ses ancestres, & qu'excité de ce bon desir il attendroit tous les efforts de Cheredin Barberossa, & qu'il monstreroit les armes à la main, qu'il estoit fidele à son Dieu, & à son Roy.

Cheredin ayant receu cette réponse, fit prendre quelques grosses pieces d'artillerie d'vn Galion François, qui estoit par cas fortuit deuant Alger, & quelques pieces qui auoient esté fonduës à Alger à ce mesme dessein, il y auoit quelques mois. Il fit dresser vne batterie le 6. iour de May de l'an 1530. auec laquelle il fit battre cette fortereresse quinze iours & autant de nuits sans cesse: & comme la distance n'est que de 200. pas, ou enuiron, les Mousquetaires ne cesserent de tirer continuellement; de sorte que le 16. de May, les murailles estans presque toutes abatuës, & grande quantité des assiegez ou tuez, ou blessez, Cheredin s'embarqua auec 1300 Mousquetaires & Archers Turcs dans 14. Galiotes; & estans arriuez à la Fortereresse, ils mirent pied à terre sans aucun obstacle: car le Gouuerneur estoit blessé auec 53. soldats, dont la plus grande partie estoient blessez ou fort fatiguez, comme on peut facilement conjecturer, ayant esté seize jours en alarme continuelle.

Le Capitaine Martin de Vargas se rendit sous quelques conditions, & au bout de trois mois qu'il eut esté en prison, il fut tué en la presence de Cheredin, sans aucune raison, à coups de baston; c'est ainsi que mourut ce valeureux Capitaine, emportant au Ciel la couronne du martyre, & laissant à ses successeurs vn exemple de valeur & de fidelité; lesquelles vertus sont tellement enracinées en cette illustre famille, que iusques à maintenant on trouue icy au Païs-bas des Cheualiers, non seulement heritiers de cette Maison illustre, mais aussi imitateurs des vertus de leurs ancestres, & qui seruent à l'Vniuers d'exemples de valeur & de fidelité. Apres le massacre de ce braue Capitaine, il fit faire par les Chrestiens Esclaues vn mole depuis la ville iusques à la Forteresse, qui fut acheué au bout de deux ans.

La Situation, Force, & Police de la Ville d'Alger.

LA Situation de cette fameuse demeure des Corsaires est sur le panchant d'vne Montagne, laquelle s'éleue peu à peu depuis la marine dans le Païs, representant à ceux qui passent sur la mer les degrez d'vn theatre, la varieté des edifices, qu'on y voit presque entiers, & fait trouuer la veuë fort agreable: il n'y a point de maison, de laquelle on ne puisse voir toutes les autres, de quelque part que l'on tourne les yeux, quand on est sur les terrasses d'icelles, dont elles

elles sõt couuertes. Elles jouïssent aussi toutes du plaisir de pouuoir porter la veuë en mer iusques à la circonference de la Sphere. La figure en est presque quarrée, ayãt quelques trois mille pas de tour. Les murailles sont de brique, basties à la façon ancienne, de fortifier auec de petites tours quarrées; les fossez sont larges seulement de seize pas, & profonds d'vne pique, secs, pleins d'ordures, & mal entretenus, sãs estre couuerts d'aucunes fortifications au dehors; toute la ville est commandée des Collines qui l'enuironnent; les murailles ne peuuent seruir aux Habitans d'aucune defense, dautant qu'il n'y a aucun terre-plain derriere, mais le manquement de place en la ville les a contraints de mettre les maisons sur les ramparts, dont ils seruent de parois. Les ruës sont fort étroittes, & se ferment de nuict auec des grilles de fer, hormis la principale, qui trauerse la ville dés la porte de Babaloer, entre la grande Mosquée & le Palais du Bassa, iusques à la porte de Babazon, laquelle est sans aucune closture. Il y a plusieurs Mosquées; le Palais du Bassa est vn bastiment public pour ceux qui sont pourueus de cette Charge, fort bien construit à la moderne. Depuis l'an 1650. vne partie de la garnison est logée en cinq grandes maisons publiques, basties en quarré, auec vne grande court au milieu, laquelle peut seruir de place d'armes; la grandeur de chacune d'icelles contient enuiron 600. soldats, lesquels ont chacun leur demeure particuliere sans

rien payer: les soldats les mieux accommodés, loüent vn apartement en d'autres grandes maisons de tres-bonne fabrique moderne, qu'ils appellent *Fondouquès*, qui appartiennent aux particuliers. Le Chasteau qu'ils appellent *Alcazabar*, n'est autre chose que la partie de la ville, qui regarde le midy, coupée & retranchée d'vn mur, qui commence depuis le rempart qui est à l'Orient, iusques au rempart qui est à l'Occident. A trois cent pas de la ville, il y a dans la mer vne petite Isle, laquelle l'an 1530. fut jointe à la ville par vn mole, fait pour la seureté des Nauires & des Galeres, laquelle au commencement de l'année 1662. a esté emportée d'vne furieuse tempeste auec la perte de plusieurs vaisseaux & Galeres. Il y a encore quelques forteresses de peu de consideration hors la ville, dont la principale est celle qui fut bastie par Asan Bassa, l'an 1545. à 1700. pas de la ville, sur vne colline, au mesme lieu, où l'Empereur Charles le Quint auoit planté sa Tente l'an 1541. Prés de ce lieu est la source de la Fontaine, laquelle fournit à la ville l'eau douce qu'on y a besoin, sans en auoir autre que de la pluye conseruée en quelques Cisternes: elle est conduite sur des arcades à la Romaine, & se diuise dans la ville par des tuyaux sous terre, lesquels rempliſſent les Reseruoirs qui sont en plusieurs endroicts tant au haut qu'au bas de la ville, iusques auprés de la porte de la marine, où toutes les branches se rassemblent en vn tuyau, lequel porte le

reſte de l'eau à la mer, où les Vaiſſeaux & les Galeres viennent prendre leur prouiſion neceſſaire. Il y a à chaque Reſeruoir vne canelle, qui verſe continuellement de l'eau de cette ſource auec vn gobelet, qui y eſt attaché, pour la commodité de ceux qui veulent boire. Ceux qui deſirent auoir de l'eau de ces Fontaines, ſont obligez de garder leur rang, & d'attendre leur tour, horſmis les Iuifs, leſquels doiuent auoir patience & ceder à tout Eſclaue, qui vient apres eux, & d'y aller les derniers. L'eau qui coule à terre, entre dans les troux qui ſont auprés de ces Fontaines, & va dans de certains conduits & cloaques ſous terre, qui emportent auec eux toutes les immondices des priuez de la ville, qui répondent tous ſur ces cloaques, leſquels de tous les endroits de la ville s'vniſſent en vne ſeule, auprés des trois portes des Magazins, où toutes ces ordures roulent en la mer continuellement iour & nuict. Les cent mille ames qui compoſent le peuple de cette ville, ſe partagent en douze mille Turcs ſoldats de la garniſon ordinaire, trente ou quarante mille Eſclaues de toutes les Nations du monde, & le reſte Bourgeois Algeriens, Mores, Moriſques, & Iuifs, & quelques Marchands Chreſtiens. Le ſouuerain gouuernement de tous ceux-là eſt chez le Baſſa, lequel ne ſe faſche point d'eſtre flatté du nom de Sultan. Il reconnoiſt le grand Seigneur de bouche, mais il tient fort peu de compte de ſes ordres, de ſes paſſeports, ou des Traictez qu'il a faits

auec les autres Princes Souuerains, s'il ne les a auoüé. La ſoldateſque luy eſt plus redoutable que le grãd Seigneur, auſſi n'a-t-il autre ſoin que de leur faire liurer promptement la paye au renouuellement de chaque Lune, ſans laiſſer écouler trois heures, s'il ne veut eſtre maſſacré, ou à tout le moins mis en priſon. Les Finances pour cét effet luy reuiennent des tributs que les Alarbes & quelques Roytelets, Mores d'Afrique des enuirõs d'Alger, luy payent, des contributions du peuple, & du tantiéme des priſes. Le Baſſa doit prẽdre garde à ne pas exceder ſon droict, & de ne prendre pas plus qu'il ne luy appartient, à peine d'attirer ſur luy la furie des ſoldats, laquelle luy pronoſtique vne mort inéuitable; comme elle fit l'an 1661. au mois de Septembre à Ramadan Baſſa, auquel & à 28. perſonnes de ſon Conſeil, les ſoldats couperent la gorge, iettans les corps aux chiens dans la ruë, pour s'eſtre fait adjuger par ceux de ſon Conſeil vne portion de bled d'vne priſe, plus grande que n'eſtoit ſon droict de tantiéme. Le reſte de ſon Conſeil eſtant contraint de s'enfuir vers la marine, où ils s'emparerent d'vne barque de Peſcheur, auec laquelle ils s'éloignerent de terre, & de la furie des ſoldats mutinez, mais ils furẽt pris des Maltois. Apres cét exploict les Soldats tirerent de priſon vn autre Baſſa, qu'ils auoient empriſonné, il y auoit quelques années, pour n'auoir pas ponctuellement payé la ſolde, & luy donnerent derechef le gouuernement en l'exhortant à

bien-faire: ce qu'il oublia trois iours apres, ne ſongeant qu'à ſe vanger d'vn Aga ou Maiſtre de Camp, lequel auoit pourſuiuy ſon premier empriſonnement : & pour executer ſon deſſein, il promit dix mille Patagons à deux ſoldats, à condition d'aſſaſſiner ſon ennemy; ce qu'ils entreprirent, & allerent auec reſolution chez l'Aga, & demanderent à luy parler. L'Eſclaue Chreſtien, natif de Majorque, qui leur parla, iugeant à leur mine & aux cimeterres qu'ils auoient, contre la couſtume des ſoldats, qui ne portent que de longs coûteaux, lors qu'ils vont par la ville, qu'ils cachoient en leur cœur quelque mauuaiſe entrepriſe, répondit que ſon Patron eſtoit ſorty, encore qu'il ne le fuſt pas; & le rapporta auſſi-toſt à ſon Maiſtre, qui ayant deſcouuert le deſſein du Baſſa, en fit ſes plaintes aux ſoldats, qui ſe mutinerent, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & l'enfermerent entre quatre murailles ouuertes par deſſus, ſans y laiſſer plus d'eſpace que de pouuoir eſtre aſſis, auec vn trou pour luy bailler à manger. L'Aga remercia les ſoldats de leur prompte Iuſtice, s'offrant pour Baſſa, auec promeſſe d'augmenter leur paye d'vne double par Lune, ce qu'ils accepterent. La neceſſité de cette prompte paye oblige le Baſſa de n'auoir autre but en toutes ſes actions que d'auoir de l'argent, ſoit par iuſtice ou par violence, par rupture de traittez, ou par vne mauuaiſe interpretation d'iceux. Cette derniere raiſon fut la cauſe que ſa Majeſté de la grand'Bretagne en Aouſt

1661. enuoya son Admiral Milord Montagu auec dix-huict Nauires de guerre deuant Alger, pour demander reparation de ce que les Corsaires auoient enleué hors des Vaisseaux de ses Sujets les personnes qui n'estoient point Anglois, auec leurs Marchandises, contre la paix faite auec l'Angleterre. L'Admiral arriua deuant cette ville le 22. d'Aoust 1661. enuoyant en terre son Lieutenant auec lettres de creance, pour faire ses plaintes au Bassa, & à la Duane; mais l'Admiral n'eut point d'autre satisfactiõ, que d'auoir retiré de la Ville le Consul Anglois, & fait gresler sur les bastimens d'icelle vn nombre de balles de son Canon. Ce Bassa trompe souuent ses Confederez, & prend leurs Marchandises, forçant à coups de baston les Maistres des Nauires de confesser que les biens chargez appartiennent à d'autres Nations; ou s'il n'vse de cette rigueur, l'on sequestre les biens sur le mesme sujet; & pendant qu'on fait mine de verifier le fait, on vend le tout, & puis sous quelque mauuais pretexte, l'on declare la prise bonne. Et pour auoüer la verité, il est tres-difficile au Bassa de bien obseruer la paix, auec quelque Nation que ce soit, s'il veut estre aymé des soldats, dautant que le tantiéme qui luy reuient des prises, fait la plus grande somme de ses Finances; ce qui ne seroit pas, s'il obseruoit exactement la paix auec quelque Nation, laquelle auroit tout le trafic par la nauigation libre, & ainsi il y auroit fort peu de prises sur les autres Nations, & son

reuenu de tantiéme se reduiroit à vne petite somme, ou à rien. Les 12000. soldats, ausquels consistent les forces ordinaires du Bassa, sont presque tous Renegats, gens perdus, sans Religion & sans conscience, fugitifs de la Chrestiété & de la Turquie pour l'enormité de leurs crimes, ausquels cette ville sert d'azyle & de refuge, mesme contre la colere du grand Seigneur, comme i'ay veu l'an 1640. à mon arriuée à Alger, lors que l'on me monstra Sigala, fils de ce fameux Admiral, Renegat Genois du mesme nom, lequel s'estoit refugié en cette ville, pour éuiter d'estre estranglé, comme c'est leur coustume, à cause qu'en l'an 1636. estant commandé par le grand Seigneur, d'escorter auec vne esquadre de Galeres les Nauires du tribut annuel d'Egypte, & des autres richesses qui s'y ioignent pour la seureté; il auoit abandonné ses Galeres, & estoit descendu à terre, pour s'amuser aux femmes, & pour faire bonne chere; & pendant son absence les Maltois prirent l'occasion d'enleuer celuy des nauires qui portoit le Tribut & les plus pretieuses marchandises, ce qui auoit contraint Sigala de se sauuer auec sa galere à Alger, où il s'entretenoit de ce qu'il gagnoit en course, iusques à la mort du Sultan Amurat, & qu'il eut obtenu pardon du Sultan Hybraïm son frere & successeur. Les Soldats obseruent les ordres du Bassa s'ils les approuuent, ils l'obligent de les changer s'ils n'ont pas enuie de les suiure, & commandent plus au Bassa, qu'ils ne sont commandez de luy.

L'an 1642. vn Roy tributaire d'Alger refusa de payer le Tribut, se mettant en campagne auec vne armée, le Bassa Yssouf n'auoit pas enuie de luy faire teste, s'excusant sur son indisposition ; mais son excuse ne fut point receuë, il fallut y aller, s'il vouloit conseruer sa vie & sa Charge: les soldats neantmoins luy firent la grace de faire le voyage auec la commodité d'vne galere autant qu'il se pouuoit ; mais comme ils auoient la pensée, que le Bassa les abandonneroit par sa fuite, ils l'accompagnerent d'vne autre galere mieux equipée de vogueurs & de soldats, auec ordre de contraindre le Bassa à reprendre terre au lieu assigné, ce qu'il fit sans replique.

Il y a des Renegats de toutes les Nations Chrestiennes, ayant trouué de mon temps entr'eux plus de trois mil François. Autrefois les Renegats ne pouuoient seruir de soldats entre les Turcs & les Ianissaires, & les Turcs & les Ianissaires ne pouuoient aller en course, mais Mahomet Bassa, pour remedier aux ialousies & aux querelles qui en arriuoient, reconcilia les Renegats auec les Turcs, permettant l'an 1568. aux vns & aux autres la solde & la course sans difference. Les Mores, les Morisques, les Algeriens, les fils des Turcs nez d'Alger, les Iuifs renegats, ne sont point receus pour estre Soldats ; mais les Iuifs qui veulent seruir deuant que de renier, mangent du lard, & disent que par ce moyen ils sont deuenus Chrestiens, & alors ils renient auec les solemnitez que font les Chrestiens.

Le gage des soldats est de huict doubles Morisques par Lune, comme nous disons par mois, chaque double vaut douze patars de nostre monnoye, selon le nombre des années de seruice, s'accroissent les doubles du gage, & ils reçoiuent tous les ans vne double parLune plus qu'auparauant. De mesme, s'il est nay au grand Seigneur vn fils de la Sultane, vne double; si quelque soldat a tué son ennemy en escarmouche, & s'il en a apporté la teste, vne double; s'ils ont quelque rencontre d'importance auec les Alarbes rebelles, le Bassa leur promet vne double par Lune d'augmentation : mais toutes les doubles accruës par Lune ne peuuent exceder le nombre de quarante.

Les soldats libres ont plus de priuilege que ceux qui sont mariez, ceux-cy n'ont point de pains par iour, les libres en ont quatre. La paye doit estre exacte & precise, comme i'ay dit cy-deuant. La crainte qu'ils ont des Chrestiens n'est pas la raison pour laquelle le Bassa entretient vn si grand nombre de soldats, mais c'est afin qu'il se rende redoutable à ceux d'Alger, aux Alarbes, & aux petits Roys, qui luy payent tribut, contre lesquels on les enuoye, s'ils ne viennent assez tost eux-mesmes. Les soldats font peu ou point de garde dans la ville d'Alger, mais vn Guet qu'ils appellent *Mesuart*, fait toutes les nuicts la ronde par les ruës, auec 25. personnes. Aux portes il n'y a que deux ou trois hommes. En Esté Alger est presque depourueu de garnison, car vne partie des soldats

est lors à Tremesen, Bugy, Sargel, & autres places qui dependent d'Alger ; ils ont coustume de changer souuent les garnisons, & de renuoyer celle d'vne place à l'autre. Vne autre est enuoyée par bandes de cinq ou six cent, trente ou quarante lieuës dans le Pays, pour presser les Alarbes, & pour receuoir le Tribut : & la plus grande partie est occupée à la course sur la mer.

Ie vis l'esté de l'an 1641. que les 65. Nauires Corsaires & quatre Galeres, qui furent lors en mer, chacun à sa fortune, estoient presque tous équipez des soldats de la garnison. Le reste qui ne vont point en course, ny aux postes cy dessus specifiez, sont à leur aise, & se vont diuertir en leurs maisons des champs, à deux ou trois lieuës de la ville. Les Bourgeois & les originaires du Pays, sont ennemis irreconciliables de la garnison.

Il n'y a qu'vn Conseil, qu'ils appellent *la Duane*, lequel auec le Bassa resoud toutes les affaires d'Estat & de Iustice. Ce Conseil s'assemble ordinairement trois fois la semaine dans vne galerie du Palais du Bassa ; Il est composé de 40. personnes. Le Bassa est assis comme les Tailleurs sur vne table, de la hauteur de deux pieds, éloignée du mur, couuerte d'vn tapis velu, & si longue, que douze des principaux y peuuent prendre place, de la mesme façon que celle du Bassa, six à droite, & six à gauche ; le reste des Conseillers se tiennent debout, rangez aux deux bouts de la table, au trauers de la galerie, formans vn cercle, auec le seuil de l'Arcade. Le Bassa

tient le plus souuent dans sa main vn Esuentail de plumes : c'est luy qui prononce sur l'affaire deliberée, & la pluralité des voix l'emporte ; mais ils ont cela de particulier, qu'ils recommencent à recueillir les auis de tous, tant que quelqu'vn, encore qu'il soit le dernier, aura allegué de nouuelles raisons, pour, ou contre. Ce Conseil prend connoissance de toutes les causes des soldats : les Procez des Bourgeois se terminent deuant le Caya seul, qui est comme le Lieutenant du Bassa, chacun doit poursuiure & defendre sa cause en personne, sans assistance d'Aduocat, Procureur, ou Greffier. Les fameux Larrons, homicides, & autres grands criminels sont punis de mort, s'ils sont Mores ou Iuifs ; mais les soldats sont supportez de leurs Agas, qui trouuent toûjours des excuses, si le delict n'est contre vn autre soldat. Vne accusation prouuée par deux témoins, suffit pour la condamnation. Celuy qui perd sa cause, reçoit quelques coups de baston par dessus l'obligation, d'accomplir le iugé. Si l'accusation est trouuée malicieuse, l'Accusateur doit porter la punition conforme au crime imposé. Le peché abominable n'est point puny. Pour ce qui regarde les grimaces de leur Religion, elles sont semblables aux autres de toute la Turquie. Voilà briévement l'estat & le gouuernement de la ville d'Alger, en laquelle les miseres de l'esclauage ont consómé la vie de six cent mille Chrestiens, depuis l'an 1536. que Cheredin Barberossa l'a mit sous sa puissance. On ne peut s'imagi-

ner la raiſon, pourquoy ſon gouuernement ſi mal ordonné, a pû durer ſi long-temps, rendant ce trou redoutable à toute l'Europe, veu que ſon aſſiette, munition, & forteresſe ne ſont aucunement conſiderables. I'aduouë que les Princes Chreſtiens auront toûjours raiſon de ſe ſouuenir de l'entrepriſe de ce grand Monarque Charles le Quint, faite ſur cette ville l'an 1541. auec vne iſſuë infortunée; mais i'eſpere que cela ne détournera pas leurs genereuſes penſées, de trauailler au bien de la Chreſtienté. Pluſieurs accidens concoururent au voyage de ce grand Empereur, qui ſe peuuent éuiter, ou ſont particuliers à cette expedition; la ſaiſon pour l'execution de la priſe d'Alger fut l'Automne, auquel la mer Mediterranée n'eſt pas moins troublée que les autres, pour les tempeſtes & les orages, leſquelles couperent les viures à cette armée, & mirent à fond le bagage, & l'artillerie. La garniſon eſtoit pour lors toute de retour, les vns de leur courſe, les autres de leurs expeditions ſur les Alarbes & les tributaires; la diſſenſion des Capitaines de l'Empereur y concourut auſſi, & nonobſtant toutes ces trauerſes, Aſan Baſſa Capitaine genereux, Renegat natif de Sardaigne, éleué par Cheredin Barberoſſa, & tout le peuple d'Alger, ne laiſſerent pas d'eſtre en peine faute d'eau douce, dont on auoit detourné la ſource, auſſi ils n'oſerent iamais attribuer la deliurance à leur valeur, mais leur opinion dure encore, qu'vn Marabout ou Santon, qui viuoit alors prés de la ville,

fit vn miracle, battant la mer auec ſon baſton, ce qui cauſa cette horrible tempeſte; ayans erigé à la memoire de ce Marabout vne Chapelle hors la porte de Babaloet à gauche, où il eſt enterré, que les Turcs ont en reuerence, comme nous les lieux de deuotion, aſſurans que ſi l'armée Chreſtienne retourne les voir, qu'ils exciteront la plus grande tempeſte qui fût iamais, iettans dans la mer les os de ce Marabout. Voilà en quoy ils ſe perſuadent, que conſiſtent leurs forces pour ſe defendre contre les Chreſtiens.

I'eſpere que le Lecteur aura la bonté de m'excuſer, ſi i'ay abuſé de ſa patience au recit de l'antiquité & aſſiette d'Alger, croyant y eſtre obligé par la faute de quelques Chronologiſtes, qui confondent les années, les noms, & les Nations, prenans les Turcs pour les Mores. Touchant la deſcription plus ample, de la ville & de ſes fortereſſes, les mœurs des habitans, des Corſaires, des Marchands, des Meſtiers, de leurs habillemens, des Marabouts ou Santons, des ceremonies, des exercices des femmes, des Feſtes de Paſques, des vices & des vertus, & ce qui s'eſt fait au ſiecle paſſé en cette ville, ie l'ay eſtimé ſuperflu, comme eſtant choſes vulgaires, rapportées par quantité d'Hiſtoriens, qui parlent des Turcs en general; les curieux le ſçauent, & les ignorans le feroient paſſer pour friuole; comme ils feront peut eſtre tout ce que ie dis & écris, tant au diſcours de mon voyage, qu'en mes Relations.

RELATIONS PARTICVLIERES DV SIEVR EMANVEL D'ARANDA, durant son Esclauage.

RELATION I.

Histoire d'vn Religieux Espagnol, Esclaue à Alger.

VN Espagnol, qui s'appellera icy Domingo, ayant l'an 1626. pris à Seville l'habit de Religieux, d'vn des principaux Ordres; apres auoir acheué l'an de son Nouitiat, s'obligea aux trois vœux accoustumez: quelques années apres il fut promeu à la Prestrise dans le mesme Ordre.

Mais cette vie ne plut point du tout à Domingo, tellement qu'il abandonna le Cloistre, & se retira en habit de Prestre au Royaume de Portugal, en vne petite Bour-

gade : où apres auoir sejourné quelque tẽps, par son addresse il obtint vne Cure aux champs. Cette vie à la fin ne luy fut pas plus agreable que celle de Religieux : de sorte qu'il changea l'habit de Prestre en celuy de seculier ; & fit sa residence à Lisbone, ville Metropolitaine de Portugal, où il se maria, & au bout d'vn an il eut vn fils. Quelque temps apres sa femme se trouua encore enceinte : Domingo se voyant chargé d'enfans, & n'ayant pas dequoy subsister, se fit soldat, pour aller habiter vn Païs nouuellement conquis par les Portugais, situé sur la riuiere des Amazones aux Indes ; où il deuoit receuoir gages pour sa femme, pour son fils, & pour les enfans, qu'il auroit en ce Païs.

Domingo sous telles conditions s'embarqua l'an 1639. & apres auoir esté quelques heures en mer, les douleurs d'enfant prirent à sa femme, qui accoucha d'vn second fils dans le vaisseau, où l'on baptisa l'enfant, & le Capitaine, que ie connois, fut le Parrain. Quelques iours apres ils apperceurent quelques Corsaires Turcs : & apres vne petite escarmouche le nauire fut pris & mené à Alger.

On vendit les prisonniers : Domingo pour euiter l'esclauage, va trouuer les Iuifs, & leur dit qu'il estoit Iuif, les priant de le vouloir rachepter auec sa femme, & ses enfans. Les Iuifs qui sont ordinairement plus auares que prodigues, commencerent à l'examiner : il répondit sur le champ à leurs demãdes en langage Hebraïque ; de sorte qu'ils

adjouſtoient foy à ſes paroles. Enfin ils dirent qu'ils le racheteroient, s'il pouuoit dire ſa Tribu, & dans quel Regiſtre eſtoient écrits les noms de ſes parens : il répondit auec vne merueilleuſe aſſurance, *Au Regiſtre de la Sinagogue de Veniſe, où vn tel Rabi donnera atteſtation de tout ce que i'ay dit.* Les Iuifs écriuirent incontinent à Veniſe, où ayant examiné tous les Regiſtres, on n'y trouua rien touchant Domingo. Les Iuifs d'Alger ayant receu cette réponſe de Veniſe, furent bien eſtonnez, & crurent qu'il eſtoit vn trompeur.

Domingo, qui ſe trouua priué de l'eſperance de ſa liberté par ce moyen, prit vne autre voye : il s'addreſſa à deux Peres Redempteurs, qui eſtoient venus de Valence en Eſpagne ; & ſçeut ſi bien faire, qu'ils racheterent ſa femme & ſes deux enfans, & les menerent auec les autres Eſclaues rachetez en liberté : il demeura cependant eſclaue au logis d'vn tres-honneſte homme, Meſtre de Camp reformé, qu'on appelloit *Saban Galan Aga.*

Apres le depart de ſa femme & de ſes deux enfans, il deuint amoureux d'vne Eſclaue tres belle Angloiſe au logis de ſon Maiſtre : mais par la bonne garde de ſa Maiſtreſſe, il ne pouuoit paruenir à l'effet qu'il deſiroit : neantmoins l'amour qu'il auoit, luy fit trouuer vn moyen pour amuſer ſa Maiſtreſſe, & tromper l'Angloiſe. Il dit à l'Angloiſe que ſa femme eſtoit morte, & qu'au cas qu'elle ſe voulût marier auec luy, qu'il la rachete-

roit, & qu'il estoit arriué dans la ville vn ordre de trois mille ducats pour luy, qui suffiroient pour la rançon de tous deux. L'Angloise amoureuse en apparence de Domingo, accepte l'offre; & Domingo pour faire reüssir son dessein, alla chez vne vieille femme More, riche & auaricieuse, & luy dit: *Mademoiselle, l'esperance d'vne bonne recompense me fait venir icy, pour vous donner auis d'vne marchandise, à laquelle vous gagnerez pour le moins deux mille ducats.* Cette auaricieuse demanda incontinent, quelle sorte de marchandise c'estoit, auec promesse d'vne grande recompense; Il luy dit: *Il y a au logis de mon Maistre vne Esclaue Angloise de bonne maison, ce que mon Maistre ne sçait pas: & outre cela il y a en la ville vn ordre secret pour la racheter quand elle deuroit couster trois mille ducats. Si vous sçauez bien tenir le secret de ce que ie vous dis, vous l'acheterez de mon Maistre pour quatre ou cinq cent ducats.*

Ce conseil pleut si fort à l'auaricieuse, que sans delay & sans s'informer dauantage, elle alla trouuer la femme de Saban Galan, & luy demanda si elle vouloit vendre son Esclaue Angloise; mais la femme de Saban Galan répondit qu'elle n'auoit point affaire d'argent. La Vieille auaricieuse repliqua: *Estimez-la autant qu'il vous plaira, ie la voudrois bien auoir.* Enfin apres vne petite contestation le marché se fit pour cinq cent ducats. On liura l'Angloise à la Vieille, qui la receut auec vn grand contentement. La mal-

heureuſe Angloiſe ſe voyant venduë, & liurée, & le prix payé, croyoit que tout cela ſe faiſoit auec l'argent de Domingo, s'imaginant fermement ioüir déja de ſa liberté, & ſe tenant heureuſe d'auoir rencontré (comme il luy ſembloit) vne bonne fortune: mais elle eſtoit bien loin de ſon compte. Domingo cependant ne ceſſa de l'importuner, y appellant (pour la confirmation de ſon amour vray & ſincere) Dieu & le Ciel pour témoins, & luy faiſant mille promeſſes auec ſermens. Dequoy il la ſçeut ſi bien aueugler, qu'elle condeſcendit entierement à ce qu'il voulut, s'abandonnant à luy, eſperant auec impatience de partir delà pour la Chreſtienté: & la Vieille d'autre coſté n'attendant pas auec moindre impatience les 3. mil ducats.

Domingo les entretint de ſes tromperies, ſans que l'vne ſçeut rien de l'autre: continuant cependant toûjours le ieu. L'Angloiſe à la fin ſe trouua enceinte, & au bout du terme accoucha de deux enfans. Bon butin pour l'auaricieuſe au lieu de ſes trois mil ducats. Ce fut alors que la tromperie de Domingo fut découuerte: & qui pis eſt, ſon Maiſtre entendant l'affaire, le voulut mettre ſur la galere, comme vn trompeur & vn impoſteur: car il auoit promis à ſon Maiſtre vne bonne rançon. Domingo pour éuiter le mal, dont ſon Maiſtre le menaçoit, trouua vne nouuelle ruſe: il vint à vn des bains, où ſont les Egliſes des Catholiques, voulant dire la Meſſe, pour viure auec les aumoſnes, comme font les Preſtres Eſcla-

nes. Les Espagnols & les Portugais, qui connoissoient Domingo & sa femme, s'y opposerent, disant qu'il estoit vn *Schelm*, & qu'il estoit marié. *Il est vray*, dit-il, *que ie suis marié, mais ce mariage est nul, parce que ie suis & estois Religieux & Prestre auant que de me marier*; soustenant nonobstant le passé, qu'il demeuroit Prestre. Les Maistres de l'Autel de l'Eglise trouuerent qu'il estoit à propos d'écrire sur cette affaire al'Eueſque de Ceuta: (car Alger est compris dans son Dioceſe) l'Eueſque ayant receu ces nouuelles, deffendit à Domingo de dire Messe, sur peine d'estre excommunié. Surquoy Domingo répondit: *Ie suis Religieux, & sous mon Prouincial, & subiet à son commandement: ainsi l'Eueſque n'a aucun pouuoir sur moy.*

Dispute trop difficile pour estre demeslée par les Esclaues Chrestiens. On enuoya l'affaire à Rome, & peu de temps apres il arriua à Alger vn Pere Capucin, enuoyé exprés de Rome, Italien de nation; qui venoit sur vn Nauire de Marseille, sous pretexte de faire le rachat de quelques Chrestiens, & auec lettres du Roy Tres-Chrestien, pour des affaires particulieres. Ce bon Pere entendit les raisons de Domingo d'vn costé, & d'autre part ce que les Chrestiens disoient de luy; & faisant droit, il ordonna que Domingo ne pouuoit dire la Messe, mais qu'il pouuoit bien frequenter les Eglises. Ce que les Portugais auoient voulu empescher. Ie l'ay veu depuis chanter dans cette Eglise, comme il faisoit encore, quand ie fus mis enliberté.

RELATION II.

De la valeur d'vn Capitaine Hollandois, qui se deffendit seul contre cinq Galeres Turques, & deux Brigantins, & les mit en déroute.

L'An 1641. au mois de Septembre le Caja du Bassa de Tripoli arriua à Alger (Caja est le Lieutenant) auec vne Galere ornée d'étendarts, de drappeaux, & banderolles de soye, brodées auec des croissans Ottomans entrelassez, quelques trompettes, & autre Musique nauale: les soldats estoient tous Turcs éleus ou renegats, bien couuerts, & mieux encore armez à leur mode. Les Esclaues vogueurs de cette Galere estoient presque tous Russes, & Moscouites, qui semblent par leur naissance estre destinez au trauail.

Ce Caja estoit venu à Alger pour acheter deux cent cinquante Esclaues, tous Espagnols ou Italiens, que le Vice-Roy de Tripoli vouloit enuoyer pour present à Constantinople au grand Seigneur. Cette Galere auoit esté quelques jours deuant Alger, durant lesquels Alli Pegelin Capitaine general des Galeres en preparoit quatre, pour faire la derniere course de cette année. Le Caja commandant sur cette Galere de nopces (ie l'appelle ainsi: car elle estoit plus propre à porter vne nouuelle mariée, qu'à écumer) dit à Pegelin, qu'il vouloit aller auec luy, & suiure sa fortune, esperãt quelque bon butin. Il part d'Alger auec Pegelin, & au bout de quatre iours ils rencontrerent vn nauire Anglois, armé de quarante pieces de canon. Pegelin comme General proposa aux autres

Capitaines des Galeres d'attaquer ce nauire; mais les Capitaines ne le trouuerent pas à propos, craignans de perdre leurs Eſclaues vogueurs, & ſur tout doutoient de la victoire. Cependant le nauire Anglois durant le conſeil gagna la nuit, ſe haſtant tellement d'auancer ſon voyage que les Turcs le perdirent de veuë. Les cinq Galeres auec deux Brigantins qui les accompagnoient, commencerent à croiſer la mer: & proche de Mayorca ils rencontrerent vne petite Fregate auec vn Conſeiller & ſa famille, qui ſe retiroit de Barcelone. Pegelin voyant que ce butin eſtoit de peu d'importance, commença à ſe mocquer des autres Capitaines, en leur diſant: *Il faloit attaquer le nauire Anglois.* Ces Capitaines faſchez de ſe voir mocquez, ſe reſolurent d'attaquer le premier nauire qu'ils trouueroient pour fort qu'il fuſt. Cette reſolution plut à Pegelin, & deux iours apres ils découurirent vn nauire Hollandois armé de 28. pieces de canon, & de quarante hommes. Le temps eſtoit fort calme, ce qui eſtoit cauſe que le Hollandois ne ſe pouuoit ſeruir de ſes voiles. Pegelin fit approcher les galeres à la portée du canon prés du nauire, & voyant que la banderole eſtoit Hollandoiſe, il enuoya vn des Brigantins auec vn Renegat Zelandois vers le nauire, auec vne banderolle blanche, lequel approchant du Capitaine Hollandois, il luy demanda ce qu'il vouloit: *Le Capitaine General Alli Pegelin*, luy répondit-il, *vous mande que ſi vous voulez vous rendre ſans vous battre, il vous mettra*

auec tous vos gens sur la terre des Chrestiens ; ce qu'il a iuré par la teste du grand Seigneur : c'est pourquoy ie vous conseille d'accepter l'offre que ie vous presente, pendant qu'il est temps, autrement sur ma foy ie crains que vous ne vous repentiez trop tard. Le Hollandois ennuyé d'écouter vne telle harangue, répondit brusquement : *Ie connois fort bien Alli Pegelin* (car il auoit esté Esclaue) *le nauire appartient aux Armeurs, & la marchandise aux Marchands : partant ie ne puis donner ce qui n'est pas à moy : mais s'il a tant d'enuie d'auoir le nauire, comme il en fait le semblant, qu'il vienne à bord, & il verra si nous le pourrons contenter.*

Le Renegat retourna incontinent porter cette réponse; Pegelin impatient & irrité au possible d'entendre les brauades du Hollandois, donna ordre à ses galeres de se ranger en forme de demie lune, & en tel ordre de voguer vers la poupe du nauire, & de décharger tous à la fois en batterie croisée. Leurs pieces portoient des balles de 48. liures, mais ordinairement ils ne tirent que des balles de pierre. Son commandement fut executé, mais estant prests à mettre le feu au canon, le Capitaine Hollandois hõme adroit & experimenté, autant qu'il est possible ; à la faueur d'vn petit vent que Dieu luy enuoya, sans perdre temps, tourna son nauire de l'autre costé. Et par ce mouuement mit les ennemis en confusion, & rompit leur dessein : car les cinq galeres venans à pleine voile & à force de rames contre le nauire, au

lieu d'estre en ordonnance de demie lune à la poupe du nauire, comme ils auoient rẽsolu, ils se trouuèrent pesle mesle, se choquans & se rompans l'vne contre l'autre, neantmoins la Galere de Pegelin arriua à bord; & soixante & dix Turcs & Renegats mõterent sur le nauire, le coutelas au poing, commençants à coupper les cordages, & à ietter des feux d'artifice pour brusler le nauire. Mais le Capitaine Hollandois, qui auoit tous ses gens au dedans, commença auec quelques pieces chargées de balles de mousquets, à tirer de poupe & de proüe, dont les Turcs receurent grand dommage. Cependant la Galere qui estoit venuë à bord, n'osoit demeurer plus long-temps, à cause que le nauire estoit chargé & les bouches du canon à cause de cela estoient si basses, qu'elles flanquoient iustement le bord de la Galere. Ce que voyant Pegelin (car la peur commença à le saisir) il commanda promptement la retraite aux Galeres. Les Turcs qui au commencemẽt du combat estoient montez sur le nauire, furent bien étonnez de voir que les Galeres les abandonnoient, les laissans à la misericorde de leurs ennemis. Ils commencerent à perdre courage. Ceux qui sçauoient nager, se ietterent dans la mer, les blessez & ceux qui ne sçauoient pas nager, demeurerent sur le tillac du nauire comme spectateurs du cõbat. Le Capitaine Hollandois fit tirer le canon du costé qu'il estoit chargé à cloux, balles de mousquet, & pieces de fer dãs les Galeres, & en moins d'vn quart

d'heure furent tuez plus de deux cens hommes tant Turcs, que Renegats & Eſclaues vogueurs, qui eſtoient Chreſtiens. Choſe déplorable! les Galeres ainſi traitées ſans auoir veu aucuns ennemis (car le Hollãdois, cõme i'ay dit, ſe battoit par dedans ſans eſtre veu) ſe retirerent. Ce Capitaine voyant les Galeres hors de la portée de ſon canon, commanda qu'on tuaſt les Turcs reſtez ſur le nauire, qui durant le combat s'eſtoient ſauuez ſur les cordages : car il faiſoit trop chaud ſur le tillac. Alors monta ſur le tillac le Capitaine Hollandois auec ſes gens, qui tirerent ſur les Turcs, qui ſe tenoient aux cordages & au maſt, comme l'on tire au papegay. C'eſtoit vne recreation pour les Hollandois ; mais vne triſte tragedie pour les cinq galeres, qui auoient deux Capitaines de tuez : & le Caja de Tripoli auoit perdu vn bras, & eſtoit bleſſé au ventre. Ces galeres qui eſtoient ſorties peu de iours auparauant, & qui auoient donné de la terreur à toute la mer Mediterranée, furent apperceuës de loin comme elles retournoient au Port.

Tout le monde fut curieux de ſçauoir des nouuelles; & la Marine fut incontinent couuerte d'vne grande multitude de perſonnes, entre leſquelles ie me trouuay. Comme les galeres approchoient du Port, on remarqua qu'il y en auoit deux ſans banderolles; & on interpreta que c'eſtoit deux galeres Eſpagnoles priſes; auſſi-toſt on changea d'opinion, quand on vid que c'eſtoit des galeres Turques, & qu'elles ne portoient point de banderoles

banderoles, parce que leurs Capitaines eſtoient tuez.

Tout le plaiſir & la réjoüiſſance furent changés en dueil & en triſteſſe; les galeres entrerent lentement (manque de vogueurs) au Port. On porta incontinent à terre tous les bleſſez, entr'autres le Caja de Tripoli, qui auoit pour Chirurgien vn ſien Eſclaue Chreſtien, Marſeillois de nation, expert en ſon art. Mais la bleſſure au ventre eſtoit incurable & ſans remede. Il promit à ſon Chirurgien, s'il le pouuoit guerir, la liberté & cent patagons; mais n'y voyant aucune apparence, il fit écrire ſon teſtament. Par le premier Article, il ordonna que tous les Eſclaues, qui s'eſtoient accordez auec luy de leur rançon, ſeroient mis en liberté pour vne ſomme qu'il ſpecifia. Secondement, que tous ſes Eſclaues qui eſtoient renegats ſeroient libres: & en troiſiéme lieu, que ſon Eſclaue le Chirurgien Chreſtien auroit la liberté apres ſa mort.

Peu de temps apres le Caja mourut: on celebra ſes funerailles à la Turque, portant le corps mort couuert d'vne couuerture de ſoye, du coſté de l'Egliſe; & on le laiſſa là durant la Sala du Midy, (c'eſt leur Oraiſon) apres on le porta à la ſepulture. Deuant marchoient les Eſclaues renegats, qui auoient obtenu la liberté. Apres ſuiuoit le Chirurgien Chreſtien, qui tenoit en ſa main vne canne fenduë, auec vne lettre dans la fente, qui contenoit l'atteſtation de ſa liberté obtenuë par la bien-veillance de ſon Patron

mort : il pleuroit si fort, qu'il ne se peut pas exprimer. Et cela se deuoit faire ainsi autrement les Turcs l'auroient declaré indigne de sa liberté. Il pleuroit de ioye, & le genereux Capitaine Hollandois rioit de bon cœur d'auoir obtenu vne si belle victoire, auec quarante hommes contre cinq Galeres & deux Brigantins.

RELATION III.

Constance d'vne Esclaue Chrestienne à perseuerer dans sa Foy.

L'An 1641. vn Corsaire d'Alger donna la chasse à vne barque Espagnole. Ceux qui estoient dedans, ne voyant aucun remede pour éuiter le danger, se retirerent en mer, taschant de gagner terre à la nage. Il estoit demeuré dans la barque vn vieillard Espagnol âgé de soixante & dix ans, auec la concubine du Patron de la barque : ces deux cy furent menez deuant le Bassa, suiuant la coustume; la femme du Bassa auoit veu par quelque fenestre cette femme, elle enuoya dire incontinent au Bassa par vn de ses Eunuques, qu'elle desiroit fort auoir cette femme. Le Bassa l'enuoya par le mesme Eunuque pour present à sa femme, qui en estoit fort contente, donnant aussi-tost de l'ouurage à sa nouuelle Esclaue. Au bout de cinq iours, la femme du Bassa remarqua que cette Chrestienne estoit extrémement adroite à coudre, à broder & à d'autres ouurages de main: de sorte qu'elle gagna les bonnes graces de sa Maistresse: qui luy promit des monts d'or, si elle vouloit renier sa Foy Chrestienne, &

se faire Turque. Mais en vain ; car elle dit : *Encore que ie me sois oubliée comme vne femme fragile, ie me confie tant en la bonté de Dieu, que ie croy qu'il me pardonnera mes pechez selon sa grande misericorde ; vous asseurant que toute mon esperance est en ma foy, laquelle ie n'abandonneray iamais.* La Maistresse entendant cette réponse fut fort étonnée & irritée tout ensemble. Tellement que par son ordre, cette pauure Esclaue receut trois cent coups de baston. Et voyant qu'elle demeuroit ferme & constante comme vn rocher, on la dépoüilla de tous ses habits, & on luy donna des habits à la Turque ; qu'elle mit sur elle, protestant publiquement deuant Dieu, qu'elle les mettoit seulement pour couurir son corps, & non pour changer de Religion. Ce que i'ay remarqué pour faire voir la constance, & la foy de cette seconde Magdeleine.

RELATION IV.

Les Ignorans s'imaginent d'étranges choses.

LOrsque ie demeurois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga, vn soir mon Patron estant couché, & la porte fermée, comme ma chambre estoit dessus l'escurie (estant separée de la maison, comme i'ay dit au discours de mon voyage) i'auois coustume d'aller parler & deuiser auec quatre Esclaues Chrestiens du voisinage : il y en auoit trois qui estoient Espagnols ; & le quatriéme estoit Hambourgois, qui ne sçauoit pas vn mot de la Langue Espagnole. Il arriua qu'en prenant vne pipe de tabac, les Espa-

gnols commencerent entr'eux à leur mode à discourir du gouuernement de la Couronne d'Espagne, & leur discours dura l'espace de trois heures ou enuiron. Le Hambourgois, qui ne disoit mot, mais obseruoit & consideroit tous les gestes & tous les mouuemens de mains des Espagnols, s'imagina que nous parlions d'vne entreprise pour prendre la fuitte sur le minuict. Ie donnay le bon soir aux Espagnols, leur souhaittant la liberté, comme c'est la coustume entre les Esclaues : apres ie me leuay pour me retirer ; le Hambourgois sans s'enquerir dauantage se ietta à mes pieds, & commença à iurer en Alleman, & à dire : *Vous n'irez pas sans moy, & où vous hasarderez la vie, i'y hazarderay aussi la mienne. I'ay mis souuent ma vie pour vne moindre chose en peril & en danger.* Les trois Espagnols qui voyoient ces exclamations sans en comprendre vn seul mot, pensoient assurement que le Hambourgois estoit deuenu fol ou enragé. Ie luy dis que nous n'auions point parlé de cela, il me répondit : *i'ay assez découuert vostre dessein*, demeurant ferme en son opinion : ce que voyant, ie le dis aux Espagnols, leur declarãt le grand desir que le Hambourgois auoit pour sa liberté. Ce que considerans, & la posture pitoyable de cet Hambourgois, en conscience cela nous donna vn extreme déplaisir & vne sensible tristesse, comme estans malades de la mesme maladie : ie luy dis que les Espagnols estoient bien aises de voir sa resolution, & qu'au cas qu'ils entrepriſſent quel-

que chose, qu'ils le prendroient pour Compagnon. Quand i'eus auec semblables paroles & promesses consolé cét Hambourgois, ie me retiray à mon logis : considerant les estranges impressions de ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils entendent.

Sur le mesme suiet, quand i'estois en la Masmore de Tituan, quelques mal-faicteurs estans dans la prison de la ville, auoient enfoncé la porte, taschans par ce moyen de se sauuer. Le Gouuerneur ou le Roy (comme quelques-vns l'appellent) attrapa par le moyen de ses Officiers vn de ces fuyards, & sans entendre aucune raison, luy fit donner deux cent coups de baston : & ainsi traité on l'amena dans la Masmore auec les Esclaues Chrestiens. Il couchoit sur la terre, ressemblant plus à vne éponge enflée de sang, qu'à vn homme. C'estoit iustement le premier Vendredy de Caresme, sur le soir ; suiuant la coustume, chacun se mit à genoux, iusques au nombre de cent soixante & dix personnes, pour dire le Salut auec vn Religieux Dominiquain aussi Esclaue, qui disoit le Salut & les Litanies, & tous les Esclaues répondoient : apres l'on éteignoit la lumiere, & ce Religieux disoit le *Miserere* : & comme tous les Esclaues estoient ou Espagnols, ou Portugais, ils commencerent à se discipliner fort cruellement. Ce qu'ayant duré quelque temps, le Religieux donna le signal que c'estoit assez, allumant derechef les lampes, & chacun se mit à dormir. Le lendemain ceux de la Iustice de la Ville enuoye-

rent querir le prisonnier, qui auoit assisté à rompre la prison, pour estre examiné. Il commença à dire aux Iuges qu'ils fissent bonne garde, parce que les Chrestiens qui estoient dans la Masmore, la nuict passée auoient esté empeschez à faire vne mine pour se sauuer. Ils ont (disoit-il) éteint toutes les lampes, & apres vn grand silence, & sans qu'aucun parlast, tous ensemble auec quelques instrumens ils ont couppé la muraille. On fit le rapport au Gouuerneur de la Ville, qui enuoya incontinent quatre Gentilshommes Mores de sa suite dans la Masmore. Ils visiterent toutes les murailles, sans trouuer aucune coupure; apres cela, ils visiterent les hardes des Chrestiens: mais ils ne trouuerent aucun instrumẽt, ny la moindre apparence du monde de ce dont ils estoient accusez. C'est pourquoy vn de ces Gentilshommes qui parloit bon Espagnol, dit à vn Esclaue de sa connoissance: *Amy, dites moy, quel bruit a-t'on entendu la nuict passée dans la Masmore de tic, tic, sans dire vn seul mot*; L'Espagnol bien étonné de cette demande, répondit: *Monsieur, vous deuez sçauoir que c'est le premier Vendredy de Careſme, & quelques-vns se sont donnez la discipline.* Et comme ce Gentilhomme estoit Morisco, né en Espagne, il entendit l'affaire, & se mit à rire, en disant, *nostre prisonnier a découuert vne grande trahison.* Voyez comme les ignorans s'imaginent des extrauagances.

RELATION V.

De cinq Turcs Eſclaues, qui ſe ſauuerent par vne merueilleuſe adreſſe, & par la rencontre d'vn nauire Dunquerquois.

L'An 1640. les Corſaires Dunquerquois auoient pris vn Nauire auſſi Corſaire d'Alger, auec enuiron cent Turcs. Mes parens auec les parens de Monſieur Caloen firent ſi bien en ſorte, que ſon Alteſſe Sereniſſime le Prince Cardinal donna ſept eſclaues Turcs pour faire vn échange contre nous trois Chreſtiens. L'on enuoyoit les Turcs, qui eſtoient en Eſpagne pour voguer ſur les galeres; & toutes les fois que quelques nauires partoient pour aller en Eſpagne, on enuoyoit cinq ou ſix Turcs auec. Et comme ce petit nombre eſtoit incapable de ſe faire maiſtre d'vn nauire de guerre, on les laiſſoit trauailler auec les matelots, & courir ainſi peſle meſle ſans auoir la penſée que cinq Turcs ſe puſſent ſauuer, eſtans gardez en vn nauire equipé de cent cinquante hommes. L'an 1641. cinq de ces Turcs furent mis ſur vn nauire Dunquerquois, & vne nuit comme le nauire paſſa le détroit de Gibratar, ce nauire choqua contre vne galere Turque. Les Dunquerquois croyoient que la galere ne fuſt qu'vn Brigantin, & les Turcs iugeoient que le nauire de guerre eſtoit vn nauire Marchand, tellement qu'ils commencerent incontinent à donner feu l'vn ſur l'autre, auec vn tel tintamarre, qu'on n'eût pas oüy Dieu tonner. Mais apres s'eſtre battus quelque temps, ceux de la galere & ceux

du nauire considerans qu'il n'y auoit point de butin à esperer, se separerent : & chacun continua son chemin. Pendant la confusion du combat, les cinq Turcs qui estoient sur le nauire, s'estoient jettez dans la galere: mais ie ne puis comprendre comment cela se fit, & qui plus est, ie ne le croirois iamais, si ie n'en auois esté témoin oculaire. Quand la Galere arriua au port, le bruit courut par toute la Ville d'Alger, que cinq Turcs qui auoient esté Esclaues des Dunquerquois, s'estoient sauuez sur cette galere. Et comme i'ay raconté au discours de mon voyage, mon compagnon Saldens estoit party d'Alger pour amener cinq Turcs à Ceuta, pour estre changez contre nous. Ie fus extrémement en peine que les Turcs sauuez, ne fussent les cinq que mon Compagnon auoit en sa charge. Aussi-tost ie courus à la marine, & par bon-heur ie trouuay vn de ces cinq Turcs sauuez. Ie luy demanday s'il estoit vn de ces cinq Turcs, qui deuoient estre changez contre trois Dunquerquois. Il me répondit que non, mais que ces cinq Turcs estoient en la garde de mon Compagnon Saldens, & que le nauire deuoit encore receuoir quelque charge; & qu'il croyoit qu'ils seroient bien-tost en Espagne: Ces cinq Turcs s'estoient seruis bien à propos de l'occasion du combat du nauire & de la Galere.

RELATION VI.

Estrange effet d'vn Amour abominable.

QVand ie demeurois au Fondouque auec mon Patron Caborne Mostafa, ie vis vn Turc de nation, mais Cherebin de Religion, c'est à dire vn Heretique à leur mode, venir au logis yvre & enragé comme vne beste, pour auoir mangé de l'*affioen* qui est de l'opium. Il appella son Esclaue qui estoit Irlandois, & luy commanda d'apporter vn réchaut auec du feu: l'Esclaue obeyt sur le champ. Alors il prit en sa main droite vn cousteau: & pressant la gauche contre vn pillier le bras nud, il commanda à son Esclaue sur peine d'estre tué incontinent, de mettre vn charbon allumé sur son bras gauche. L'Esclaue sans repliquer, y mit vn charbon ardant; il enioignit derechef à son Esclaue de soufler le charbon, ce qu'il fit, de sorte que le charbon s'infusoit dans la chair. Et ce Turc brutal souffroit cette douleur si vehemente auec vne constance admirable. Ie regardois ce spectacle, non pas sans étonnement de luy voir exercer vne telle cruauté contre soy-mesme, & ie demandois aux autres Turcs & Esclaues Chrestiens qui étoient presents, la raison pourquoy ce Turc estoit son bourreau: ils me répondirent, que cette apresdisnée il auoit taché de satisfaire à son amour abominable, & qu'enragé de ce que son entrepriſe ne luy auoit pas succedé, il se brusloit ainsi. Il est vray qu'il se donnoit luy mesme le chastiment qu'il meritoit: car l'action qu'il auoit voulu faire, meritoit le feu.

RELATION VII.

De deux malheureux Esclaues, qui furent mis dans la Masmore de Tituan.

COmme i'estois prisonnier dans la Masmore de Tituan, on y amena deux nouueaux Esclaues : quelques curieux de sçauoir pourquoy, leur demanderent d'où ils venoient ; & en mesme temps i'entendis les Examinateurs iniurier ces deux malheureux, les appellant chiens, belistres, Lutheriens, &c. Ie demanday à vn Esclane Espagnol de ma connoissance, pourquoy les Espagnols iniurioient ces deux miserables qui estoient de leur pays ; il me répondit qu'on les deuoit tuer à coups de baston, pour le deshonneur qu'ils faisoient à leur nation : qu'ils estoient soldats à Penon de Veles, c'est vne forteresse située à quelques lieuës de Tituan sur la mer Mediterranée, sous l'obeyssance du Roy d'Espagne ; ceux qui sont dans cette forteresse, horsmis les Officiers, sont presque tous criminels condamnez par leurs Iuges. Et il arriue souuent aux principaux Caualiers qui ont commis quelque delict, d'estre condamnez à seruir en ce lieu, à leurs dépens auec autant de cheuaux. Cette place doit receuoir tous ses viures d'Espagne : & comme il arriue bien souuent par les inconueniens de la mer, ou par la negligence de ceux qui en ont le soin, que les naures n'arriuent pas au temps qu'ils doiuent, c'est pour cela qu'il y manque touſiours quelque chose. Ces deux soldats estans desesperez tant de pauureté, que de ne pouuoir iamais

retourner à leur Patrie : car ils estoient bannis pour demeurer toute leur vie dans ce miserable exil ; ont mieux aimé se rendre à la mercy des Mores leurs ennemis, renier la Foy Chrestienne, & estre Esclaues toute leur vie, que de souffrir plus long-temps dans cette forteresse ; de laquelle ils sont sortis par finesse, & se sont rendus à leurs ennemis, disans qu'ils vouloient estre de la Religion de Mahomet, & demeurer Esclaues. Mais ils n'ont pû paruenir au but qu'ils pretendoient : car les Mores les ayans en leur pouuoir, ne leur ont pas voulu permettre de changer de Religion ; parce qu'vn Esclaue Chrestien vaut dauantage, qu'vn Esclaue renegat. La raison est, qu'on met les Chrestiens sur les galeres pour voguer en Barbarie, & les Renegats n'y sont pas employez : ainsi ce sont tous Chrestiens qui voguent en Barbarie. On a amené ces deux coquins dans la Masmore, pour attendre l'Esté, & les vendre aux galeres d'Alger. I'auois grande compassion de ces deux miserables, car la plus grande partie des Esclaues qui estoient dans la Masmore, estoient Espagnols, qui leur reprochoient continuellement qu'ils estoient venus de leur propre volonté en esclauage. Or, comme i'ay amplement décrit au discours de mon voyage, on dormoit sur le paué, se pressant l'vn contre l'autre, à cause que la place estoit fort étroite : & personne ne vouloit auoir ces deux coquins à son costé ; & cette prison estant dépourueuë de priué, deux ou trois auoient vn pot à la

mode d'Espagne, & lors que ces deux miserables estoient pressez de rendre ce qui est deu à la nature, ils estoient en la plus grande peine du monde, car de faire leurs ordures sur le paué, il n'estoit pas permis : à cause que le paué seruoit de lict ; & personne ne leur vouloit prester son pot, de sorte qu'ils deuoient mendier cette grace, & estoient contraints d'endurer mille iniures toutes les fois qu'ils en auoient besoin. Leur Maistre leur iettoit vne fois par iour seulement par la treille d'enhaut vn peu de pain sans autre chose : car cette prison est sous la terre ; ils deuoient aussi demander par aumosne des autres Esclaues, l'eau qu'ils beuuoient.

Ie ne croy pas que la misere humaine puisse reduire les hommes au monde à vne plus grande pauureté & à vn plus malheureux estat, que de viure de cette façon, & les hommes ne le pourroient pas d'eux-mesmes endurer, si la bonté Diuine ne leur augmentoit les forces, en leur faisant considerer que chacun doit souffrir patiemment les iustes punitions que sa iustice luy enuoye.

Sur le mesme suiet, estant à Alger, il y auoit vn Esclaue Venitien, qui me contoit vn iour qu'ayant esté autrefois Notaire public à Venise, il auoit donné vne fausse attestation pour gagner vne piece d'argent: & que cette fausseté fut découuerte, & luy condamné quelques années aux galeres, où il fut effectiuement mis ; mais qu'au bout de quelques mois pour vne chaîne d'or, dont on fit present au Capitaine de la galere, il

fut mis en liberté. Le bruit courut qu'il s'eſtoit ſauué. Eſtant échappé de cette ſorte, il ne pouuoit plus retourner à Veniſe, où il eſtoit trop connu. Il ſe reſolut d'aller demeurer quelque temps en l'Iſle de Corſega. Comme il eſtoit en chemin il fut pris des Turcs, & vendu à Alger au General des galeres Alli Pegelin; cét Eſclaue me diſoit: *I'ay cru euiter les galeres Venitiennes, ſur leſquelles i'eſtois condamné pour peu d'années par vne iuſte ſentence; & ie ſuis tombé de fiévre en chaud mal, à ſçauoir en tel lieu d'où peut-eſtre ie ne ſortiray de ma vie. Que les iugemens de Dieu ſont iuſtes!* Ie croy que les deux ſoldats, dont i'ay parlé cy-deſſus, ſe conſoloient en cette ſorte. Ces deux Relations ſeruiront d'exemple pour ſouffrir auec patience les miſeres & les tribulations qui nous viennent de la main de Dieu, ſans regimber contre l'aiguillon; qui fait que voulans ſortir d'vn bourbier, nous nous engageons en de plus grands malheurs.

RELATION VIII.

D'vn Gentilhomme Portugais, pris & mené à Alger.

DOm Franciſco de Maſcarenas, Gentilhomme Portugais l'an 1638. auoit decidé l'eſpée à la main vne querelle dans la ville de Liſbonne; & comme il eſtoit demeuré vainqueur, il craignoit la Iuſtice, eſperant que le temps appaiſeroit cette affaire, il s'embarqua par le conſeil de ſes Parens, dans les premiers nauires qui alloient vers le Brafil; il prit ſeruice en qualité de

ſoldat dans les troupes du Viceroy *en la Baïe de todos los Santos.* Il demeura en ce lieu iuſques à l'année 1641. qu'il receut nouuelles que ſes affaires eſtoient accommodées à Liſbonne. Ce qu'ayant appris, il s'embarqua à la premiere occaſion en bonne compagnie de Capitaines & d'Officiers pour retourner en Portugal. Mais la fortune leur fut contraire : car le malheur voulut que le nauire fut pris par les Corſaires d'Alger. On amena les nouueaux Eſclaues (comme de couſtume) deuant le Baſſa, pour prendre ſa part, qui eſt de huict vn. Le Baſſa prit pour ſa part Dom Franciſco, & trois autres, qui me ſembloient à leur mine eſtre Capitaines.

On enuoya ces quatre nouueaux Eſclaues dans vne retraite au logis du Baſſa, où Monſieur Caloen & moy eſtions alors ſequeſtrez: (comme i'ay dit autre part) ie ſouhaitay la bien venuë à Dom Franciſco, luy demandant d'où il venoit, & quelles nouuelles il nous apportoit de la Chreſtienté. Sur ces entrefaites & auant qu'il nous pût répondre, le Baſſa fit appeller Dom Franciſco, qui s'en alla dans la ſalle d'audience, en faiſant vne tres-grande reuerence. Le Baſſa luy demanda, *Qui eſtes-vous?* Dom Franciſco luy répondit : *Ie ſuis Dom Franciſco de Maſcarenas, neueu de Dom Bernardo de Maſcarenas, qui a eſté General dans le Braſil.* Ce qu'entendant le Baſſa, qui eſtoit vn fin Renard au poſſible, fils d'vn Renegat Geneuois, il luy repartit : *La nobleſſe & l'eſclauage ne s'accordent pas enſemble : Que voulez-vous*

donner pour vostre liberté à payer d'icy à huict ou dix mois? & cependant vous prendrez vostre passe-temps, & vous vous promenerez dans la ville comme il vous plaira, sans travailler en aucune maniere?

Cette proposition plent fort à Dom Francisco, & dit au Bassa: *Que demande vostre Seigneurie pour ma rançon? Quatre mil ducats*, répondit le Bassa. Dom Francisco à cette parole baisa la robe du Bassa (c'est vn compliment à la Turque) & luy dit: *Ie les donneray: & ie prens à témoin les Sieurs Turcs icy presens.*

Cela fait, Dom Francisco retourna où nous estions, & nous dit: *Graces à Dieu, ie ne suis plus Esclaue, car i'ay fait mon accord auec le Bassa pour quatre mille ducats.* Ie luy répondis sur cela. *Monsieur, ie n'ay pas l'honneur de vous connoistre; mais si vous eussiez eu patience quatre ou cinq iours, vous eussiez obtenu vostre liberté pour 1500. ou au plus aller pour deux mille ducats.* Il me repliqua: *Pourquoy vn homme a-t'il de l'argent? est ce pour trauailler comme vn chien, ou pour acheter sa liberté? Il est vray Monsieur*, luy dis-ie, *vous pouuez estre riche; mais le Bassa voudra auoir autant de chacun de vos compagnons: car vous auez dit que vous estiez tous soldats de fortune.*

Dom Francisco demeura deux iours auec nous, au bout desquels vn certain Marchand Portugais, qui residoit à Alger, le mena à son logis, sur caution, laissant encore au logis du Bassa vn sien valet âgé enuiron de

treize ans, qui presenta au Bassa trois cent ducats : mais le Bassa en vouloit dauantage. Les compagnons de Dom Francisco furent amenez au Bain, lieu & demeure ordinaire des Esclaues des galeres. Le garçon à la fin renia la Foy Chrestienne, ayant esté débauché par vn Renegat Portugais pour la somme de quarante aspros : nonobstant que Dom Francisco luy eust promis de le racheter.

Le Renegat Portugais, qui auoit débauché ce garçon, le mena dans la sale d'audience deuant le Bassa, & dit (apres la reuerence faite :) *Ce Chrestien veut renier sa foy.* Le Bassa n'estoit guere content de cette nouuelle : car il estimoit dauantage les 300. ducats, que de faire ce bon œuure à son Prophete Mahomet. Aussi n'estoit-il pas si porté pour son seruice, qu'il n'aimast encore dauantage le salut de sa bourse ; mais à cause de la presence de quelques Turcs de qualité, il dissimula ce qu'il pensoit. Et l'enfant fut fait Turc auec les solemnitez ordinaires. Quelques iours apres, l'affaire pour lequel nous estions sequestrez, fut accommodé. De sorte qu'on nous laissa sortir ; & rencontrant souuent Dom Francisco dans les ruës, ie parlois à luy, en le saluant pour l'ancienne connoissance.

Quelques mois apres ie partis pour aller à Tituan ; estant là i'allay incontinent saluer vn Pere Redempteur, qui estoit nouuellement arriué d'Espagne, logé chez le Consul des François. Comme i'entrois dans le lo-

gis, ie vis sortir le mesme Dom Francisco, & luy donnant le bon iour, ie luy demanday quelle fortune l'auoit amené là; il me dit, que depuis que i'estois sorty d'Alger, il auoit receu les quatre mille ducats, & payé le Bassa. Mais que ne voyant point de remede pour retourner en Portugal, sans passer par l'Espagne: (ce qu'il ne vouloit pas faire, à cause de la guerre, & aussi pour ne point voir les Espagnols) ou sans faire vn grand tour, en danger d'estre pris encore vne fois des Turcs: que pour euiter ces dangers, il s'étoit accordé auec vn Capitaine Corsaire, qui le mettroit sur la coste de Portugal en terre ferme.

Dom Francisco s'embarqua, & auec vn vent fauorable son Corsaire leua l'ancre, & singla en pleine mer, se trouuant en deux iours sur la hauteur de Penon de Veles: où pour lors il y auoit quelques nauires François, qui commencerent à donner la chasse au Corsaire Turc: lequel voyant que ses voiles le deuoient sauuer, & non pas son canon, fit tout ce qu'il pût pour éuiter le peril, & à la fin ne voyant point d'autre moyen, il tourna son nauire vers la coste, & à pleine voile donna auec le nauire en terre, non pas fort loin de la place où nous venions de faire vn semblable naufrage (ainsi que i'ay dit autre part.) Comme il estoit empesché à me raconter sa fortune, il passa deuant nous vn Gentil-homme, âgé enuiron de vingt-ans (selon que ie pouuois coniecturer) modestement aiusté à la mode de Holande ou

de Flandre ; Dom Francisco le regarda fixement, & luy Dom Francisco. Se regardans ainsi l'vn l'autre, vn assez long temps sans parler, à la fin Dom Francisco luy dit : *N'estes-vous pas vn tel?* Le ieune homme respondit, *ouy :* alors Dom Francisco : *Que faites-vous donc icy, habillé de cette façon?* Il repliqua : *Ie suis icy pour exercer mon trafic & ma Religion.* A celà Dom Francisco luy dit: *Sauf vostre grace, de quelle Religion estes-vous?* Il répondit, *ie suis Iuif.* Dom Francisco dit: *N'auez-vous pas demeuré il y a vn an dans la Baja de todos los Santos. & y auez iournellement entendu la Messe, & frequenté les saincts Sacremens, comme les autres Catholiques?* Il répondit qu'oüy ; mais qu'il estoit Iuif, & qu'il auoit fait semblant qu'il estoit Chrestien.

I'ay dressé ce discours, pour faire voir les diuers euenements des choses ; & les diuerses rencontres qui se font dans le monde.

RELATION IX.

Vn nouuel Esclaue doit se défier de tout le monde.

CE n'est pas que ie veüille soûtenir qu'vn nouuel Esclaue doiue tenir pour traîtres tous ceux qui parlent à luy, Dieu me preserue d'vne telle erreur, ce seroit vne trop grande défiance : mais il doit considerer qu'ils peuuent estre trompeurs. C'est pourquoy il est necessaire qu'il dissimule pour quelque temps, iusques à ce qu'il soit suffisamment informé des trompeurs, & des sinceres.

Durant mon esclauage à Alger il y auoit vn Iuif fort riche, appellé Ciscas; celuy-cy pour estre informé quels Esclaues Chrestiens pouuoient payer bonne rançon, se seruoit de cette ruse: Il auoit fait acheter par vn Turc pour son compte vn Esclaue Chrestien; car les Iuifs ne peuuent pas auoir des Esclaues Chrestiens: le Turc disoit que cet Esclaue estoit à luy, & qu'il le prestoit seulement au Iuif pour le seruir dans son logis. Mais le plus grand seruice qu'il luy faisoit, c'estoit lors qu'il arriuoit quelques lettres pour des Esclaues Chrestiens, dont la suscription estoit en Flamen, l'Esclaue lisoit & interpretoit à son Maistre la teneur d'icelles; & comme presque tout le commerce se fait par les Iuifs en Barbarie, toutes les lettres des Marchands tombent entre leurs mains. Par ce moyen ce Iuif sçauoit par l'entremise de quelques Turcs ses amis presser les Chrestiens, iusques au dernier denier de leur rançon.

Cet Esclaue traistre se trouuoit tousiours sur la marine, quand on amenoit quelques prises d'Hambourgois, ou de Holandois: & quand les nouueaux Esclaues venoient en terre, il commençoit à parler à eux, en leur disant: *D'où venez-vous, mes amis, & mes compagnons? sur ma foy ie suis fort marry de vostre malheur & infortune. Ie vous prie de prendre courage, & de venir prendre vn doigt de vin auec moy: vous me ferez vn singulier plaisir.* Ces nouueaux venus répondoient: *Nous n'auons*

point d'argent, & nous ne pouuons sortir d'icy sans permission. Alors il leur disoit : *Touchant la permission ie suis assez connu : ie la demanderay : ie croy que ie ne seray pas refusé, & pour de l'argent. Dieu mercy, i'en ay encore assez pour traiter vn amy.* Il demandoit cette permission : les Turcs qui estoient d'accord auec son Maistre, la luy accordoient.

Et ce double traistre conduisoit ces innocens à la tauerne, les faisant bien boire, & leur souhaittant vn bon Patron. Quand il apperceuoit qu'ils commençoient à s'enyvrer : il commençoit alors à tendre ses filets à l'auancement de ses affaires : leur faisant accroire qu'il auoit assisté plusieurs Esclaues touchant leur liberté, & qu'il auoit encore le mesme pouuoir.

Ces pauures idiots, qui auoient le cœur triste, le ventre plein de vin, & la teste échauffée, adioûtoient facilement foy aux paroles de ce traistre ; & il leur disoit : *Pouuez-vous donner quatre ou cinq cent patagons pour auoir vostre liberté ?* Quelquefois ils répondoient qu'oüy, & quand il en faudroit mille nous n'en seriõs pas en peine, car nous auons si bien seruy nos Armeurs qui sont tels & tels, qu'ils ne nous laisseront point au besoin, principalement icy. Les autres disoient : *I'ay encore vne maison à moy*, &c.

Quand ce dissimulé traistre sçauoit tout ce qu'il desiroit, il payoit la dépense, & reconduisoit les nouueaux Esclaues au logis des Armeurs, où ils deuoient demeurer iusques à ce qu'ils fussent vendus.

De là il alloit faire le rapport au Iuif de tout ce que les Chreſtiens luy auoient dit, & quand ces Eſclaues venoient ſur le marché, quelque Turc, qui eſtoit d'accord auec le Iuif, les achetoit; & alors ce traiſtre alloit donner le bon iour aux nouueaux vendus: *Graces à Dieu, vous auez vn bon Patron, il eſt grand amy du Iuif, où ie demeure; ſi vous auez enuie de faire accord touchant voſtre rançon, ie vous puis rendre vn bon ſeruice.* Ces nouueaux Eſclaues eſtoient fort aiſes, & fort contens d'entendre ces paroles; & comme ce traiſtre ſçauoit le ſecret, il arriuoit ſouuent que le Iuif auec deux ou trois mille patagons en gagnoit mille & dauantage, il eſtoit riche de cent mil patagons: & tous les meubles de ſa maiſon ne valoient pas dix eſcus. Quand ce traiſtre Chreſtien auoit fait quelque entrepriſe auec ſuccez, il receuoit vne bonne recompenſe: mais Dieu permit qu'il fut tellement décrié de tous les Eſclaues, que pas vn ne vouloit traiter auec luy: & les nouueaux Eſclaues eſtoient auertis, qu'ils ſe défiaſſent de ce traiſtre.

A noſtre arriuée il s'adreſſa à nous: car eſtans nouuellement venus il nous vint auſſi faire ſes complimens accouſtumez. Mais nous eſtions auertis, comme i'ay conté autre part. Quand quelqu'vn eſt par malheur entré dans l'eſclauage, & qu'il deſire trop toſt ſa liberté, il a vn pareil ſuccez à celuy des nageurs ignorans; qui eſtans tombez dans l'eau, de peur qu'ils ont de ſe noyer, font tant d'efforts auec leurs bras, qu'ils ſe laſſent

incontinent, & leur trop grande diligence eſt cauſe de leur perte.

RELATION X.

De deux nouueaux mariez pris par les Turcs, & menez Eſclaues à Alger.

DAns la ville de Nantes en Bretagne, l'an 641. il y auoit le Capitaine d'vn nauire, qui n'attendoit que le vent propre pour faire voile vers Canada : & comme il attendoit le vent, il fit l'amour à la fille d'vn riche Marchand, qui s'apperceut que ſa fille eſtoit amoureuſe de luy, & qui ne voulut en aucune façon conſentir à ce mariage; conſiderant que ce Capitaine deuoit partir, & que le premier bon vent l'emporteroit auec ſon nauire, & l'amour de ſa fille auec le vent. Mais le Capitaine voyant d'autre part, qu'il pouuoit plus gagner en ſe mariant auec cette fille, qu'à nauiger toute ſa vie, ſçeut ſi adroitement conduire ſes affaires, & gagner les bonnes graces de ſa Maiſtreſſe, qu'ils ſe marierent ſecrettement à l'inſceu des parens de la fille; & auant qu'ils en euſſent les nouuelles, il s'eſtoit embarqué auec ſa nouuelle Eſpouſe, faiſant voile pour aller en Canada : & eſperant qu'auant ſon retour ſon affaire ſeroit accommodée, par l'entremiſe de ſes amis; mais la fortune en diſpoſa autrement. Il ne fut pas vingt-quatre heures en mer, qu'vn Corſaire d'Alger l'aborda. Cét amoureux plus accouſtumé aux careſſes de ſa Maiſtreſſe, qu'à l'exercice de Mars, ſans aucune reſiſtance, rend ſon nauire.

Peu de iours apres on vit cette Damoiſelle Françoiſe auec ſon mary & les autres Eſclaues dans le marché d'Alger ; où ſe vendent les Chreſtiens. Les Turcs, Mores, Grecs, & Eſpagnols, qui n'auoient pas accouſtumé de voir les habits des Damoiſelles Françoiſes, les cheueux poudrez, & la teſte en bon ordre, la regardoient auec grande admiration. Elle dit à quelques Chreſtiens qui l'entretenoient & la conſoloient : *Ie crains ſeulement qu'on me faſſe renier ma Religion* ; il ſembla que Dieu eut pour agreable la crainte de cette femme ; car le Conſul de France ſçeut ſi bien faire auec le Baſſa, qu'on en differa la vente, ſous pretexte de quelque confederation auec les François.

Mais la cauſe procedoit de l'auarice du Baſſa (comme vous entendrez) qui ſe mocquoit de la paix : mais parce que le Capitaine François ne s'eſtoit pas defendu, le Conſul alleguoit que le nauire n'eſtoit pas de bonne priſe.

C'eſtoit ſelon mon iugement vne inuention du Baſſa, qui eſtoit d'accord auec le Conſul, pour declarer ce nauire libre, & ainſi fraudeler les Armeurs, & les ſoldats ; & que le Capitaine pour auoir ſa liberté auec celle de ſa femme, laiſſeroit le nauire auec toute ſa charge au profit du Baſſa. Sur ces entrefaites & negotiations, on mit la Damoiſelle au logis d'vne Dame Turque, où elle eſtoit tres-bien, horſmis qu'elle ne pouuoit parler à ſon mary ſeule à ſeul. Ie ne ſçay pas la fin de cette affaire, parce que ie partis bien-toſt apres d'Alger.

RELATION XI.

De l'ingratitude d'vn Eſclaue Portugais.

I'Ay connu à Alger vn Capitaine fort renommé Corſaire, appellé *le grand Moro*, Moſabi de nation, qui eſt vne nation de pauures Alarbes, fort mépriſée, & de peu d'eſtime; parce qu'ils ne s'adonnent point aux armes, & aiment mieux la cuiſine, que la guerre. Ils ſont ordinairement Tripiers, & deſagreables de viſage: car ils ne ſont ny noirs ny blancs, & encore moins mulates: mais il ſemble que leur face ſoit d'huile.

Le grand Moro, eſtant âgé enuiron de douze ans, vint à Alger. Et comme le commerce des tripes luy déplaiſoit, il s'embarqua auec les Corſaires pour garçon du Capitaine; & par les continuelles nauigations & diuers combats, il deuint bon Marinier, & bon ſoldat, acquerant tant de reputation, que les Armeurs le firent Capitaine d'vn petit nauire; puis d'vn grand nauire de trente pieces. Enfin il fut fait Capitaine d'vne Galere.

Ce grand Moro eſtoit la terreur de tous les nauires Chreſtiens, qui frequentoient la mer Mediterranée, & eſtimé de tous les Turcs vn Dieu Mars. Ie croy que ſi le grand Seigneur luy eut donné le commandement abſolu ſur la mer, comme Sultan Soliman le donna à l'Archipirate Barberoſſa au ſiecle paſſé, que les victoires du grand Moro auroient ſurpaſſé celles de tous les Generaux Ottomans: car c'eſtoit vn Lion dans les combats, & vn Agneau dans ſes victoires, traittant

traitant ſes ennemis vaincus auec vne grande douceur.

Ce grand Moro auoit entr'autres vn Eſclaue Portugais, qui luy ſeruoit en terre d'homme de chambre, & ſur la mer d'Eſcriuain. Ce Portugais auoit quelques années fidelement ſeruy ſon Patron tant par mer que par terre. Vn iour le grand Moro croiſoit auec ſon nauire la coſte de Portugal; il appella ſon Eſclaue, & luy dit: *Vous m'auez ſeruy tant d'années fidelement, ie vous donne la liberté*; & auſſi-toſt il donna ordre d'approcher la coſte, pour plus facilement enuoyer la chaloupe auec ce libertin en terre, qui remercia ſon Maiſtre auec vn cœur double & ingrat. Pendant que l'on approchoit la terre, il alla ſecretement à la poupe du nauire, & ouurit le coffre de ſon Patron, (car il auoit les clefs) & prit quelques chemiſes, & pour acheuer ſon entrepriſe ſans eſtre découuert, il les veſtit ſous ſes habits. On ietta la chaloupe en mer, & le Portugais rendant les clefs du coffre, dit le dernier adieu à ſon Patron. On le mit en terre, la chaloupe s'en retourna, & le nauire continua de croiſer. Quelques iours apres le grand Moro voulut changer de linge; mais il fut trompé, car ſon linge luy auoit eſté dérobé par cét ingrat. Il ſe tourmenta de telle ſorte, qu'il dit: *Ie iure par la vie du grand Seigneur, que ſi par hazard ce Chreſtien ingrat tombe encore vne fois entre mes mains, il n'eſchappera pas l'eſclauage de voguer la Galere.*

Il arriua encore au meſme temps vne choſe fort remarquable : à ſçauoir que le General Alli Pegelin ayant perdu vn diamant de grande valeur, le fit chercher par ſes Eſclaues de tous coſtez, entr'autres vn ſien Eſclaue Eſpagnol le trouua : il preſenta le diamant à Pegelin, qui le receut, tres-aiſe de l'auoir, donnant à l'Eſclaue pour recompenſe vn demy patagon, en luy diſant : *Tien, pren cela, beſte brute ſans iugement, & achepte vne corde pour te pendre : tu auois gagné ta liberté, & tu ne l'a pas ſçeu prendre.* Alli Pegelin eſtoit auſſi ingrat à l'endroit de ſon Eſclaue Eſpagnol, que l'Eſclaue Portugais l'auoit eſté à l'endroit du grand Moro.

RELATION XII.

La couſtume de pleurer les morts à Alger.

DAns vne de mes precedentes Relations, i'ay fait mention de la guerre d'vn Roy Barbare Bennali contre le Baſſa d'Alger. Pluſieurs Turcs & Renegats furent tuez en cette guerre. Entr'autres fut tué vn Bulcebas, c'eſt vn Capitaine d'Infanterie. Ce Bulcebas eſtoit vn Renegat, & auoit eſté Eſclaue de mon Patron Mahomet Celibi Oiga : & demeuroit dans la meſme ruë de Mahomet Celibi.

Si-toſt que les nouuelles vinrent de la mort de ce Bulcebas, ma Patrone accompagnée de deux femmes Noires ſes Eſclaues, & auec toutes les femmes du voiſinage, entrerent dans la maiſon de la vefue, & d'abord qu'elles furent entrées, elles commencerent à pleurer, lamenter, crier, &

se tourmēter comme des desesperées, & vne de ses femmes frappoit continuellement auec vne barre de fer sur vne table, ce qui causoit vn si grand bruit & vn si terrible tintamarre, qu'on eust dit que la ruë estoit pleine d'enragez. Ie sçauois bien que c'estoit la maniere de se plaindre dans le deüil à la mode d'Afrique. Quand ma Patrone retourna au logis, ie feignis de ne pas sçauoir la raison de toutes ces exclamations, demandant la cause pourquoy elle auoit pleuré, & pourquoy elle auoit le visage égratigné & sanglant; elle me répondit, que c'estoit la coustume du Païs, & qu'on pleuroit de cette façon la mort des parens & des bons amis. Ie repliquay : *Cela est bon pour vous, qui connoissiez le deffunct : mais pourquoy est-ce que vostre Esclaue est égratignée & sanglante comme vous, elle qui ne connoissoit pas le deffunct : car elle est nouuellement venuë chez vous, & est sauuage* ? Ma Patrone me répondit : *Elle a fait comme elle a veu faire*, sans autre raison.

Sur ce mot de *Sauuage*, vous sçaurez que le Royaume d'Alger a beaucoup de petits Roys tributaires, & quelques-vns d'entr'eux faute d'argent, payent leur tribut annuel auec des hommes: ces hommes sont ou Arabes prisonniers, appellez Arabes errants; ou faute de prisonniers, ils payent auec leurs propres subjets : on appelle telles gens à Alger Sauuages, parce qu'ils ne sçauent pas la langue commune du Païs, l'Arabe ny le More.

RELATION XIII.

Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.

QVand i'estois à la Masmore de Tituan, vn Corsaire More y entra auec vne Image de Nostre-Dame, taillée en bois, qu'il auoit prise sur quelque nauire Chrestien, & la presentoit à vendre. Tous les Esclaues Espagnols s'assemblerent alentour, & en offrirent vn sequin d'or, afin que l'Image ne receût aucun mépris ou iniure. Le More remarquant le bon zele des Chrestiens, leur dit qu'il falloit quatre fois autant; *& si vous ne le voulez donner, ie la brûleray*, dit-il.

Les bons Espagnols estoient en fort grand' peine pour les menasses de ce Barbare; & estoient en deliberation de donner au More ce qu'il demandoit. Et pour trouuer cette somme, la plus grande partie des Espagnols vouloient contribuer tout ce qu'ils auoient: car dans la Masmore celuy qui a vn patagon par mois pour dépenser, ne se peut pas dire pauure.

Ie regardois ce qui se passoit sans dire mot; à la fin ie m'en meslay, & dis aux Espagnols: *Messieurs, cette Image ne vaut pas tant.* Ils me répondirent sur le champ: *Nous n'achetons pas l'Image pour sa valeur, mais afin qu'elle ne reçoiue aucune iniure.* Ie leur dis: *Vostre zele est tres-bon, mais ne considerez vous pas, que quand ce More sortira de ceans auec quatre sequins d'or pour vne Image, qui ne vaut pas quatre reaux, il ira diuulguer par toute la ville, que les Chrestiens sont Idolâtres.*

A peine les zelez Espagnols vouloient-ils entendre ma raison : & ie courois grand risque de passer pour vn Lutherien. Mais ie receus vn grand secours d'vn R. P. Dominiquain, qui estoit aussi Esclaue dans la Masmore, homme de bonne vie, & de grande doctrine. Ie luy contay ce qui se passoit entre les Espagnols & le More. Ce bon Pere aussi-tost d'vn zele fondé sur la prudence, va droit au More, & luy dit : *Voulez-vous vn patagon pour cette Image, on vous le donnera; sinon, allez, & faites de l'Image ce que vous voudrez, & retirez vous d'icy, ou les Esclaues Chrestiens vous donneront mille coups de poing.* Le More voyant ce Religieux si resolu, ne dit plus de rodomontades, ny qu'il brûleroit l'Image ; mais il fut bien-aise d'auoir le patagon, en donnant l'Image : si les Espagnols eussent donné quatre sequins d'or, ils eussent perdu leur argent, le More se fut mocqué d'eux, & la Religion Catholique eust esté mépriſée ; mais le bon zele de ce Religieux accompagné de prudence, conserua l'argent de ces pauures Esclaues, donna de la crainte au More Barbare, & fit voir aux Mahometans, que l'honneur que les Catholiques rendent aux Images, ne consiste pas en la matiere ; comme croyent les ignorans, les Payens, & les Heretiques.

RELATION XIV.

Deux Exemples de Liberalité, & de Reconnoissance.

SAban Galla Aga, duquel i'ay parlé fort souuent, tant au discours de mon voyage, que dans mes Relations, estoit Espagnol de naissance des frontieres de Portugal, & fils d'vn Matinier. Il estoit tombé dés sa jeunesse en l'esclauage des Turcs, qui l'auoient persuadé & induit à renier la Foy Chrestienne; ce qui est facile à faire à vn jeune enfant.

Ce Saban par sa noble maniere de traiter auec tout le monde, receut pour nom de guerre *Gallan*. Il estoit fort riche: son exercice estoit la guerre, tant par mer que par terre. Il auoit esté Aga, c'est à dire Maistre de camp. Ce Saban par cas fortuit passoit vn iour par le marché, où on vendoit des Chrestiens. Il commença à deuiser auec des Esclaues, & il trouua par hazard vn de ses compatriotes, qu'il acheta pour vn prix modique, car c'estoit vn Pescheur, sans apparence de grande rançon. Il mena l'Esclaue chez luy, & luy dit: *I'ay payé pour vous cent cinquante patagons; si vous me voulez promettre de payer pareille somme en vostre Pays à vn tel qui est mon Parent, & pauure, ie vous feray mettre à terre dans vostre Pays auec le premier Corsaire qui partira.* Le Pescheur esclaue fut fort content de cette proposition, & sans differer il entreprit ce que son Patron auoit proposé. Saban suiuant sa promesse, le fait embarquer sur le premier nauire Corsaire, qui nauigeoit vers l'Ocean;

& donna ordre qu'on mist ce Chrestien en terre à la coste de Portugal L'ordre de Saban fut executé. Les Portugais de son village furent estonnez de voir vn homme si-tost de retour de l'esclauage. Il commença à conter sa fortune & la rencontre qu'il auoit euë: bref tout ce qui s'estoit passé auec Saban Gallan.

Il vendit tout ce qu'il auoit, & paya, suiuant sa promesse, celuy à qui il deuoit donner les 150. patagons. Lequel ayant receu l'argent, écriuit vne lettre de remerciement à son parent Saban Gallan. Cependant ce bon homme retournant derechef à sa pesche pour gagner sa vie, le malheur voulut qu'il fut pris encore vne fois par les Corsaires, & amené dans Alger; où estant il fit donner auis à Saban Gallan de son malheur, qui l'acheta derechef, le traitant quelques iours dans sa maison, & le pourueut de laine & de linge pour sa necessité; & luy dit: *Parce que vous estes homme de bien, & que vous auez accomply vostre promesse, retournez encore vne fois chez-vous, & ce que vous auez couſté, payez le à la mesme personne en vn tel temps.* Le Pescheur luy dit: *Ie ne le puis faire, parce que i'ay vendu tout ce que i'auois vaillant au monde pour payer mon premier rachat; ainsi ie demeureray plustost Esclaue, que de manquer à ma parole.* Saban entendant ses raisons, luy dit: *Payez à vostre commodité* (le terme estoit de six mois) *en deux années.* Le Pescheur prit cette condition: & à la premiere occasion on le mit à terre comme la

premiere fois, dans sa patrie.

Il alla incontinent chez le Parent de Saban, & luy fit des recommandations de sa part, luy promettant de payer la somme accordée dans le terme de deux années, & retourna à son mestier. Mais comme sa barque & tout son equipage estoit ou vendu, pour payer sa premiere rançon, ou perdu, quand il fut pris pour la seconde fois, il fut contraint de se faire seruiteur des autres Pescheurs; de sorte qu'il ne pouuoit faire tant de profit comme quand il estoit à soy; mais nonobstant son petit gain, ayant épargné quelque petite somme, il la donnoit incontinent au rabais de son rachat.

Les deux années estoient passées, & il n'auoit encore payé qu'vn tiers de ce qu'il deuoit. Pour satisfaire à sa promesse, il s'auisa d'vn expedient, qui fut d'acheter vn quintal de tabac, & s'embarqua dans vn nauire de Portugal, qui partoit pour Alger (où le tabac estoit alors fort cher) auec passeport du Bassa, pour racheter quelques Esclaues. Il arriua en peu de iours dans Alger, & alla droit au logis de Saban. Gallan fut tout estonné de le voir. Le Pescheur luy dit: *Patron, ie n'ay payé que le tiers de ce que ie vous dois, comme il se voit par cette quittance, & pour le reste n'ayant point d'autre moyen, ie suis venu auec vn quintal de tabac, & si ie le puis vendre auec le gain qu'on m'a assuré que ie ferois, ie vous payeray; sinon, ie retourneray à estre vostre Esclaue, plustost que vostre Seigneurie, de qui i'ay receu tant de bienfaits,*

m'accuse d'ingratitude. Saban écouta ces raisons auec vne grande admiration de la fidelité, & reconnoissance de ce Pescheur; & pour réponse il luy dit: *Vous estes vn homme de bien, fidele, & reconnoissant: mais vn grand innocent; allez vendre vostre tabac, & retournez en vostre Patrie, & iouïssez de l'argent, & de la liberté tout ensemble;* & luy donna à boire & à manger dans sa maison, iusques à ce qu'il retourna auec le mesme nauire: laissant dans Alger vne perpetuelle renommée de sa fidelité & reconnoissance, & portant en Portugal vne eternelle loüange de la liberalité de Saban Gallan.

RELATION XV.

De la maniere qu'on se marie à Alger.

MOn Compagnon, Monsieur Iean Baptiste Caloen demeuroit chez vne vieille ayeule de Mostafa Ingles, qui estoit vn des cinq Turcs qui deuoient estre changez contre nous. Ce Mostafa auoit vn frere appellé Amet Ingles, âgé de vingt-deux ans, mais fort débauché, paillard, & yvrogne au possible, de sorte que la vie que menoit ce miserable Turc ne pouuoit plus gueres durer sans le perdre.

Son Ayeule & sa mere le sçeurent si bien persuader, qu'il leur promit de laisser le vin & les garces, & qu'il viuroit desormais comme vn Mahometan de bien & d'honneur; & pour monstrer qu'il desiroit viure comme tel, il leur dit, *ie suis content de me marier.* Ce desir qu'il leur témoigna, plut extrémement à sa grande mere & à sa mere,

qui proposerent à Amet plusieurs filles de sa qualité, & entr'autres vne qui luy plaisoit fort, à cause de ses grandes richesses. Pour effectuer ce mariage, la grand'Mere d'Amet en fit parler aux parens de la fille ; & Amet employa pour espionne & ambassadrice vne Vieille femme, qui portoit dans les principales maisons des étoffes de soye à vendre.

Cette Vieille sçeut si bien acheminer ses affaires, que dans peu de iours la fille engagea sa parole ; elle sçeut aussi si adroitement décrire les beautez de cette fille, ses vertus, & ses richesses, qu'Amet deuint charmé d'amour par le discours de cette Vieille ; les parens des deux costez approuuerent ce mariage. On destina le iour pour les nopces : le futur Espoux enuoya vn present à sa Maistresse, de rubans, & de semblables bagatelles : & pour faire le present auec les solemnitez requises, Amet appella vingt Esclaues de ses parens & amis, entre lesquels i'estois.

Nous marchions l'vn apres l'autre, chacun auec son plat couuert, où estoient les presents ; Amet mena les Esclaues iusques à la porte du logis de sa Maistresse, où estans arriuez, il demeura dans la ruë, & les Esclaues entrerent dans la maison, qui estoit bastie à l'Italienne auec vne place quarrée entre quatre galeries. La future Espouse estoit assise sur vn coussin de velours rouge, richement chamarré d'argent, à l'entrée d'vne salette : chacun des Esclaues mit son plat au lieu preparé pour le receuoir, faisant vne

grande reuerence à la future Espouse.

Les autres Esclaues auoient enseigné à Monsieur Caloen & à moy ces mots *ey la a, ey la a, ey la a*, que nous deuions crier à pleine voix, ayant mis tous les plats à terre, ce qui fut fait. Et incontinent les Esclaues Domestiques tant hommes que femmes, répondirent en mesme musique. Nous fismes apres cela vne grande reuerence, & sortismes du logis.

Amet nous attendoit à la porte, & comme ie passois deuant luy, il me dit en Espagnol, *est-elle belle Dunquerquois ?* Ie répondis : *Tres-belle*, prenant la beauté à l'opinion d'Afrique : car ils estiment les femmes belles, quand elles sont grasses ; cette nouuelle plut fort à Amet, car il n'auoit iamais veu le visage de sa Maistresse, parce que la coustume du Païs est, que les femmes allans par les ruës, ont le visage couuert de deux voiles, vn qui couure le front iusques aux yeux: l'autre qui couure tout le nez. Quand elles sont au logis, elles ne sont pas si scrupuleuses pour les Esclaues Chrestiens : car elles disent que les Chrestiens sont aueugles; mais si vn Mahometan leur voyoit le visage découuert, ce seroit vn grand peché, & qu'vn ieune homme parlast à quelque fille de bien dans le logis de ses parens, cela n'est aucunement permis.

Cette façon de viure me semble bien étrange : mais elle est tres-neceſſaire dans ce Païs, pour les mauuaises inclinations des femmes ; car nonobstant que leurs maris

auec toute sorte de diligence tâchent de tenir leurs femmes & leurs filles dans la maison, elles inuentent mille finesses pour se baigner, ou pour faire des visites, ou sous pretexte de deuotion (cette inuention est assez connuë aussi en Europe) pour visiter vn tel Marabout, ou Santon; & sous ce pretexte elles s'abandonnent, quand elles trouuent l'occasion, à tous ceux qu'elles rencontrent, fussent-ils des coquins, des belistres, & des sodomites.

RELATION XVI.

La Necessité est la Mere de la Diligence, & de l'Industrie.

LOrsque ie demeurois au Bain d'Alli Pegelin, nous estions cinq cent cinquante Esclaues Chrestiens, qui deuoient journellement par industrie chercher à manger. C'est vne chose digne d'admiration, comme chacun se preuaut de son industrie, en cette necessité. Le larcin est l'exercice le plus commun de cette école. Il y auoit au Bain vn Esclaue Italien, dont le nom de guerre estoit *Fontimama*; il se fioit tant en son art de dérober, qu'il n'estoit pas en peine d'inuiter ses Compagnons pour le midy à disner, de ce qu'il gagneroit de son métier de larron depuis ce temps prefix iusques à l'heure designée, pour mettre leurs maschoires en besogne.

Vn iour il auoit inuité mon Compagnon Renier Saldens sur les dix-heures, à condition qu'il fist vn tour de ville auec luy deuant disner. Fontimama mena Saldens chez

quelques Iuifs changeurs de monnoye, dont il y a grand nombre à Alger, eſtans dans les ruës auec vne petite table, où ils ont des aſpros qu'ils changent pour des patagons, & des demy patagons, faiſans leur profit de cet échange. Fontimama demanda des aſpros pour vn demy patagon : montrant ſa piece qui eſtoit bonne ; il aida le Iuif à compter, & le compte fait, il preſenta au Iuif vne piece fauſſe. Le Iuif qui connoiſſoit fort bien l'argent, chaſſa Fontimama ; mais quelques aſpros eſtoient demeurez entre les mains de ce ruſé larron ; & delà ils alloient chez vn autre Iuif, enfin il ſçeut ſi bien negocier, que ſur le midy Fontimama reuint au Bain auec vne paire de poulles, & aſſez d'argent pour boire tout leur ſaoul de bon vin.

Vne autre fois il eſtoit auec la Galere de noſtre maiſtre Pegelin à la coſte de Barbarie, deuant vne place appellée *Terrevecchia* ; & Fontimama auec quelques Eſclaues eſtoit à terre, à cauſe que ces Eſclaues deuoient faire l'aiguade à la galere. Incontinent tous les Alarbes s'aſſemblerent à l'entour de ces Eſclaues, leur demandans s'ils n'auoient point de fer à vendre (car le fer eſt cher en ce lieu) & les Eſclaues vendoient ordinairement des cloux, & telles rauauderies de petite importance. Les Compagnons de Fontimama ayans vendu leur marchandiſe, les acheteurs annoncerent à leurs voiſins qu'ils auoient acheté du fer des Eſclaues des Galeres.

Deux Alarbes entendans qu'on y vendoit le fer à bon marché, vinrent à la marine pour en acheter, & s'addresserent iustement à Fontimama, qui leur dit, qu'il leur en vendroit, & leur vendit l'ancre de la galere pour cinq patagons. Il receut l'argent, & leur dit : *Mes amis, il eſt impoſſible que vous portiez vn fardeau ſi peſant vous deux, appellez quelqu'vn de vos voiſins, & ie vous aſſiſteray auſſi.* Ces innocens Alarbes coururent demander du ſecours à leurs voiſins, Fontimama cependant entra dans la galere, & mit ſoudain vn emplaſtre ſur vn de ſes yeux. Ces deux Marchands retournerent accompagnez de vingt Alarbes pour emporter l'ancre, entrerent dans la galere, & commencerent à defaire le cable : car c'eſtoit l'ancre de reſerue. Le General Alli Pegelin, qui eſtoit à la poupe couché ſur vn matelas de velours, vit ces Alarbes à la proüe de ſa galere auec les ſoldats Turcs en querelle, car les ſoldats ne vouloient pas laiſſer emporter l'ancre. Il demanda pourquoy ces Alarbes faiſoient tant de bruit ſur la proüe. On conta à Pegelin l'hiſtoire que Fontimama auoit vendu l'ancre : auſſi-toſt il donna ordre au Comite de chaſſer cette canaille d'Alarbes hors de la galere. L'ordre fut incontinent executé à grands coups de nerfs de bœuf, que les Alarbes receurent au lieu de l'ancre. Les Alarbes eſtants chaſſez, Pegelin demanda à Fontimama pourquoy il auoit vendu l'ancre de la galere, qui n'eſtoit pas à luy. Fontimama luy répondit, qu'il

auoit creu que la galere iroit mieux si elle estoit déchargée de ce poids. Tous ceux de la galere se mirent à rire de sa réponse : & les cinq patagons demeurerent à Fontimama.

Il y auoit aussi en ce Bain vn Brabançon appellé *François de Vos :* mais son nom de guerre estoit François l'Estudiant ; celuy-cy n'appartenoit pas à Pegelin, mais par ordre de son Patron & auec la permission de Pegelin, il demeuroit au Bain auec vne chaîne de fer de cent liures à ses pieds, sans pouuoir sortir de là : c'estoit seulement pour presser le payement de sa rançon ; il estoit comme Secretaire des Esclaues Dunquerquois, Hollandois, & Hambourgois, écriuant touſiours des lettres sans recompense, mais il souffroit qu'on luy donnast à boire. Et comme à cause de ses lettres il estoit toûjours enuironné de Flamans & de Hollandois, qui venoient à luy, & luy donnoient à boire pour sa peine, quand il auoit écrit ; ce métier faisoit viure cet Escriuain : car le Tauernier chez qui il alloit écrire, luy donnoit à manger tout ce iour-là, à cause du profit qu'il faisoit, en vendant du vin à ceux qui le faisoient écrire.

Il y auoit aussi vn Caualier François de nation, qui auoit esté dans l'esclauage l'espace de six ans, sans qu'il eût receu vn denier de son pays. Il estoit touſiours bien couuert en qualité d'Esclaue ; il mangeoit & beuuoit delicatement, & inuitoit souuent de ses compagnons à disner auec luy ; il

auoit grande connoissance auec des François Renegats, qui luy prestoient de l'argent sur interest, le rendant au terme arresté ; mais pour payer vn tel, il prenoit de l'argent sur interest des autres Renegats. Et comme tous les Renegats sont soldats, & en continuelle guerre, tant par mer que par terre, il y demeuroit tous les ans quelqu'vn de ses creanciers. Et comme ces creanciers n'auoient ny parens, ny femme, ny enfans, la debte estoit payée auec leur mort. Et encore qu'il y eut quelque obligation par écrit, ce Caualier estant Esclaue, l'obligation estoit sans force.

I'ay connu vn Espagnol, qui aura icy nom *Rodrigo :* c'estoit comme vn de ces filous de Paris, qui cherchent leur vie par la reputation de leur espée, sans estre vaillans. On appelle ces gens-là en Espagnol *Vendeuidas*. Ce Rodrigo gagnoit sa vie à accorder des querelles entre les Esclaues, les faisant boire apres la paix, & faisant bonne chere auec les reconciliez. Mais il faut remarquer que luy-mesme fomentoit presque toutes les querelles entre les Espagnols, & cela se faisoit pour les accorder apres, & pour se trouuer present quand ils boiroient apres l'accord.

Rodrigo se trouuoit au Bain alentour des tauernes, où il iugeoit qu'estoient les plus grands yvrognes : car ordinairement quand on faisoit le compte, il y auoit tousiours quelque dispute entre les Turcs yvres, & l'hoste Chrestien. Rodrigo accordoit ces

querelles auec vne grauité Eſpagnole, en diſant: *Meſſieurs, c'eſt aſſez qu'vn homme de ma ſorte le dit:* & quand les Turcs ne vouloient pas payer l'Hoſte de la tauerne, Rodrigo en donnoit auis au Gardien, qui fermoit incontinent la porte du Bain; & quand les Turcs yvres tiroient leurs couteaux, Rodrigo venoit auec vne échelle par derriere, mettant la teſte du Turc entre les marches, & le iettoit ainſi par terre (ce qu'il pouuoit faire pour les ſeparer; car vn Chreſtien n'oſeroit battre vn Turc ſur peine de la vie:) alors le Gardien venoit, qui faiſoit payer le Turc, ou prenoit quelque gage de luy. Pour tels & ſemblables ſeruices, Rodrigo eſtoit eſtimé des Tauerniers du Bain, ayant pour ſa recompenſe à ſoupper.

Il y auoit vn Moſcouite âgé de quatre vingt-ans, incapable de faire le moindre trauail du monde pour eſtre, comme l'on dit, foulé: celuy-cy nettoyoit les ſecrets du Bain, & toutes les ſemaines il alloit demander vne aumoſne aux Eſclaues du Bain pour ſa peine, quelques-vns luy donnoient quelque choſe, auec ce peu il ſe nourriſſoit.

I'ay connu auſſi en ce lieu vn garçon Hambourgois, lequel quand il fut pris dans le combat, auoit perdu vn bras; quel remede pour gagner ſa vie? Le Patron ne luy donnoit rien; vn de ſes compatriotes luy donna vn demy patagon. Auec cette ſomme il acheta vn jeu de quilles & de trou-madame. Il alloit hors la ville proche de la porte, loüoit ſes quilles, & ſon trou-madame aux

enfans qui ioüoient-là, & gagnoit fort bien ſa vie. Les Eſpagnols qui pouuoient tenir tauerne, viuoient comme des Princes entre les Eſclaues. Et en peu de temps gagnoient leur rachat. Car ceux qui ont vne pipe de vin au mois de Septembre, qui leur couſte ſeize patagons : quand ils la vendent en détail, ils en font quarante ou cinquante patagons.

Il y auoit auſſi ſix Chirurgiens qui gagnoient beaucoup d'argent ; car ils alloient panſer les Bourgeois. Mais comme l'on voit ordinairement que le bon temps & l'argent perdent les hommes, ceux-cy ſe perdoient auec les femmes & le vin.

Il y en auoit d'autres qui laſſoient des bas, d'autres gagnoient leur vie à trifler. Mais le larcin eſtoit le métier le plus exercé. Tous les ſoirs on vendoit publiquement ce qui auoit eſté dérobé le iour, comme i'ay plus amplement raconté au diſcours de mon voyage. Les Preſtres viuoient des aumoſnes des Eſclaues Chreſtiens.

Bref chacun, de quelque nation qu'il fût, trouuoit moyen de viure, à la reſerue des Anglois, qui eſt vne nation, incapable de viuoter comme les autres ; & il ſemble auſſi qu'ils n'ont point d'amitié, non pas meſme entre leurs compatriotes. I'ay remarqué en vn Hyuer eſtant au Bain, qu'il en mourut plus de vingt de pauureté : auſſi ne ſont-ils pas eſtimez des Turcs. On vend vn Anglois pour ſoixante ou ſoixante & dix patagons : & vn Eſpagnol ou Italien 150. ou

200. patagons. Ie parle quand on eſtime la valeur ſelon le corps, & non au rachat.

Il y auoit d'autres Eſclaues qui ſçauoient des maiſons où ils portoient iournellement de l'eau, & emportoient les ordures, & viuoient de leur ſalaire. Mais vous deuez ſçauoir que toutes ces manieres de rechercher la vie ſe faiſoient ſeulement quand l'ouurage du Patron eſtoit fait. I'auois vn ſi grand diuertiſſement en conſiderant ce qui ſe paſſoit parmy les Eſclaues du Bain, que quand ie demeurois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga, pour me diuertir, i'allois au Bain deuiſer auec François l'Eſtudiant, alentour duquel il ne manquoit iamais d'y auoir des Eſclaues Dunquerquois, qui contoient leurs auantures & les rencontres qu'ils auoient eu ſur mer; les Hollandois, ce qui ſe paſſoit aux Indes Orientales, en Iapon, & à la Chine; les Danois & les Hambourgois à la peſche des Balaines à Groenland, en quel temps de l'année le Soleil paroiſt en Iſlande, & quand leur nuict de ſix mois s'acheue; ou ſi telle conuerſation ne me plaiſoit pas, i'allois chez les Eſpagnols, leſquels gouuernoient les Eſtats de leur Roy à leur mode, ou bien racontoient les delices de Mexico, ou les richeſſes du Perou; ou ſi i'allois chez les François, i'entendois parler de la Terre-neuue, du Canada, de la Virginie: car preſque tous les Eſclaues ſont gens de mer.

Tres-cher Lecteur, ie vous ay montré ce qui ſe paſſoit parmy les Eſclaues, & les

moyens, auec lesquels plusieurs gagnoient leur liberté, pour faire voir quelle maistresse c'est que la necessité, & qu'il n'est point de meilleure Vniuersité que le Bain d'Alger, pour apprendre le monde à viure.

RELATION XVII.

D'vn Pere Carme déchaussé Esclaue, & d'Ali Pegelin.

L'An 1641. il y auoit à Alger vn Pere Carme déchaussé, dans lequel on voyoit clairement que la bonne nourriture & la prudence gouuernoient sa doctrine. Ce venerable Pere s'appelloit le Pere Angeli, natif de Gennes; il auoit residé quelques années en Perse par l'ordre de son Superieur, comme il m'a souuent raconté. Retournant en Italie par la Turquie auec passeport du grand Seigneur, il fut pris des Corsaires, auec son compagnon, qui estoit Portugais. On mena ces deux Religieux deuant le Bassa; ils monstrerent leur passeport, mais en vain, car le Bassa leur dit: *Escriuez à Constantinople, & plaignez vous de moy, si bon vous semble: il faut souffrir l'injustice auec patience.* On les vendit, Pegelin les achera, & les enuoya au Bain auec les autres Esclaues.

Ce Religieux disoit iournellement la Messe dans l'Eglise du Bain, faisant les fonctions Ecclesiastiques; & dans peu de temps, ie ne sçay par quelque secrete inclination qu'on eut pour ses vertus, il plaisoit à tous, non seulement aux Catholiques, mais aussi aux Lutheriens, Caluinistes, Puritains, Schismatiques, & Nicolaïtes; car le Bain estoit

fourny de toutes ces eſpeces de Religions.

Quand ce bon Pere paſſoit où les Eſclaues mangeoient, tous le prioient de manger auec eux, meſme les Ruſſes & les Moſcouites, qui ſemblent auoir banny de leurs cœurs par vne antipatie naturelle toute ſorte de courtoiſie & de ciuilité. S'il y auoit au Bain quelque different entre les Eſclaues, de quelque nation que ce fut, il le mettoit d'accord. Choſe ſi rare, qu'il ſembloit que la benediction de Dieu ſe répandiſt ſur toutes les actions de ce Religieux. S'il y auoit quelque Eſclaue malade, le Pere Angeli auoit ſoin de faire auoir au malade quelque viande delicate pour manger. Si quelque Eſclaue venoit à confeſſe, lequel fuſt en neceſſité, le Pere Angeli luy donnoit l'aumoſne, & l'argent ne luy manquoit iamais, à la faueur de quelques Eſclaues pieux, qui luy donnoient des aumoſnes pour les diſtribuer; tellement que les vertus de ce Religieux le firent eſtimer pour vn Saint parmy les Turcs meſmes.

Pegelin ayant entendu la renommée de ce bon homme, le fit appeller vn iour dans ſon logis: comme ſon Eſclaue il obeït, demandant de bonne grace s'il y auoit quelque choſe qu'il puſt faire pour ſon ſeruice; Pegelin luy dit: *Papas* (les Turcs appellent ainſi les Preſtres) *i'ay ouy dire que vous eſtes vn homme vertueux, & docte, & que vous ſçauez donner entiere ſatisfaction de ce qu'on vous demande; il faut que vous me ſatisfaßiez d'vne choſe que ie deſire vous de-*

mander. Le bon Pere Angeli répondit : *Ie ſuis Eſclaue de voſtre Seigneurie, mon deuoir eſt d'obeir.* Alors Pegelin luy dit : *Que ſera-t'il de moy ? dites-moy, ie vous prie ce qu'il vous en ſemble.* Il luy répond : *Voſtre Seigneurie eſt Capitaine general des galeres, & moy ie ſuis vn pauure Religieux : voſtre Seigneurie eſt mon Patron, & moy ie ſuis ſon Eſclaue ; il me ſemble que ce ſeroit exceder le reſpect que ie dois à voſtre Seigneurie.* Ce compliment pleut fort à Pegelin, car les Turcs veulent qu'on les reſpecte ; Pegelin luy dit : *Ie ne le prendray point en mauuaiſe part* ; luy commandant derechef de dire ce qu'il croyoit de luy. Alors le Pere Angeli ſe voyant preſſé, répondit franchement: *Me fiant à la promeſſe de voſtre Seigneurie, ie vous diray ce que i'en penſe : ie croy aſſurement que le diable vous emportera.* Pegelin luy demanda, *Pourquoy ?* Le bon Religieux répondit : *Premierement vous n'auez point de Religion, & vous ne penſez à autre choſe, qu'à dérober & à voler les Chreſtiens : vous n'exercez aucunes œuures de pieté, & moins de miſericorde : vous viuez comme s'il n'y auoit pas vn Dieu iuſte, meſme vous vous mocquez de l'Alcoran, & de ce qu'il commande aux Mahometans : vous n'entrez iamais dans la Moſquée : vous ne liſez iamais voſtre Aſſala,* car non ſeulement il ne liſoit pas l'Aſſala ; mais qui plus eſt, quand il eſtoit au logis du Baſſa dans la ſalle d'audience, on me diſoit, que quand le More crioit (qui eſt le ſignal pour prier, comme parmy les Chre-

ſtiens la cloche) il ſe couuroit le viſage auec ſon mouchoir: & ie croy qu'il faiſoit cela pour ne point rire de leurs ceremonies. Enfin le Pere dechifroit toute ſa vie de point en point, monſtrant clairement que Pegelin auoit pour vnique Religion vne auarice inſatiable, ſans iamais penſer au ſalut de ſon ame.

Ce diſcours finy, Pegelin luy dit en riant? *Papas, quand ſera-ce que le Diable m'emportera?* Le Pere Angeli répondit: *Auſſi toſt que vous mourrez, & que voſtre ame quittera ce miſerable corps.* Pegelin repliqua: *Quant à ma mort, c'eſt encore vn long procez, & pendant que ie viuray, ie iouiray du bon temps que i'ay; & apres ma mort, que le diable faſſe de moy ce qu'il voudra.* Auec cela il renuoya le Religieux au Bain.

Vous voyez par cé que ie viens de raconter, qu'on peut dire la verité aux grands Seigneurs, & aux plus impies, ſans aucun danger, quand la prudence a choiſy le temps & l'heure propre pour cela.

RELATION XVIII.

L'vſage du Poiſon fort commun en Afrique.

LE Poiſon eſt vn crime fort commun en Afrique. Quand i'eſtois à Alger, les Corſaires auoient pris vne fregate faite à Dunquerque. Cette fabrique pleut à tous les Capitaines Corſaires, & chacun d'eux la vouloit auoir. Mais comme le Baſſa a pour ſon droit de huict Chreſtiens vn, & de chaque nauire la moitié, le frere du Baſſa, qui eſtoit Capitaine Corſaire, eut la fregatte,

Dont ce renommé Capitaine le grand Moro (de qui i'ay parlé cy-dessus) fut enuieux, & fort mal content : disant en pleine compagnie, qu'on luy auoit fait tort, de ne luy auoir pas laissé cette fregatte, en la payant comme il auoit offert ; que le frere du Bassa n'estoit bon qu'à partager le butin, & luy pour le prendre l'espée à la main.

Ce discours fut rapporté au frere du Bassa, qui en fut fort irrité, & chercha le moyen de s'en venger. De l'appeller en duel, il ne le pouuoit, parce que ce n'est pas la coustume, & qui plus est, la partie n'estoit pas égale du grand Moro & de luy : car il estoit trop foible pour vn tel ennemy. Il dissimula sa colere, & quelques iours apres il inuita le grand Moro auec quelques autres Capitaines à disner, leur faisant la meilleure chere dont il se put auiser, pour mieux couurir son mauuais dessein.

Ce disné acheué chacun se retira, le grand Moro estant arriué chez luy, sentit son estomac extrémement alteré : il appella vn sien Esclaue Chirurgien, & luy dit : *Il faut que vous me donniez promptement quelque remede, car il me semble que ie suis empoisonné.* Le Chirurgien, tres-expert en son art, luy fit boire sur le champ vne grande quantité de laict, & voyant que le laict demeuroit dedans, il luy fit tenir la teste en bas ; & à la fin le laict sortit auec le poison, & par ce moyen le grand Moro fut guery, & le frere du Bassa mocqué des Turcs, pour n'auoir pas sceu preparer le poison à la mode d'Afrique:

d'Afrique : qui eſt de le compoſer de telle ſorte, qu'il ne fait ſon effet que quelque temps apres. Ce poiſon lent eſt cauſe que beaucoup d'Eſpagnols, & d'Italiens renient la Foy Chreſtienne. La raiſon eſt, que beaucoup de Turcs ſont adonnez au peché abominable, & les femmes ſe débauchent auec leurs Eſclaues. A la fin elles leur diſent : *Si vous voulez renier voſtre Foy, ie vous épouſeray, & vous feray d'vn pauure Eſclaue vn riche Maiſtre de cette Maiſon.* Ces promeſſes ſont agreables, & comme la pluſpart des Eſclaues ſont de leur naiſſance mariniers, qui en leur Pays ſont pauures, & qui doiuent gagner leur vie à trauailler ; ils ſe laiſſent aller à ces belles apparences de liberté, & de richeſſes, & aux ſollicitations d'vne belle femme : & pour le bien temporel laiſſent l'eternel. Les femmes alors donnent à leurs maris vn poiſon lent, quelque mois apres le mary meurt, & la femme ſe marie auec l'Eſclaue renegat. La Iuſtice ne fait pas grande inquiſition de ces ſortes de crimes ; il y en a beaucoup qui ſe vantẽt d'exceller en cet art.

Il me ſouuient que i'entendis deux François renegats deuiſans de cette ſorte enſemble. L'vn diſoit à l'autre : *Viſitez vous encore voſtre garce* ; L'autre répondit : *Oüy ; mais elle ne durera guere, i'en ſuis las, i'ay le remede dans mon coffre pour m'en defaire.* I'ay auſſi veu, quand i'eſtois Eſclaue de Pegelin, que noſtre Maiſtre faiſoit vn grand feſtin dans ſa maiſon de plaiſance hors la ville : & pour plus grande parade on faiſoit porter la

viande par 250. Esclaues (entre lesquels i'estois celuy qui portoit vn plat de noix) ces Esclaues marchoient file à file, & de vingt à vingt ; il y en auoit vn auec vne corbeille couuerte d'vne toile de soye, & dans cette corbeille il y auoit du pain, ou quelque patisserie. Les Inuitez estoient les plus renommez Capitaines, & les plus riches Armeurs. Le Bassa y estoit aussi, auec quelques-vns de ses principaux fauoris ; mais vingt de ses Esclaues portoient sa viande, & sa boisson, car il ne se fioit point à Pegelin; neantmoins cela ne fut pas pris en mauuaise part. Il vaudroit mieux quelquefois manger chez vn Alarbe en Afrique, que d'estre conuié aux festins de si grands Seigneurs.

RELATION XIX.

Les Turcs tiennent leur parole.

EN vne de mes precedentes Relations, i'ay fait voir que le General Alli Pegelin n'auoit autre Dieu ny autre Religion, que son interest. Ce que ie remarque icy par auance, pour vous faire d'autant plus estonner, qu'estant sans Religion, il estoit tres-religieux obseruateur de sa parole.

Apres auoir esté cinq mois Esclaue de Pegelin, i'allay parler à luy pour faire accord de ma rançon ; & pour l'émouuoir à compassion, ie luy baisay la manche de sa robe pendante iusques à terre (compliment d'Afrique) & luy dis : *Mon Seigneur, il y a cinq mois que ie suis vostre Esclaue ; ie ne doute point que vostre Seigneurie ne soit maintenant bien informée, qui ie suis, c'est à sçauoir*

vn pauure Soldat, & non vn Caualier riche, cõme voſtre Seigneurie diſoit le bien ſçauoir quand elle m'acheta (car les Turcs ſont fort liberaux de donner des titres aux nouueaux Eſclaues, appellans l'vn Caualier, l'autre fils de Comte, & diſans les autres fort riches, pour obtenir par ce moyen vn plus grand rachat) Pegelin me répondit: *Ie ne ſçay encore qui vous eſtes, mais ſi i'accorde auec vous de voſtre rachapt, quand ie viendrois à ſçauoir que vous eſtes plus riche, ie tiendray ma parole, comme i'ay fait auec pluſieurs perſonnes*, me nommant entre autres vn Marchand Geneuois appellé *Marco Antonio Falconi.* Mais comme i'ay conté plus amplement au diſcours de mon voyage, ce traité de mon rachat fut differé pour quelque iour, & ie retournay au Bain. Ce meſme ſoir ie m'informay de quelques Eſclaues mes amis, pour ſçauoir ſi noſtre commun Patron auoit tenu ſa parole à ſes Eſclaues, quand ils s'eſtoient accordez, comme il ſe vantoit, & ce qui eſtoit de la verité de ce Marchand Geneuois appellé Marco Antonio Falconi, duquel principalement il m'auoit parlé. Ils m'aſſurerent qu'ils en auoient eſté témoins oculaires, contre leur gré: car ils voguoient alors dans la galere, & ils me conterent l'Hiſtoire tout au long en cette ſorte: Vn Marchand Geneuois qui auoit long-temps reſidé en Eſpagne dans la ville de Cadis, où il auoit fait vn grand commerce, ſe voyant auec de grandes richeſſes, & vne ſeule fille, il iugea qu'il eſtoit à propos de ſe retirer en-

tierement du commerce, & de retourner en sa Patrie; il accommoda ses affaires, & s'embarqua auec sa fille âgée de neuf ans dans vn Brigantin. Il faisoit son voyage sans perdre la terre de veuë, & sans s'engolfer, craignãt les Corsaires Turcs. Estans à la coste de Valẽce, Pegelin qui écumoit cette mer auec ses galeres, découurit de loin le Brigantin, & luy fit donner la chasse. Ceux du Brigantin firent toute leur diligence à voiles tendus, & à rames, pour gagner la terre; mais les galeres par leur grande quantité de vogueurs estans arriuées iusques à vne portée de mousquet du Brigantin, le Marchand Genevois & les Mariniers se ietterent dans la mer, & à la nage se sauuerent à terre; & la fille de 9. ans demeura seule dans le Brigantin. Quelques Turcs par ordre de Pegelin en trerent dans le Brigantin pour le conduire.

Le bon Marchand Geneuois qui estoit à terre, vit sa fille entre les mains des Turcs; on tourna l'épaulon de la galere vers la mer. Le Geneuois auança aussi auant qu'il pût dans la mer, & auec son mouchoir à la main fit signe aux galeres, pour le venir prendre. Ces Turcs furent estonnez de voir vne telle chose, & Pegelin mesme, qui donna ordre qu'on l'allast querir auec l'esquif; ceux qui ont veu les galeres, sçauent fort bien qu'il ne faut qu'vn temps pour commander & pour executer. On presenta ce prisonnier volontaire au General Pegelin, qui en se mocquant luy dit: Pourquoy estant si heureusement échappé il s'estoit

rendu volontairement dans l'esclauage qui fait trembler les plus asseurez de frayeur.

Ce Marchand voyant que celuy qui parloit à luy estoit le General, commença cette harangue en langue Italienne (que Pegelin entendoit bien.) *Vostre Seigneurie est estonnée de voir que ie me suis volontairement venu rendre pour estre Esclaue, ce que les hommes par vn instinct naturel ont tout suiet de craindre; mais la raison que ie donneray à vostre Seigneurie l'ostera de cet estonnement: Ie suis Marchand Geneuois, i'ay trafiqué quelques années en Espagne, & ie pensois me retirer auec cette fille mon enfant vnique en ma Patrie, que vostre Seigneurie a fait sa prisonniere, & vous m'auez pris auec elle; car quoy qu'il semblast que ie fusse échappé, i'estois plus prisonnier qu'elle par mon affection paternelle. C'est pourquoy ie me suis ainsi rendu, & si vostre Seigneurie me veut prendre à rançon, ie la payeray si ie peus, sinon, le contentement d'auoir fait ce que ie deuois pour ma fille, me fera supporter facilement les difficultez, & les peines de l'esclauage.*

Pegelin l'ayant écouté attentiuement luy dit: *Vous payerez pour la rançon de vous & de vostre fille six mille patagons*, le Geneuois répondit promptement: *Ie les payeray.* Il y auoit sur cette galere vn Esclaue vogueur Geneuois, qui demanda à parler au General: ce qu'on dit à Pegelin, qui le luy permit; l'Esclaue luy dit: *Ie connois tres-bien ce prisonnier, il est mon compatriote, i'ay ouy dire qu'il paye à vostre Seigneurie six mille*

patagons ; mais il a dequoy payer quatre fois au delà. Pegelin répondit : *Parola de mi è parola de mi*, c'eſt à dire, *ma parole eſt ma parole.* Ce que i'ay écrit, pour faire voir que les Turcs & les Infideles tiennent leur parole, à la honte des Chreſtiens qui fort ſouuent ne la tiennent pas.

RELATION XX.

La Femme & le Vin trompent le plus fin.

VN Caualier d'vne des plus illuſtres familles de Portugal, que nous appellerons icy *Dom Oenofilo*, auoit fort ſouuent decidé ſes querelles l'eſpée à la main. Mais comme chacun eſt aueugle en ſa propre paſſion, il deuoit auoir commis des excez notables : car nonobſtant ſa grande qualité, on auoit par deux fois prononcé contre luy à Liſbonne ſentence de mort ; & par l'interceſſion de cet eloquent Aduocat Mr l'Argent, qui fait quelquefois interpreter les Loix, & adoucir la rigueur du droit comme il luy plaiſt : & par l'aſſiſtance de ſes Amis, Dom Oenofilo auoit obtenu par deux fois grace. L'an 1637. il ſe trouua encore vne fois accuſé de quelque meurtre, ou aſſaſſinat : & pour euiter la rigueur de la Iuſtice, il s'embarqua de nuit auec ſa femme, pour aller aux Indes, le commun Aſile des mal faicteurs Portugais. Apres auoir eſté quelques iours en mer, le nauire fut pris par les Corſaires Turcs ; Dom Oenofilo auec ſa femme, furent vendus pour Eſclaues à vn More Cagarino. Ce nouuel Eſclaue fit ſon accord pour eſtre racheté & ſa femme auſſi, à condition qu'il demeureroit en

ostage, & que sa femme retourneroit en liberté pour enuoyer le rachapt. Sa femme fut renuoyée, & il attendoit l'argent de sa rançon en bonne deuotion, & ne deuant pas trauailler comme les autres Esclaues, l'oisiueté ne laissa pas de luy tailler de la besogne : car il deuint amoureux de sa Patrone, & ne s'osant pas d'abord déclarer, il attendoit le temps & l'heure propre pour cela. Il arriua qu'il fit connoissance auec deux Cheualiers de Malte, François de nation, aussi Esclaues, qui remarquoient en Dom Oenofilo vn grand iugement, vne bonne education, & vne grande eloquence naturelle. Ces bonnes qualitez augmentoient leur amitié. Si bien que les deux Cheualiers François inuiterent Dom Oenofilo, & à la mode des Esclaues ils l'obligerent à leur faire raison de quelques brindes qu'ils luy porterent, ce qu'Oenofilo n'auoit pas accoustumé en Portugal. Auec le vin en teste, & l'amour dans l'esprit, il retourna à sa maison, & commença à caresser sa Patrone. Le Patron suruint, qui voyant cela, se ietta d'abord sur le galant, & luy donna deux ou trois coups de poing bien serrez. Dom Oenofilo qui n'estoit pas plus prudent en son esclauage qu'il l'auoit esté en sa liberté : & échauffé d'amour & de vin, paya les coups de poing en mesme monnoye, sans oublier l'interest. Son Patron en colere, tant pour les coups qu'il auoit receus, que pour ce qui s'estoit passé auec sa femme, enragé pour se venger de ce double affront, courut droit au

Palais du Bassa, & fit ses plaintes, demandant conformément aux loix de Turquie qu'on le bruslât tout vif. On commanda aux Sauses (ce sont les Ministres de Iustice) d'amener le criminel deuant le tribunal pour defendre sa cause. L'ordre fut executé, & Oenofilo presenté deuant le Bassa, qui luy dit: *Vous estes accusé d'auoir battu vn Turc, & qui pis est, vostre Patron, & selon les loix de ce Païs, vous deuez ou renier la Foy Chrestienne, ou estre brusté vif.* Dom Oenofilo nia le fait, disant qu'il s'estoit seulement defendu contre les coups, & il produisoit vn Turc pour témoin, qui parloit en sa faueur; mais le Bassa ne voulut pas admettre ses excuses, estimant que c'estoit vne preuue suffisante, que l'accusation du Patron. Il prononça la sentence sans autre solemnité, que Oenofilo choisiroit ou de renier, ou d'estre brusté. Ce malheureux se trouuant pressé de la sorte, répondit comme bon Chrestien, & Cheualier resolu, qu'il ne vouloit pas renier. Surquoy la sentence fut prononcée, que Dom Oenofilo seroit brusté vif. On fit les preparatifs, & les Sauses menoient le coupable au supplice; mais le Bassa commanda qu'on suspendist l'execution iusques à nouuel ordre. Le Bassa interessé, & habile au possible, trouua moyen de faire son profit de ce delict, & proposa cette raison à ceux de son Conseil, qui auoient donné leur voix pour la sentence, *Si ce delinquant*, leur dit-il, *eut tué vn autre Esclaue, son Patron eut esté obligé de l'Esclaue mort, ou d'aban-*

donner le criminel au profit du Patron de l'Esclaue deffunct. Ce criminel a battu vn Turc, qui est plus grand crime, que d'auoir tué vn Chrestien. Et à la requisition de son Patron mesme, nous l'auons condamné à la mort, par laquelle condamnation son Patron a perdu la proprieté qu'il auoit sur luy, & ie l'ay acquise, comme representant la personne du grand Seigneur. C'est pourquoy ayant le pouuoir de donner grace aux condamnez, ie donne la vie à cét Esclaue, d'où il s'ensuit qu'il est à moy. Cette raison fut approuuée de tous les Agas, qui font l'office de Conseillers. On declare Dom Oenofilo Esclaue du Bassa par le conseil des Agas. Et le Patron ayant perdu la proprieté de son Esclaue, & receu des coups de poing, fut declaré en outre cornard de son Esclaue. On enuoya Dom Oenofilo chez les Esclaues du Bassa : mais on luy mit à chaque iambe vne iartiere de quatre-vingt liures de fer. Quand i'arriuay à Alger, il demeuroit à l'Escurie du Bassa, où i'ay eu connoissance particuliere auec luy; & l'ay trouué plein de vertus morales. Et en cette miserable captiuité par sa prudence, & par sa bonne education, il sçauoit si bien obliger tout le monde, qu'il auoit continuellement des visites, & ses compatriotes luy donnoient ce qu'il auoit besoin. Quand ie partis d'Alger l'an 1642. ie le laissay dans le mesme estat, chargé de fers, sans sçauoir ce qui luy est arriué depuis.

RELATION XXI.

Le moyen de guerir de la Verole à Alger, sans Chirurgien.

MOn Patron Alli Pegelin entre ses Esclaues, en auoit vn nommé *Iuan Motoza*, qui estoit furieusement touché du mal de Naples, de sorte qu'on le iugeoit incapable de quelque seruice que ce fust, en qualité d'Esclaue. Le Printemps s'approchoit, & les galeres deuoient aller en course. On commanda à Iuan Motoza de s'embarquer pour voguer. Cette ordonnance ne luy plût en aucune façon, car il iugeoit bien qu'vne estuue seroit plus propre pour le penser, que le trauail de la galere, incroyable à tout autre qu'à ceux qui l'ont éprouué. Il va trouuer son Patron, & luy dit, *Vostre Seigneurie me commande de m'embarquer dans les galeres, auquel trauail ie suis entierement incapable; & i'en ay touſiours esté excusé faute de santé, estant estropié des bras & des jambes.* Pegelin luy dit: *Quel mal auez-vous?* Il répondit franchement: *La verole.* Pegelin luy dit en riant: *Embarquez-vous sur les galeres, cela vous sera plus sain, que de suer en Essagne, ou de receuoir l'estricade.* Ce que Pegelin disoit, estoient des arrests prononcez en Parlement, sans appel. Iuan Motoza s'embarque, on l'enchaîne par le pied comme les autres Esclaues vogueurs, & à coups de nerf de bœuf on le fait trauailler comme les autres. Sa viande iournaliere estoit vn biscuit vieil & sec, sa boisson de l'eau claire. Au bout de quarante iours (i'en suis témoin

oculaire) Iuan Motoza fut entierement guery : la raiſon eſt, qu'il auoit tous les iours par le grand trauail ſué extrémement, & outre cela mangé de la viande ſeiche.

Ceux qui auront la verole, pour en guerir, ſe ſeruiront de ce remede, s'il leur eſt agreable.

RELATION XXII.

D'vn François qui ſe vouloit faire Turc, & demeura Chreſtien malgré luy.

VN Eſclaue d'Alli Pegelin, François de nation, auoit vogué quelques voyages ſur les galeres. Ce trauail ne luy plaiſant pas, il demanda à Pegelin permiſſion de renier ſa foy Chreſtienne, & de ſe faire Turc ; ce que Pegelin luy refuſa abſolument, parce que les Eſclaues renegats valent beaucoup moins que les Chreſtiens. La raiſon eſt, que les Turcs ne ſe ſeruent point de vogueurs Renegats, mais des Chreſtiens. Ce François fut gauſſé de ſes compagnons Chreſtiens, & pour ſe garantir de la gauſſerie, comme auſſi pour forcer ſon Patron à luy permettre de renier, il s'addreſſa à quelques renegats, & leur demanda vn habit Turc. Il s'habilla à la Turque, ſe fit tondre à la Turque, & il s'appella luy meſme Moſtafa. Ainſi aiuſté, il va hors la ville en vn jardin de plaiſance de ſon Patron. Ceux qui gardoient la maiſon, le connoiſſoient fort bien, & penſoient qu'il auoit renié du conſentement de ſon Patron. Quand le rafiné Pegelin entendit, que le François eſtoit dans ſon jardin ; il monta à cheual, & s'y en alla, où

eſtant entré, il commença à crier *Iean*, qui eſtoit le nom du François; Iean ſe preſenta à Pegelin, répondant reſolument, *Mon nom eſt Moſtafa, & non pas Iean.* Alli Pegelin le voyant en cet equipage, appella quatre Eſclaues, qui mirent le François eſtendu ſur la terre, les pieds, & les mains en forme de croix de Bourgogne, & luy donnerent tant de coups de baſton, qu'ils le firent crier. *Ie m'appelle Iean, & non pas Moſtafa. Ie ſuis Chreſtien, & non pas Turc, & ie remettray mes habits Chreſtiens.* Ce qu'il fit ſi bien, que Pegelin pouuoit dire auoir remis vn Chreſtien dans le Chriſtianiſme à grand coups de baſton.

RELATION XXIII.

De la Niaiſerie d'vne fille Iuifue.

QVand i'eſtois dans la ville de Tituan, au Royaume de Fez, (comme i'ay raconté au Diſcours de mon voyage) apres eſtre ſorty de la Maſmore (qui eſt vne priſon ſous terre) Monſieur Caloen, vn Turc qui nous gardoit, & moy, priſmes vne chambre dans la Iuifuerie. Noſtre chambre eſtoit ſans meubles, car ſelon noſtre maniere de viure, nous n'auions pas à faire de meubles: & quand nous voulions acheter quelque choſe, les Iuifs nous ſeruoient pour vne petite piece d'argent. Il arriua qu'vne Iuifue nous ayant apporté quelque choſe, elle deuiſa auec moy en langage Portugais: ie luy répondis en Franco, qu'elle entendoit fort bien, & i'entendois la langue Portugaiſe. C'eſtoit vne fille de ſeize ou dix-huict ans

& fort naïfue. Ie luy demanday si elle estoit mariée; elle me répondit que non. Ie luy repliquay: *Il me semble que c'est vne chose plus penible pour vous, de viure sans mary, que de vous abstenir de manger de la chair de pourceau, si rigoureusement defendu par la Loy de Moyse.* Sur quoy elle me dit: *Puis que vous parlez de mariage, dites-moy, en vostre Pays au Royaume de Dunquerque, le mariage se fait-il comme icy?* Ie dis qu'oüy. *Ie demande,* me dit-elle, *si vn homme peut auoir autant de femmes qu'il en veut auoir?* Ie luy répondis: *Le mariage se fait tout au contraire d'icy, car il est permis à vne femme d'auoir sept maris: & la femme a commandement sur tous ses maris.* Elle me demanda, lequel de ces sept maris couchoit auec la femme. Ie luy répondis, que cela alloit par iours & par semaines, mais que celuy qui seruoit le mieux la femme, couchoit plus souuent auec elle.

Ce discours plût si fort à la Iuifue, qu'elle me dit: *Dieu benisse vn tel Pays.*

RELATION XXIV.

De la prudente retraite d'vn Corsaire.

L'An 1639. il y auoit à Alger vn soldat Turc, qui auoit fait plusieurs courses en mer, comme simple soldat: & auec vne grande épargne ayant amassé la somme de deux cent patagons, il presuma en luy mesme qu'il estoit assez riche pour estre Capitaine & Armeur. Il achera vn petit vaisseau sans pont, qui alloit à la voile, & à la rame en temps calme. Il mit vn drapeau pour signal, afin que tous ceux qui voudroient

écumer la mer, vinſſent à ſon bord. Il trouua ſeize ſoldats Turcs, & Renegats, ils commencerent à croiſer la mer vers la coſte d'Eſpagne, entre ſaincte Luce & Cadis. Quelques Marchands de Cadis auoient entrepris de faire porter au bord d'vn nauire Anglois, qui eſtoit au port de ſainte Luce, ſoixante barres d'argent. Or pour faire reüſſir cette entrepriſe ſans eſtre découuerts (car enuoyer de l'argent hors du Pays ſans permiſſion du Roy, la peine eſt capitale ſans remiſſion) ces Marchands auoient accordé auec vn certain perſonnage, qui ſous bonne condition s'obligeoit de liurer les ſoixante barres d'argent dans vn nauire Anglois. En ſuite du contract il vint de nuict où l'argent eſtoit, accompagné de dix-huict Auanturiers, armez d'eſpées, petites rondaches, & quatre mouſquets, armes ſuffiſantes pour ſe defendre contre les Officiers de la Iuſtice. Ils mirent l'argent dans vne petite barque, pour l'amener au bord du nauire Anglois. Le petit Corſaire Turc, duquel i'ay parlé cy-deſſus, les apperceut, & les approcha. Ce que voyant les Eſpagnols, ils l'attendent auec reſolution, en cas qu'ils vinſſent à bord, de ſauter, l'eſpée à la main, dans le nauire des Turcs, & de les tuer tous. Les Turcs commencent à tirer, & comme les Eſpagnols répondoient froidement auec leurs mouſquets, le Capitaine Turc qui entendoit la guerre, iugea d'abord que les Chreſtiens manquoient d'armes à feu, deffendit de n'approcher plus, mais de tirer

continuellement de loin ; ce qu'ils firent, & apres vne heure de combat, & qu'il y eut quatre Auanturiers de tuez, & autant de blessez, le reste se rendit à la mercy des Turcs, qui sans tarder prirent l'argent, & les prisonniers dans leur vaisseau, laissans la barque Espagnole auec les quatre corps morts à la mercy des vagues. Cette barque auec les quatre corps morts fut iettée le troisiéme iour en terre proche de saincte Luce, où ie me trouuay alors. Le Capitaine Turc tourna vers Alger, où estant arriué, il partagea le butin selon la coustume, ou pour mieux dire, de l'ordonnance du Bassa ; à sçauoir la moitié pour luy, parce qu'il estoit vnique Armeur, & l'autre moitié pour les soldats. Or apres que le huictiéme fut deduit pour le Bassa, & autres dépens, la part de ce Capitaine estoit de trente barres d'argent de la valeur de trente mille patagons : ce Capitaine s'acquit auec cet argent grande quantité d'amis. Quelques principaux Corsaires luy voulurent donner le commandement des premiers nauires d'Alger; mais luy comme sage, leur fit cette réponse : *I'ay mis souuent ma vie en danger, pour gagner deux cent patagons, laquelle somme n'estoit pas capable d'acheuer ma vie, sans rentrer dauantage dans le danger ; maintenant que i'ay dequoy viure à mon aise en terre, iusques à la fin de mes iours, ie me mocque des dangers de la mer.* Il se maria auec la fille d'vn Tagarin tres-riche, ie l'ay fort bien connu; & il viuoit sans se mesler de rien, heureusement selon la qualité.

RELATION XXV.

Dieu conduit par sa prouidence ceux qui sont bien intentionnez.

L'An 1641. estant au Bain d'Alli Pegelin, nous auions entr'autres Gardiēs (ce sont ceux qui ont le soin que les Esclaues trauaillent) vn Renegat Espagnol, natif de Castilla la Vieja, appellé *Amet:* il arriua de mon temps, que nous deuions trauailler aux champs, & Amet auoit le commandement sur trente ou quarante Chrestiens; & quand les Chrestiens qu'il commandoit, estoient vn peu éloignez, & qu'ils ne pouuoient estre veus des autres Gardiens, il les laissoit trauailler à leur discretion; & aussi-tost qu'il apperceuoit que quelque Turc les pouuoit voir, il crioit comme vn enragé: *Ha chiens trauaillez, trauaillez, ou ie vous assommeray à coups de baston,* sans pourtant toucher personne: disant tout bas: *Encore que ie crie de la façon, ne vous estonnez point, & ainsi ne vous tuez point à trauailler, ie fais cela afin que les autres Gardiens croyent, que ie fais mon deuoir.* Il arriua le mesme Esté, que nostre Patron Pegelin commanda à Amet de s'embarquer dans sa galere, pour auoir soin des Chrestiens, & visiter deux fois par iour les fers aux jambes des Chrestiens, s'ils estoient en bon ordre: comme aussi pour distribuer le biscuit aux Esclaues, & faire les autres seruices de la galere. Or il arriua qu'ils aborderent à la coste du Royaume de Valence en Espagne, qui est vn Pays comme les autres costes d'Espagne, presque dé-

peuplé. On moüille l'ancre, & incontinent grande quantité de Turcs se mirent à terre, pour chercher du butin, & ne trouuans rien à la marine, ils s'amuserent à faire du feu, & accommoder la cuisine en terre, comme ils ont accoustumé, quand les soldats de la galere se rafraîchissent. Pendant cela Pegelin donna ordre qu'on menast cinquante Esclaues Chrestiens attachez cinq ensemble auec leurs tonnelets, pour aller querir de l'eau à vne fontaine, qui estoit à vn quart de lieuë de là, & pour les garder, vingt cinq mousquetaires, & Amet auec vn baston ou nerf de bœuf, pour faire marcher les Esclaues. Comme ils commencerent à marcher, Pegelin cria de sa galere au Commandant de ces vingt-cinq Turcs, *Prenez garde aux Chrestiens, & aussi à Amet qu'il ne s'enfuye pas, car ie ne me fie point du tout à luy.* Auec ce dernier ordre, ils marcherent droit à la fontaine, & les tonnelets remplis retournerent vers la galere; les mousquetaires les suiuirent auec Amet, lequel en deuisant auec les soldats, se gliſſa dans l'arrieregarde, & parlant à celuy qui marchoit le dernier, il luy dit, *Attendez vn peu, s'il vous plaist, ie suis contraint de seruir à la nature.* L'autre luy répondit, *Inciuil, faites vos affaires seul: dois-je attendre pour telle chose?* marchant touſiours auec la troupe. Amet cependant fait mine de deffaire son haut-de chausses, & voyant que la troupe estoit à vne portée de mousquet, ou enuiron, éloignée de luy, il tourna le dos, & s'enfuit d'vne si grande

viteſſe, qu'il gagna vn petit Chaſteau proche delà. Les Turcs tirerent quelques coups de mouſquets, mais il eſtoit trop loin, les autres retournerent auec l'eau à la galere. Pegelin dit : *Où eſt Amet* ? Ayant ſceu qu'il s'eſtoit échappé, il gronda fort les ſoldats, qui s'excuſoient, diſans que ce Chaſteau eſtoit ſi proche delà, qu'il s'eſtoit ſauué dedans. Vn ieune garçon de quatorze ans Renegat, natif de Marſeille, appellé *Moſtafa* (que i'ay bien connu) ſeruoit Pegelin ſur la galere en qualité de Page, lequel entendant ces diſcours, ſans dire mot, va à terre auec les ſoldats, qui eſtoient empeſchez à faire la cuiſine, & en deuiſant auec eux, remarqua le chemin qui conduiſoit au Chaſteau ; il retourna à la galere, deſcendit en bas où eſtoient ſes hardes, mit vne chemiſe blanche, & ſa meilleure camiſole, ſortant de la galere, il n'y eut perſonne qui priſt garde à ce garçon ; & luy voyant l'occaſion fauorable, ſuiuit Amet au Chaſteau auec pareil ſuccez. Vous voyez par ce diſcours que Dieu conduit les bien intentionnez par ſa merueilleuſe prouidence.

RELATION XXVI.

Niaiſerie plaiſante d'vn Eſclaue Dunquerquois.

ESTant Eſclaue en Barbarie l'an 1641. au mois de Septembre, il y auoit auſſi Eſclaue vn certain Dunquerquois, appellé *Iean Bellinck*, frere de Corneille Bellinck, Capitaine d'vn nauire Marchand, qui fut pris par les Corſaires Turcs, & amené en la ville

d'Alger. Le Capitaine Corneille Bellinck comme Dunquerquois, perdit la vie en deffendant son nauire; & son frere Iean Bellinck fut mené Esclaue, & vendu à Alger. Le sort voulut qu'il tomba entre les mains du Bassa, qui employa cét Esclaue pour marinier sur les nauires, car c'estoit son mestier; il auoit fait plusieurs courses sur les galeres pour vogueur, & aux nauires pour Matelot. Il arriua qu'ayant quelques affaires auec vn Iuif appellé *Pharette*, touchant vne lettre de change, apres auoir acheué mes affaires, le Iuif me dit: Ne connoissez-vous point vn Esclaue Dunquerquois, appellé Iean Bellinck? Ie luy dis qu'ouy. Le Iuif me dit: *Menez moy où il est, ie voudrois bien parler à luy, car i'ay ordre de le racheter, & de l'enuoyer en liberté.* I'estois tres-aise de donner ces bonnes nouuelles à Bellinck, & pour faire ce petit seruice au Iuif (car i'auois affaire de ses drogues) ie menay le Iuif au Bain du Bassa, où ie trouuay nostre Bellinck, auquel ie dis en Flaman: *Bellinck ie vous apporte de bonnes nouuelles, ce Iuif a ordre de payer vostre rançon, & de vous renuoyer à vostre Patrie.* Ces mots le surprirent si fort, qu'il se ietta à genoux aux pieds du Iuif, luy disant en Flaman: *Ha Monsieur le Iuif, racheteż-moy pour l'amour de la Passion de Iesus-Christ.* Ie riois de ce compliment. Ce que voyant le Iuif, il me demanda la cause; ie luy dis en Espagnol les charmes que Bellinck employoit pour obtenir sa grace. Le Iuif se prit semblablement à rire, & me dit: *Dites-luy*

en voſtre langue, que ie le feray ſans autre conſideration que la ſienne propre.

RELATION XXVII.

Rencontres bizarres de la fortune des Eſclaues.

I'Ay raconté au diſcours de mon malheureux voyage, que nauigeant de S. Sebaſtien en Biſcaye vers l'Angleterre, noſtre nauire auec ſa charge & ſeize Paſſagers fut pris des Corſaires Turcs. Entre les ſeize paſſagers il y auoit deux ieunes hommes Biſcains denation, l'vn appellé *Turineo*, & l'autre *Iuan*: ils s'eſtoient embarquez à deſſein de venir à Dunquerque chez leur Oncle, Dom Turineo de Fuſtamente, Pagador de l'Armade nauale de Flandre. Ces deux ieunes hommes par noſtre commun mal-heur entrerent auec nous dans l'eſclauage des Turcs en la ville d'Alger. Ils n'auoient iamais eſté hors de leur Patrie, & cette nouuelle maniere de viure entre tant d'incommoditez & de miſeres leur eſtoit extrémement à contre-cœur. Mais comme ceux de Biſcaye (ce que i'ay remarqué entre toutes les nations de l'Europe) ſont les plus affectionnez pour aſſiſter leurs compatriotes, iuſtement au Bain de noſtre commun Maiſtre, ce renommé Corſaire Alli Pegelin, entre cinq cent cinquante Eſclaues, il y auoit beaucoup de Biſcains; & d'abord Iuan & Turineo firent connoiſſance, & receurent aſſiſtance; & au bout de quelques iours ie remarquay qu'vn Renegat Biſcain de naiſſance, ſous pretexte d'eſtre de la meſme Patrie, venoit iournel-

lement au Bain deuiſer auec Iuan & Turineo. Et comme ce Païs eſt fort dangereux pour les ieunes garçons, qui ſont nourris dans vn Païs, où le peché abominable eſt inconnu : ie craignois que l'amitié que leur monſtroit ce Renegat, ne fût pour débaucher ces deux ieunes hommes; c'eſt pour cela que ie les auertiſſois qu'ils ſe gardaſſent de ce Renegat pour les grands dangers, tant de renier, que d'eſtre débauchés. Ils me remercierent du ſoin que i'auois de leur honneur, & de leur ſalut : me diſans que ce Renegat leur donnoit des chemiſes, des ſouliers, & quelque peu d'argent, & qu'il ne faiſoit cela, que pour exercer vn œuure de miſericorde enuers ſes compatriotes, & qu'il ne parloit iamais ny de renier, ny d'autres débauches, & qu'ils eſperoient auec l'aſſiſtance qu'ils receuoient de ce Renegat, faire comme beaucoup d'autres Eſclaues quelque trafic : ce qu'ils faiſoient, car auec l'argent du Renegat ils acheteient quelque flacon de brandevin, qu'ils vendoient en détail, & dans le temps de trois mois ils auoient ſi bien profité, qu'ils eſtoient Maiſtres de la moitié d'vne tauerne au Bain : de ſorte qu'ils viuoient fort bien, & à leur aiſe pour des Eſclaues; ie les laiſſay dans ce commerce en Ianuier l'an 1642. quand ie partis pour aller au Royaume de Maroc, afin de venir en la Chreſtienté : & apres pluſieurs ſecouſſes de la fortune, comme i'ay dit au diſcours de mon voyage, i'arriuay en Flandre au mois d'Aouſt de la meſme année. I'a-

dressay vne lettre que Iuan & Turineo m'auoient recommandé, à leur Oncle Dom Turineo de Fustamente, auquel ie fis vne ample relation de l'estat où estoient ses Neueux, & aussi le moyen le plus facile pour les racheter.

Enuiron vn an apres Dom Turineo de Fustamente me fit dire à Bruges, lieu de ma residence, par vn de ses Officiers appellé *Iuan Baptista Terris*, que ie ferois grand plaisir à son Maistre, si ie voulois me transporter à Dunquerque, pour m'informer de quelques prisonniers Turcs que les Corsaires auoient pris, si entr'eux il n'y auoit personne capable pour faire vn échange auec ses Neueux. Ie fis de tres-bon cœur ce voyage, esperant faciliter la liberté de mes deux amis. Estant à Dunquerque, apres auoir salué Dom Turineo, i'allay comme il desiroit dans la prison, où ie trouuay enuiron cent Esclaues Turcs dans vne miserable caue, pas mieux traitez que les Chrestiens en Barbarie; ie demanday en langage qu'on appelle Franco (c'est vn langage fort commun en Barbarie, comme en Flandre la langue Françoise & Latine) à parler à l'Arrais, c'est le Capitaine, qui se presenta aussi-tost. Ie luy demanday s'il n'y auoit personne entre ses gens qui voulût entreprendre pour leur liberté de faire venir deux Chrestiens Esclaues à Alger, & apres auoir examiné ce Capitaine & autres Turcs que ie connoissois; entr'autres vn Renegat Anglois, qui auoit esté Canonnier sur vn des Corsaires qui nous auoient pris, & ne

voyant pas d'apparence de faire quelque échange (car ils estoient tous pauures) ie pris resolution de sortir de ce lieu, mais quād ie fus à la porte, il y en eut vn qui me dit: *Ne me connoissez-vous plus?* Ie luy répondis: *Non, mon amy.* Alors il me dit, *Quand ie vous vis la derniere fois, vous estiez Esclaue mal en ordre, & à present ie suis Esclaue comme vous voyez. Qui estes-vous donc,* luy dis-je? Il me répondit: *Ie suis ce Biscain renegat, qui assistoit vos Compagnons Iuan & Turineo mes compatriotes.* Ie fus tres aise de le voir, & luy demanday aussi-tost de leurs nouuelles. I'allay rapporter à Dom Turineo de Fustamente ce qui s'estoit passé; mais comme il estoit heure de disner, Dom Turineo me dit: *Mettons-nous à table premierement, & vous nous conterez en disnant ce que vous auez negotié auec les Turcs.* Ie luy fis vne briéue relation de tout, n'oubliant pas à conter l'Histoire de ce Biscain renegat, qui estoit dans la prison. Dom Turineo, qui auoit grande authorité à Dunquerque, donna ordre qu'on amenast ce Renegat dans la chambre où nous estions à table. Son ordre fut executé, & le renegat Biscain entra. Auant que de parler, il se prosterna à genoux, & tira de sa pochette vn chapelet; & alors il dit en Espagnol, *Aussi-tost que i'ay esté pris, i'ay fait tout mon possible pour auoir vn Rosaire, afin de prier Nostre-Dame, qu'elle fist connoistre aux Chrestiens, encore que i'aye esté Renegat, qu'ils n'ont iamais esté mal-traittez de moy, mais ie leur ay tousiours donné toute*

l'assistance qu'il m'a esté possible. La cause de mon malheur, en reniant ma foy, a esté la force de mon Patron, & voicy vn homme (en me montrant) *qui portera témoignage de ma bonne volonte enuers les Chrestiens esclaues.* Les paroles de ce Renegat Biscain eurent tant de force, que Madame Malquarto (c'estoit la Maistresse de la maison, car Dom Turineo y achetoit sa table) se leua, & donna au Renegat vne chemise, & vne bonne piece d'argent. Le lendemain Dom Turineo le fit remettre au giron de la sainte Eglise, par vn Pere Iesuite, appellé Pere Carion, & apres le fit mettre en liberté. On luy acheta vn habit de matelot, & il fut enrollé sur l'armade: sans ce bon-heur il eut esté mit aux galeres d'Espagne pour toute sa vie, comme ses autres compagnons Renegats.

Ce que ie vous raconte, est arriué l'an 1643. & trois ans apres, l'an 1646. vn iour que ie me promenois sur le Burgh dans la Ville de Bruges auec quelques amis, entre autres Monsieur Oignate, & Monsieur Melgar, nous vismes sortir de la grande porte du Franc deux Capitaines Espagnols, fiers & de bonne mine auec des cannes à la main; & nous disions, les voyans marcher si fierement: *Ils sont bien aises d'estre Capitaines.* Comme ils approchoient, i'en reconnus vn qui estoit Iean, duquel nous venons de parler; ie luy dis de grace: *Monsieur n'estes-vous pas Dom Iean?* Il me répondit, *oüy*; alors ie luy dis: *N'auez-vous pas esté Esclaue dans la*

Ville

ville d'Alger, & n'auez-vous pas connu vn Chreſtien eſclaue appellé Iacques Zeueren Dunquerquois? (c'eſtoit mon nom en Barbarie) alors il quitta ſa grauité, il me ſauta au col, me faiſant mille careſſes; ie le priay à diſner chez-moy, mais comme il deuoit marcher au meſme inſtant, nous beuſmes ſeulement vn doigt de vin enſemble. Ie luy racontay l'hiſtoire du Renegat, dont il fut tres-aiſe, & il me conta qu'il auoit vogué en galere, & paty beaucoup; mais qu'à preſent il auoit obtenu vne Compagnie par la faueur de ſes amis, ſans auoir ſeruy, & qu'il eſperoit auec le temps vne meilleure fortune; en diſant cela il fut contraint de marcher. Nous priſmes congé l'vn de l'autre, & peu de iours apres i'oüis dire, que Dom Iean eſtoit reformé. L'année ſuiuante il fut tué eſtant au ſeruice de ſa Majeſté.

RELATION XXVII.

Vn Eſclaue ſe ſert de tout pour viure.

COmme i'eſtois nouuellement arriué au Bain de Pegelin, on commanda 400. Eſclaues pour trauailler à vne maiſon de plaiſance du Patron, ſituée à deux milles d'Italie hors la Ville, & pour applanir vne petite colline. L'ordre eſtoit donné le ſoir, & le lendemain deuant le Soleil leué les gardes menerent ce nombre d'Eſclaues à l'ouurage; i'eſtois de ce nombre. En marchant ie deuiſois auec vn Eſclaue, qui l'eſtoit il y auoit long-temps, & François de nation; ie voyois qu'il auoit vn ſac vuide ſur ſes épaules; ie luy demanday ce qu'il vouloit

faire de ce ſac? Il me répondit: *Vous eſtes encore apprentif au meſtier d'Eſclaue, & moy ie ſuis vn vieux routier en telle maniere de viure, & ie vous montreray par raiſons euidentes, qu'vn Eſclaue allant aux champs pour trauailler, ſe doit garnir de trois choſes, d'vn ſac, d'vn morceau de pain, & d'vne cuilliere. Touchant le pain*, diſois-je, *i'approuue cela, car le Gardien vous commande & enuoye en quelque meſſage, toutes les fois qu'il luy plaiſt, & ſi pendant voſtre abſence on diſtribue le biſcuit, vous n'auez pas dequoy manger. Touchant la cuilliere, cela me plaiſt auſſi: car hier on donna du potage d'orge, & parce que ie n'auois point de cuilliere, ie fus contraint de me ſeruir de ma main* (vous deuez ſçauoir que quand nous trauaillions hors de la ville, on nous donnoit à chacun vne ration de biſcuit de galere, & vn potage d'orge.) *Mais touchant ce ſac, ie ne puis comprendre à quoy il eſt vtile*: il me fit la meſme réponſe, *Vous eſtes apprentif, auec le temps vous apprendrez par experience, que le ſac eſt vn meuble neceſſaire à vn Eſclaue habile.* Nous arriuaſmes à la maiſon de plaiſance, où l'on nous fit trauailler iuſques à deux heures deuant le ſoir; alors quittans l'ouurage, nous retournaſmes à la Ville en petites trouppes de dix ou douze enſemble, car les gardes ont ſoin, quand les Eſclaues vont à l'ouurage, qu'ils ne ſe eachent & ne s'égarent de la troupe, pour s'excuſer du trauail. Retournant donc à la Ville, vn Eſpagnol qui eſtoit auec nous (homme fort eſtimé entre

les Eſclaues du Bain, & qui meritoit d'eſtre Gradué en l'Vniuerſité des larrons) dit: *Voilà vn Alarbe auec vn troupeau de moutons, & ſi ie puis i'en auray vn ſans argent.* Il prepare vne corde pour eſtrangler le mouton, afin qu'il ne beellaſt point? *Mais quel moyen,* dit-il, *pour paſſer la porte ſans eſtre attrapé?* Le François qui eſtoit Praticien au Parlement des larrons, preſente ſon ſac à l'Eſpagnol, & me dit, *Dunquerquois voyez-vous bien à preſent de quoy ſert le ſac?* Cela me ſeruit de leçon, qu'on doit croire chacun en ſon meſtier.

RELATION XXIX.

De la fidelité d'vn Mary, & de l'infidelité de ſa Femme.

L'An 1638. les galeres d'Alger auoient débarqué quelques Turcs en la terre des Chreſtiens, qui eſtant cõduits par vn traiſtre Renegat, natif de ce Pays-là, prirent beaucoup de Chreſtiens, qui furent embarquez, menez, & vendus à Alger. Entre ces Eſclaues il y auoit vn homme, que nous appellerons *Ioſeph*, auec ſa femme appellée *Vipra*: ces deux furent achetez par Mahomet Celibi Oiga: Ioſeph deuoit penſer les cheuaux & les mulets, & Vipra ſeruoit de ſeruante à la femme de Mahomet Celibi. Et l'an 1639. Mahomet Celibi dit vn ſoir à Ioſeph: *demain au poinct du iour allez auec la mule à la porte de la Ville, appellée de Babaſon, & là vous trouuerez quelques Eſclaues Chreſtiens auec des cheuaux & des mulets, leſquels vont à deux lieües d'icy, pour auoir du charbon, allez*

auecceux, & amenez en vne charge. Le lendemain Ioseph se trouue à la porte, mais comme il n'y vit personne, il passa outre, auançant tousiours Chemin, & croyant que les autres estoient deuant, si bien qu'il fit tout ce qu'il put pour les ioindre. Quand il eut cheminé enuiron vne heure tousiours à la coste de la mer, il auise vne barque, il approche pour mieux connoistre les Mariniers, & il apperçoit qu'ils estoient Chrestiens, il abandonne sa mule, & court à la barque : les Mariniers le receurent, & luy dirent qu'ils venoient de Mayorque auec ordre d'enleuer quelques Esclaues Mayorquains, & comme ces Esclaues ne venoient point, ceux de la barque craignoient qu'ils n'eussent pas receu la lettre, par laquelle on leur donnoit cet auis, & auoient peur d'estre découuerts, parce qu'il estoit iour. Ils offrirent à Ioseph cent patagons, & qu'ils l'emmeneroient auec la barque en liberté, s'il vouloit aller dans la Ville, donner auis à ces Esclaues Mayorquains : mais Ioseph ne vouloit pas quitter le certain pour l'incertain, & disoit : *Ie suis assuré de ma liberté, & si ie retourne à la Ville, peut-estre que vostre entreprise sera découuerte, & ie demeureray Esclaue plus que iamais, & quand on sçaura que ie me seray meslé de cette affaire, i'auray trois cent coups de baston.* Ioseph n'auoit pas acheué de s'excuser d'entreprendre ce message, que quelques Turcs passerent par là, qui voyants que ceux de la barque estoient habillez à la Chrestienne (en quoy selon

mon iugement ces entrepreneurs auoient manqué, de ne s'estre pas vestus à l'Afriquaine) ils commencerent à crier alarme. Ceux de la barque craignans d'estre surpris de quelque Brigantin à voiles tendus, singlerent en pleine mer, emportans Ioseph. La barque en vn moment fut hors de leur veuë, & l'alarme cessa. Les Esclaues Chrestiens que Ioseph croyoit estre partis deuant luy, ne faisoient que d'arriuer comme l'alarme finissoit, ils trouuerent le mulet, & dirent entre eux, *Voilà le mulet de Mahomet Celibi Oiga: son Esclaue aura esté tué, ou pris des Alarbes, ramenons le mulet à la maison:* ce qui fut fait; & ainsi Ioseph fut compté pour mort de son Patron, & pleuré de sa femme Vipra: mais en peu de temps sa tristesse cessa, car Vipra deuint amoureuse d'vn Renegat appellé Assan, qui auoit esté Esclaue du mesme Patron Mahomet. Ioseph cependant estoit arriué à Mayorque, & estoit allé de là à son Pays, où il raconta tout à loisir, ce qui luy estoit arriué, tant en son Esclauage qu'au bon-heur de sa deliurance; estant neantmoins triste au dernier poinct pour l'absence de sa bien-aimée Vipra. Ioseph vendit tout ce qu'il auoit, & par l'assistance des gens de bien, & en grande diligence il fit 500. patagons. Il y auoit cinq mois que Ioseph estoit mis au nombre des morts. Au bout de ce temps Mahomet Oiga receut vne lettre escrite en ces termes: *Monsieur, par la grace de Dieu i'ay obtenu ma liberté le iour que vous m'auez enuoyé querir*

du charbon, par le moyen d'vne barque Mayorquaine; ie ne croy pas que voſtre Seigneurie m'accuſe pour cela, d'eſtre infidele: car chacun cherche ſa liberté. Eſtant Eſclaue, voſtre Seigneurie me demandoit cinq cent patagons pour le rachat de ma femme & de moy; i'enuoye icy ordre d'autant, eſtimant que ie ſuis encore Eſclaue, tant que ma femme ne ſera pas en liberté, ie me fie tant en la bonté de voſtre Seigneurie, que ie croy que mon offre luy ſera agreable. Cette lettre fut montrée à Vipra, qui n'en fut pas contente, car l'amour du Renegat Aſſan eſtoit trop auant graué dans ſon ame, ſi bien qu'elle diſoit ouuertement, qu'elle ne vouloit point retourner en ſon Pays; ce qui ne plaiſoit point du tout à Mahomet Celibi, car il eut bien plus volontiers receu les cinq cent patagons, & enuoyé Vipra en liberté; mais ſa femme luy dit: *Vipra a enuie de ſe faire Mahometane, & voudriez vous pour cinq cent patagons empécher vn œuure ſi agreable à noſtre Prophete? Outre cela tout le voiſinage ſçait ſon deſſein: & ſi vous la renuoyez, on vous tiendra pour Chreſtien.* Sur les raiſons de ſa femme, il trouua bon de tenir cet affaire en ſuſpens.

Ie vins iuſtement en ce temps-là à eſtre Eſclaue du meſme Patron Mahomet, & ayant appris l'Hiſtoire de Vipra & de ſon mary, i'eſtois vn iour ſur la porte auec Vipra, laquelle me dit: *Pourquoy eſtes-vous ſi melancolique?* Ie luy répondis, *Parce que ie ne ſuis pas ſi heureux que vous*; elle me demanda pourquoy? Ie luy repliquay: *Parce*

que vous pouuez ioüir de la liberté quand il vous plaira, car i'ay ouy dire que voſtre mary a enuoyé cinq cent patagons pour voſtre rançon, & ie ſuis eſtonné que vous refuſiez voſtre liberté, & de retourner auec voſtre mary, qui vous eſt ſi bon, & ſi fidele, comme auſſi pour exercer la Religion Catholique dans voſtre Patrie auec vos parents & amis. Elle répondit à cela : *Vne robe à la Turque me ſiera auſſi bien qu'vne cotte à l'Eſpagnole*; auec ces paroles elle me quitta, & rentra au logis; ce qui me fit connoiſtre que l'amour qu'elle auoit pour ſon galant, eſtoit plus fort que celuy qu'elle deuoit auoir pour ſa Religion, pour ſa Patrie, pour ſon mary, & pour ſes parents.

RELATION XXX.

Querelle d'Eſclaues Eſpagnols & Portugais.

I'Ay fait mention dans vne de mes precedentes Relations d'vne Egliſe Chreſtienne, qui eſt dans la ville d'Alger au Bain de la Duana, & que quelques Eſclaues Portugais eſtoient Maiſtres de l'Autel de cette Egliſe. L'an 1641. le 15. d'Aouſt Feſte de Noſtre-Dame, l'Autel eſtoit bien paré, & entre autres ornements il y auoit ſur l'Autel les armoiries du Royaume de Portugal, auec ces mots : *Exaltat humiles, & deponit ſuperbos.* Apres que le ſeruice fut acheué; & que les Chreſtiens ſe furent preſque tous retirez, deux Eſclaues Eſpagnols y entrerent, ou pour prier, ou pour voir par curioſité les ornements, & s'approchans de l'Autel, l'vn d'eux qui ſçauoit deux ou trois mots de La-

tin, commença à lire ce qui estoit écrit sur les armoiries de Portugal : l'autre demanda ce que c'estoit à dire ; son Compagnon luy répondit : *Cela signifie, Dieu éleue les humblés, & abaisse les superbes : cela est au mépris de nostre nation Espagnole* (car la mesme année le Portugal s'estoit reuolté) sans autre ceremonie, l'vn des Espagnols arrache les armoiries auec l'inscription, les déchire, & iette les pieces sur la place. Cela ne fut pas si tost apperceu d'vn Esclaue Portugais, que l'Espagnol auant qu'il pût sortir de l'Eglise, & gagner la porte, eut quelques coups de poing. Les Espagnols en se deffendant, se retirerent hors l'Eglise, par vne place du Bain : & quoy que la place fût remplie de Portugais, ils gagnerent la ruë ; tout le monde se mit aussi-tost alentour des combatans. Ceux qui estoient affectionnez pour le Roy d'Espagne, secouroient les Espagnols ; mais les Portugais ne manquoient pas en grand nombre de donner assistance à leurs Compatriottes, de sorte qu'en moins d'vne demie-heure de temps c'estoient comme deux armées d'Esclaues Chrestiens, qui s'entrebattoient à coups de poing, de pierres, & de baston. Les Turcs voyans ce tumulte des Esclaues, en demanderent la cause : & l'ayans appris, ils dirent aux Esclaues, *Chiens, canailles & sauuages, cherchez premierement vostre liberté, & vous pourrez apres à vostre aise disputer les querelles de vos Roys en campagne, & non pas icy :* sur cela à coups de cordes, & de nerfs de bœufs, ils separerent

les combattans, & les chasserent chacun en son logis.

RELATION XXXI.

Vn Esclaue ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.

QVand le Duc de Bragance l'an 1641. se fut rendu Maistre du Royaume de Portugal, il dépescha des Enuoyez à tous les Gouuerneurs des Isles & places pourueuës de garnison, pour les attirer de son costé, auant que le Roy d'Espagne y eût donné ordre; entr'autres Enuoyez il y eut vn Religieux, qui estant encore à la veuë de la riuiere de Lisbonne, fut pris des Corsaires Turcs: on l'amena Esclaue à la ville d'Alger. Par hazard ie me trouuay sur la marine, & ce bon Pere venant à terre, ie luy donnay le bon iour en Latin, luy disant que i'estois triste de son malheur, & qu'il estoit le premier Religieux de son Ordre que i'auois veu en ce Pays-là. Il me répondit auec grauité sans me regarder: *Dieu veüille que ie sois le dernier.* On le mena à la Ville, & au bout de deux iours on le vendit sur le marché auec quelques autres Esclaues. Mon Maistre Alli Pegelin l'acheta 12000. patagons, & du marché auant que de venir au Bain (demeure ordinaire des Esclaues) il alla chez son nouueau Patron, pour luy faire vn compliment & offre de seruice. Alli Pegelin rafiné & fin au possible, & qui vouloit découurir l'humeur & la qualité de ses Esclaues, pour s'en seruir quand ils parleroient de leur rachat, luy fit fort bonne mi-

ne, & dit au Religieux, qui auoit la teſte nuë, *Couurez-vous, ie vous prie, ie voy bien que vous eſtes perſonne d'importance, & que vous n'eſtes pas fait aux miſeres de la mer.* *Vrayement non*, luy répondit le Religieux, *& les ſoldats ont pris tout mon bagage.* A quoy Pegelin répondit: *Ces ſoldats ſont mal-appris, de ne point reſpecter les perſonnes de voſtre merite, & ſi vous auez affaire de toile, de drap, ou d'argent, ie vous le feray donner.* le Religieux répondit, qu'il auoit beſoin de tout cela. Sur cela Pegelin donna ordre à vn Iuif, qui eſtoit preſent, de liurer à ce Religieux du drap pour vn habit, ſix chemiſes, & quinze patagons, & il enuoya ce Religieux au Bain, où nous eſtions. Le meſme ſoir le Pere ſe vint promener ſur la Terraſſe du Bain. Monſieur de Vlomertynge, mon compagnon, & moy, demandaſmes des nouuelles au Religieux de ce qui ſe paſſoit dans la Chreſtienté, & ce qu'il luy ſembloit de noſtre commun Patron Alli Pegelin. Il nous dit, que noſtre Patron eſtoit vn homme courtois & raiſonnable. *Il m'a fait couurir, & m'a grandement conſolé, & m'a encore fait donner des chemiſes, du drap & de l'argent. Sur ma foy* (adiouſta-t'il) *il y a beaucoup de Princes en la Chreſtienté, qui ne feroient pas tant de faueur à vn Eſclaue ſans le connoiſtre.* Nous luy répondiſmes: *Aſſurez-vous, que vous payerez auec vſure l'honneur qu'il vous a fait de vous faire couurir, le drap, la toile, & l'argent que vous auez receu.* Mais il ſe mocqua de nous. Il diſoit tous les iours

la Messe à l'Eglise de nostre Bain ; & tous les Esclaues Portugais venoient entendre sa Messe, laquelle estant acheuée, ils conduisoient le Religieux iusques à la porte du Bain, marchant le dernier ; & alors auec beaucoup de *Baiso las manos* chacun se retiroit. Cette vie estoit bonne pour vn Esclaue, mais apres qu'il y eut esté quelques années, & qu'ayant fait demander combien Pegelin vouloit auoir pour son rachat, on luy eut répondu 12000. patagons, cette demande causa vn tel estonnement, & vne si grande tristesse au Religieux, qu'il mourut en peu de iours. C'estoit vn homme tres-vertueux, comme ie diray en vne autre Relation, la cause de son mal fut la trop grande courtoisie d'Alli Pegelin.

RELATION XXXII.

D'vn Religieux qui renia sa foy par foiblesse, estant Esclaue à Alger : & qui deuint Martyr par sa repentance.

LE Pere Ioseph Religieux de l'Ordre de S. Dominique, apres auoir vescu quelques années aux Indes Occidentales, retournant en Espagne sa Patrie (car il estoit natif de Valence) fut pris par les Corsaires d'Alger ; on le vendit selon la coustume, & comme l'auarice est l'ame des Turcs, son Patron luy demanda, s'il vouloit payer bonne rançon, qu'il le mettroit en liberté. Le Pere Ioseph, qui estoit d'vne belle & gaye humeur (comme vous le verrez) répondit qu'ouy, à condition qu'il seroit bien traité, qu'il feroit bonne chere, & qu'il dormiroit sur vn

matelas, & qu'il ne trauailleroit point; moyennant quoy il payeroit six mille ducats pour son rachapt. Le Patron croyant tenir les six mille ducats, traitoit le Pere Ioseph suiuant sa capitulation. Apres que le Pere eut fait bonne chere vn an durant, qu'il eut esté bien nourry, & bien couché, & sans trauailler durant ce temps-là; le Patron voyant qu'il n'y auoit nulle apparence que l'argent de son rachat deût venir, commanda à vn autre sien Esclaue, Espagnol de nation, de donner cent coups de baston (punition ordinaire en Barbarie) sous les plantes des pieds au Pere. Ce pauure homme estoit lié & garotté dans vn instrument propre à telle chose, qu'on appelle en langage Turc *Falaca*. Le Pere Ioseph voyant approcher l'Espagnol, luy dit: *Prenez garde Chrestien, voyez ce que vous faites; vous sçauez que ie suis Prestre, & si vous me touchez, vous serez excommunié.* Le bon Espagnol dit à son Patron: *Ie suis Chrestien, & vostre Esclaue, battez moy autant qu'il vous plaira, ie ne veux pas estre excommunié.* Le Patron qui estoit rafiné, appella vn autre de ses Esclaues, Portugais de nation, qui estoit bien-aise d'executer vne telle commission sur vn Espagnol, se mocquant de l'excommunication. Quand le Pere Ioseph fut guery de ces coups, qu'il venoit dans les ruës, & qu'il entendoit ses amis Esclaues plaindre son malheur, il leur disoit en riant: *Y a-t'il quelqu'vn qui ne vouluſt pas souffrir cent coups de baston pour faire bonne chere vn an du-*

rant, & pour tromper vn chien de Turc? Son Patron ne voyant nulle apparence de rachat, le vendit auec grande perte: car il estoit reconnu pour vn fourbe. Son Patron nouueau l'enuoya demeurer au Bain de la Duane, où il y a vne des quatre Eglises Chrestiennes qui sont à Alger. Les Prestres demeurent presque tous au Bain, où sont les Eglises Chrestiennes, & se nourrissent des aumosnes qu'ils reçoiuent des Esclaues. Et en payant à leurs patrons ordinairement trois patagons par mois, on les laisse en repos. L'an 1640. ie le trouuay à ce Bain de la Duane: mais comme la plus grande partie des Esclaues estoient Portugais, le Pere Ioseph, qui estoit Espagnol, auoit touſiours des querelles auec eux. C'est pourquoy son Patron luy permit de venir demeurer au Bain d'Alli Pegelin mon Patron. Ie fis grande connoissance & amitié auec luy, à cause de sa belle humeur. Et tous les Dimanches quand i'estois exempt du trauail, i'entendois ses sermons, qui n'estoient pas moins doctes qu'eloquents. Il prenoit plaisir à faire bonne chere, & estimoit sur tout le Patriarche Noë, qui auoit planté la vigne. Nous le menasmes vn iour à la tauerne, où faute de verres à vin nous nous seruismes d'vne lampe de l'Eglise; qui estoit de verre, & où le vin sembloit tres-bon à Pere Ioseph, & en beut trois lampées chacune d'vne pinte, & auec cette charge il se retira bien de nos amis. Peu de temps apres ie fus mis en liberté: & Pere Ioseph demeura-là iusques à

l'an 1645. si bien que ne voyant pas d'apparence d'auoir sa liberté, ou peut-estre attiré par la vie libertine, que permet l'Alcoran, il s'oublia tant qu'il renia la Foy Chrestienne, se faisant Mahometan, auec vne réjouïssance extraordinaire de tous les Mores & Turcs, qui le mirent sur vn cheual auec vne fléche à la main, le menant ainsi par toutes les ruës de la Ville comme en triomphe. Et se mocquans des Chrestiens leur disoient, *Voilà vostre grand Papas* (les Turcs appellent ainsi les Prestres) *que vous auez tant estimé:* cette action si étrange déplut grandement aux Chrestiens, tant Catholiques, que Reformez, & Schismatiques. Il arriua par la permission de Dieu, qu'en ce temps-là estoient à Alger vn Pere Iesuite, & vn Pere Carme déchaussé, natif de Gennes, appellé *Frater Angeli*, homme tres-vertueux; (l'ayant connu pour tel) ces deux Peres estoient fort tristes de la grande faute qu'auoit faite le Pere Ioseph, comme aussi pour le scandale qu'en auoient receu tous les Chrestiens, trouuans bon entr'eux de faire vne remonstrance à Pere Ioseph, qui s'appelloit alors *Isouf*, & de luy remonstrer le grand scandale qu'il auoit donné à tant d'Esclaues Chrestiens, qui auoient souffert mille fois plus de miseres que luy, & qui nonobstant perseueroient auec tant de constance & tant de patience, en la Foy Chrestienne. Par telles & semblables exhortations Isouf fut tellement excité, qu'il promit à ces deux Peres, de laisser la pernicieuse Religion Ma-

hometane, & de se reconcilier auec la sainte Eglise, & pour cét effet il demanda à se confesser, & la grace de receuoir le tres-saint Sacrement de l'Autel. Ce qu'il fit la mesme nuict fort secrettement, car si les Turcs eussent sçeu que ces deux Peres se fussent mélez de conuertir vn Renegat, ils eussent esté en grand danger d'estre bruslez. Le lendemain Isouf parut sur les ruës habillé à la Chrestienne ; ce qui donna de l'estonnement à toute la ville. Il fut pris & mené par les Officiers de la Iustice deuant le tribunal, qu'on appelle en ce Païs-là *Duana*. On luy demanda pour quelle raison il auoit changé les habits de sa Religion? Il répondit resolument, qu'il estoit Chrestien, Prestre, & Religieux, & qu'il vouloit mourir Chrestien. Et touchant ce qui s'estoit passé, qu'il l'auoit fait par la suggestion du diable. Sur cette réponse les Iuges trouuerent à propos de luy faire donner des coups de baston sous les plantes des pieds, pour chasser ces scrupules de son esprit.

Cette sentence fut executée, mais en vain, car il perseuera & dit constamment, qu'il vouloit mourir Chrestien. Ils le menasserent de la mort, & voyans enfin que toutes les menasses ne seruoient de rien, ils le condamnerent d'estre brussé vif, & à petit feu; les Sauses (ce sont les Officiers de la Iustice) le menerent hors vne porte de la Ville, appellée la porte de Baboloet, & y firent enterrer vn ancre de galere auec les bras ou dents en terre, & lierent bien étroitement

le Pere Ioseph à l'ancre, qui ne perdit pas le dernier temps de sa vie, car il demanda pardon à Dieu & aux Chrestiens qui étoient là presents en grande quantité, les exhortant qu'ils demeurassent constants en la Foy Chrestienne. Cependant par ordre des Sauses on apporta du bois, que l'on mit cinq pieds au tour de luy en forme de cercle; on alluma le feu, dont la flamme augmenta le courage de ce sainct Martyr, lequel plus haut que iamais demanda pardon à Dieu, du scandale qu'il auoit donné aux Chrestiens, leur recommandant de conseruer la Foy Chrestienne. A la fin suffoqué par la fumée, il tomba à terre, finissant sa vie, en donnant à tous les Esclaues Chrestiens vn exemple de vray Religieux, & de Chrestien tres-repentant.

RELATION XXXIII.

Du dessein que nous auions formé, pour nous rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan.

AV discours de mon voyage i'ay fait mention en peu de mots (me reseruant à cette Relation) que comme 24. Chrestiens que nous estions, auions pris resolution de nous faire maistres par force du nauire Turc, dans lequel nous fûmes par deux fois embarquez pour le voyage de Tituan: & par deux fois, à cause du vent qui nous fut contraire, nous fussmes contraints de relâcher, & de retourner à Alger. Lors que nous estions sur la mer dans ce nauire Turc, nous auions remarqué que le Maistre n'en-

tendoit pas ſon meſtier,& que la garde qu'il mettoit contre nous, n'eſtoit pas ſuffiſante, ny bien diſpoſée; & que la moindre partie des Turcs du nauire eſtoient ſoldats, & la plus grande partie Marchands; & comme cette nation eſt fort curieuſe de leurs armes, que tous leurs mouſquets & coutelas eſtoient empaquetez dans des eſtuys de drap, & bien liez, de peur que l'air ne les enroüillaſt. Nous auions auſſi remarqué, qu'il y auoit vne boëte pleine de demy picques en la chambre du Pilote, ſur la poupe où dormoit le Maiſtre, & ſon Lieutenant. Eſtans à terre pour la ſeconde fois, celuy qui fit l'entrepriſe de cette action, nous propoſa vn à vn qu'il y auroit moyen quand nous ſerions encore vne fois embarquez, de rompre le col à ces Turcs, de nous faire maiſtres du nauire, & acquerir auec la liberté de tres-grandes richeſſes, car il y auoit 24. Iuifs preſque tous Lapidaires. Cette double eſperance augmenta noſtre courage; le principal Entrepreneur aura icy nom Bottemond.

Monſieur Caloen & moy, eſtions certains de noſtre liberté ſans nous mettre en aucun danger; & nous engageans dans cette affaire, nous courions riſque d'eſtre tuez, ou du moins d'auoir cent coups de corde ſur le ventre, ſi elle eut eſté découuerte: toutefois pour faciliter la liberté des autres Eſclaues nos amis, nous promiſmes d'eſtre du party. Quand nous nous embarquaſmes pour la troiſiéme fois, l'Entrepreneur cacha dans vn ſac de biſcuit vn poignard, deux

grands coûteaux à la Turque, & deux liures de poudre ; ce sac fut porté à la proüe, où les Chrestiens dormoient, car le biscuit estoit pour les Chrestiens ; le vent deuint bon, nous nous éloignasmes en peu d'heures de la coste d'Alger. Nous commençasmes à deliberer comment & quand s'executeroit cette entreprise, & chacun y donna son conseil ; la resolution fut prise que nous qui dormions dans la chambre de la proüe, aurions les deux couteaux pour armes auec le poignard, & que nous nous seruirions d'vn harpon & de douze hoües, qui estoient à la proüe où nous dormions, dont ceux du nauire se seruoient pour charger & décharger le last. Les autres huit Esclaues Chrestiens dormoient sur le tillac, car de iour & de nuict ils deuoient auoir soin des voiles : &, comme i'ay dit autre part, les Turcs se seruent des Esclaues Chrestiens pour matelots ; ceux-là auoient pour armes chacun deux balles de canon de six liures ; auec quoy ils entreprenoient de tuër le Maistre & le Lieutenant dans la chambre de la poupe, & de ietter en bas les demy piques cy-dessus mentionnées. Et en mesme temps les douze autres deuoient tuër trois ou quatre Turcs qui faisoient garde au Gouuernail, & entrer à la poupe où les Turcs restans dormoient auec leurs armes engagées, comme i'ay dit, & les assommer là. Et afin que les quatre Turcs qui estoient de garde au Gouuernail ne pussent pas remarquer quand les seize Chrestiens qui dormoient à la proüe, sortiroient ;

les huit Chrestiens qui dormoient sur le tillac, estoient venus quatre ou cinq nuicts de suite prendre du tabac deuant l'Escotille sous laquelle nous estions, pour estre à l'heure de l'entreprise tous ensemble sur le tillac sans estre apperceus de la garde. Et en cas que les Turcs de la poupe eussent fait trop grande resistance, l'ordre estoit de nous retirer à la prouë, où nous deuions laisser quatre de nos Compagnons qui estoient Canoniers, & ils auroient tourné deux pieces de canon de la prouë vers la poupe, chargeant chaque canon d'vn petit sac, en forme de cartouche, plein de cailloux. Ces deux canons qui estoient prests, estoient suffisans pour nettoyer toute la poupe des Turcs, & les enuoyer en l'autre monde. Touchant les Iuifs, il n'y auoit rien à craindre; car ils dormoient tous au fonds du cale, d'où ils ne pouuoient sortir qu'vn à vn, pour venir sur le tillac, de sorte qu'vn Chrestien garny d'vne barre estoit capable de les tenir tous enfermez. Le iour fut designé au dernier de Ianvier, vne heure auant le jour. Nous estions à la prouë toute la nuict, auec esperance, crainte, & silence, sans dormir, attendans le signal, qui estoit, de frapper trois coups auec la main sur l'Escotille, que nous auec l'assistance de nos Compagnons d'enhaut, deuions & pouuions ouurir. Et comme nous auions vn horloge de sable, quand l'heure destinée fut venuë, chacun se tenoit prest. Mais l'on ne fit aucun signal, & quand le Soleil fut leué, & qu'on ouurit

l'Escotille par ordre du maistre, l'Entrepreneur qui vint dans nostre chambre, s'excusa sur ce que les Turcs auoient fait cette nuict trop bonne garde. Son excuse, selon mon iugement, eut esté plus legitime, s'il eut dit, qu'il n'auoit pas eu le cœur d'executer son entreprise.

RELATION XXXIV.

La curiosité se satisfait par le temps & par la patience.

EN 1639. ie n'auigeois d'Angleterre à sainct Lucar en Espagne, & apres auoir esté treize iours en mer sans voir aucune terre, le Capitaine de nostre Nauire, sur le midy auec son Astrolabe mesura la hauteur du Soleil, faisant son compte auec les annotations du Pilote, que nous estions sur la hauteur du Portugal, & que deuant le soir nous verrions deux Isles appellées *las illas Berlingas*. En arriuant alentour de ces deux Isles, nous apperceusmes deux Nauires qui croisoient la mer. Nostre Capitaine appellé *Vincent Arris*, fort experimenté aux affaires de la mer, iugea que les deux Nauires estoient Corsaires Turcs, c'est pourquoy il commanda que l'on déchargeât les balles du canon, & que l'on mist au lieu des balles, des barres de fer, disant, que si ces deux Nauires nous attaquoient, ils approcheroient de nuit, & qu'estant proches, on les endommageroit dauantage auec des barres qu'auec des balles. Le commandement du Capitaine fut executé. Cependant la nuict vint, & les deux Nauires estoient hors

de veuë. Les passagers, entre lesquels i'estois, craignoient qu'on ne fust contraint de cõbatre cette nuict. Le Capitaine disoit qu'il n'estoit pas de cette opinion. Nous estions à la poupe, & beusmes chacun vn trait de vin d'Espagne, & auec cela nous allasmes coucher. Le Capitaine mit la garde accoustumée, mais comme nous nauigions auec la voile de deuant; la sentinelle de la proüe ne pouuoit pas voir deuant soy. Il arriua qu'apres auoir dormy vne heure, vn garçon qui estoit de garde sur la proüe, apperceut deux Nauires, & commença à crier *alarme, alarme*. Le grand esquif estoit sur le tillac, & la toille cirée sur le grillet. Ces deux Nauires estoient desia si proches, que personne n'osoit se presenter sur le tillac, pour ietter l'esquif en mer: car quand l'esquif est sur le tillac, on ne peut pas (sans estre incommodé) defendre le Nauire, ny empescher l'entrée à l'ennemy. Tous les Matelots, qui estoient au nombre de soixante, furent en vn moment prests, pour combatre: à chaque piece de canon vn Connestable, auec deux compagnons. Le Capitaine commanda qu'on fermast toutes les portes, & qu'on cachast la lumiere, imposant quant & quant silence. Et donna ordre aux Canoniers d'vn costé du Nauire, que le troisiéme coup qu'il frapperoit du pied, seroit le signal pour ouurir chacun sa porte, mettre les pieces dehors, & donner feu. Il auoit aussi donné ordre à huict trompettes qu'il auoit, qu'ils sonnassent auec la décharge du canon: les

deux Nauires Corsaires estoient cependant si proches, qu'il ne restoit qu'à se mettre à bord, & quant & quant entrer l'espée à la main, dans nostre Nauire. Aussi-tost le Capitaine donna le signal, & ses ordres furent executez si ponctuellement, qu'en vn moment les portes furent ouuertes, les pieces aiustées, & le feu donné. Au mesme instant les trompettes commencerent à sonner l'alarme, & le silence se conuertit en bruit, & pource que les deux Nauires estoient fort proches, nous oüismes clairement les barres de fer, tirées de nos pieces, passer leur Nauire, & les cris de ceux qui estoient dedans. Apres la décharge, les pieces furent retirées, les portes fermées, & les Trompettes continuoient l'alarme. Ce tintamarre fait de nuict auec la fumée, estoit capable de faire trembler le plus asseuré de la troupe. Les deux Nauires ayans apperceu, & qui plus est senty, nonobstant le silence, que nous n'estions pas endormis, passerent sans répondre. Nostre Capitaine apperceuant qu'ils estoient passez, courut sur le tillac, fit mettre l'esquif en mer, embroüilla la grande voile, & découurit les grilles. Ce qui estoit le plus necessaire: car comme toutes les fenestres estoient fermées, & les grilles du tillac couuertes, la fumée de la poudre causoit vne obscurité épaisse.

Tout estant mis en bonne defense, le Capitaine redoubla les gardes, & donna ordre que chacun se tint prest pour le poinct du iour. Le lendemain deuant le Soleil le-

uant nous découuriſmes les deux Nauires, qui venoient droit ſur le noſtre. Le Capitaine appella tous ſes gens ſur le Tillac, les animant auec peu de paroles, montrant les pauillons des deux Nauires, qui eſtoient Turcs, & diſant que le moyen d'échapper l'eſclauage eſtoit de bien combatre : & alors il fit dire quelques prieres à leur mode, & nous paſſagers qui eſtions Catholiques priâmes à la noſtre. On donna à chacun deux verres de vin, & on embroüilla la grande voile pour ſignal, que nous n'auions pas enuie de fuir ; les Paueſcades furent tendus alentour du Nauire, & la Banniere rouge en ſigne de bataille fut plantée ſur la poupe. En cette poſture nous attendiſmes enuiron vne heure, mais les deux nauires voyans la grandeur de noſtre nauire, tant de monde ſur le tillac, & la reſolution de combatre, n'oſerent approcher. Ce que voyant noſtre Capitaine il fit tirer vn coup de canon comme pour les défier, & croyant qu'ils n'auoient pas enuie d'en manger, on deſembroüilla les voiles. Nous auançaſmes noſtre voyage, & peu de iours apres nous arriuaſmes à S. Lucar, graces à Dieu. I'auois vne grande curioſité de ſçauoir ce qui s'eſtoit paſſé dans les deux Nauires Turques, apres auoir receu noſtre décharge ; parce que ceux de dedans auoient extrémement crié : & ayant veu les pauillons Turques, ie ſouhaitois ſçauoir auſſi de quel Port de Barbarie ils eſtoient ſortis, & combien ces Nauires auoient de combatans & de canons, & la

raiſon eſtoit qu'eſtans ſi proches de noſtre Nauire, ne voyans perſonne ſur le tillac en defenſe, ils n'auoient pas jetté les crampons, en répondant à noſtre canon en meſme langage.

L'an 1641. lors que ie demeurois auec Cataborne Moſtafa en la Fondouque (comme i'ay raconté en mon voyage) i'allay le ſoir auec les Eſclaues Chreſtiens de la meſme Fondouque ſur la terraſſe, pour entendre les diſcours des Chreſtiens de differentes Nations. Cette nuict-là ils deuiſoient des rencontres ſur la mer, & que ſouuent par la conduite du Capitaine le nauire échappe les dangers, & quand il y a diſſenſion entre le Capitaine, ſes Officiers, & ſes ſoldats, que iamais ils ne font rien qui vaille, & principalement aux Nauires Corſaires. Sur cela vn Eſclaue François racontoit qu'il y auoit enuiron deux ans, que croiſant la mer auec les Corſaires d'Alger à la coſte de Portugal, vne nuict deux Corſaires penſoient attaquer vn Nauire Anglois, & que pour quelque diſpute qui ſuruint entre le Capitaine & les Officiers, le Nauire Anglois ne fut pas attaqué. Ie dis alors que i'eſtois ſur le Nauire Anglois; *Dites-moy la raiſon pourquoy, eſtans ſi proche comme vous ſçauez, quand nous fiſmes la décharge, ils n'oſerent pas aborder, pourquoy ne firent-ils pas pour le moins vne décharge?* Il me répondit, *Ils ne penſoient pas eſtre apperceus; & comme le plus grand Nauire, ſur lequel i'eſtois, ſans auoir entendu le moindre bruit, recent en vn inſtant quelques*

barres

barres de fer par le costé, & que tout d'vn coup nous entendismes tant de trompettes, il y eut vne telle épouuante, crainte & confusion, que les Officiers & Soldats dirent nettement au Capitaine, Nous ne voulons combatre que de iour. Et le lendemain quand les Turcs virent la grandeur de vostre Nauire, & le courage de vostre Capitaine, ils n'eurent plus enuie de se battre. I'appris d'vne estrange maniere ce que ie desirois sçauoir: & ie me fusse volontiers bien passé de le sçauoir de la façon que ie l'appris.

RELATION XXXV.

Les Innocens accusez,

LA Patrone de mon compagnon Monsieur Caloen auoit deux petits-fils, enfans de sa fille, l'vn appellé *Mostafa*, qui estoit vn des cinq Turcs desquels i'ay parlé au discours de mon voyage: l'autre estoit appellé *Amet*, qui demeuroit ordinairement dans vne maison de plaisance à trois lieuës hors de la ville d'Alger. Cette grand' mere de Mostafa & Amet estoit vne Vieille fascheuse, qui ne pouuoit souffrir dans sa maison Monsieur Caloen, & pour s'en defaire honnestement, elle l'enuoyoit chez son petit-fils Amet, à sa maison de plaisance, & moy ie demeurois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga. I'auois (pendant l'absence de Monsieur Caloen) negocié auec vn Iuif qu'il nous donneroit soixante & quinze patagons, à condition que le Cheualier Philippe de Cherf, Monsieur Caloen, & moy, donnerions vne lettre de change, comme

ſi nous auions receu cent patagons. Le Cheualier & moy auions ſigné la lettre, mais le Iuif vouloit que Monſieur Caloen la ſignaſt auſſi, & le Nauire auec lequel la lettre deuoit partir, eſtoit preſt à faire voile : & outre cela deux iours apres on faiſoit quelque Paſque des Iuifs, qui durant cette Paſque ne comptent argent quelconque. De faire ſigner la lettre par Monſieur Caloen, & luy enuoyer cette lettre, il n'eſtoit pas à propos. Car ſi l'on eut ſçeu que nous auions du credit, cela nous eut nuit beaucoup, & retardé noſtre liberté. Pour couurir mon deſſein, i'allay chez la Patrone de Monſieur Caloen, & luy dis qu'elle vouluſt faire venir ſon Eſclaue, le lendemain auant midy à la ville, parce qu'il deuoit écrire à ſon Pays, & que le Nauire eſtoit preſt à faire voile. Et comme Moſtafa eſtoit vn des cinq Turcs qui eſtoient en Flandre pour eſtre changez contre nous, elle crut que cette lettre auanceroit la liberté de ſon petit-fils. Le meſme ſoir elle enuoya vn homme exprés à la maiſon de plaiſance, pour dire à ſon fils Amet qu'il enuoyaſt l'Eſclaue le lendemain à la Ville auant midy. Amet auoit auſſi vn Eſclaue François de nation, dans la meſme maiſon de plaiſance, qui auoit ſoin des vignobles, & du tabac qu'il auoit planté. Et comme les Villageois en ce Pays-là ſont grands larrons, ils venoient la nuict dérober les raiſins & le tabac. Pour chaſſer ces larrons, Amet auoit vne vieille eſpée toute enroüillée, qu'il donna à Monſieur Caloen,

pour la faire accommoder à Alger; & la rapporter quand il reuiendroit à la maison de plaisance, afin de la donner à l'Esclaue François qui en chasseroit les larrons. Monsieur Caloen vint à la ville auec l'espée, & directement à l'heure mesme que Monsieur Caloen arriuoit à Alger, on découurit vne entrepriſe de quelques Esclaues Flamans, qui auoient enterré quelques armes, vne voile, & quelques rames pour voguer, à dessein de s'enfuir auec vne barque, pour se seruir de la voile & des rames, & se preualoir des armes si par hazard ils eussent esté poursuiuis. L'entrepriſe fut découuerte, & ceux qui furent attrapez, furent condamnez d'auoir chacun deux cent coups de baston. L'execution de cette sentence diuulgua cette entrepriſe parmy le Peuple, de sorte que la Patrone de Monsieur Caloen, ayant entendu que les entrepreneurs estoient des Esclaues Holandois, lesquels on compte pour Compatriotes auec les Dunquerquois, & que l'entrepriſe auoit esté découuerte iustement à l'heure que Monsieur Caloen estoit venu à la Ville, & cela à ma priere, outre qu'il portoit vne espée, sa Patrone tira vne consequence que nous deuions estre du party. Elle nous accusa, & la principale cause fut cette espée. Et sans vouloir entendre nos excuses, on nous mit quatre vingt liures de fer aux jambes. Et si son fils Mostafa n'eut esté au pouuoir de nos parens (comme i'ay dit autre part) nous eussions receu vn payement en mesme monnoye que les autres,

à ſçauoir deux cent coups de baſton, nonobſtant noſtre innocence.

RELATION XXXVI.

Fidelité, conſtance, recompenſe, & gratitude.

L'An 1640. les Corſaires Turcs prirent ſur l'Ocean en vn nauire quelques Eſclaues du Pays-bas, entre leſquels il y auoit vn Capitaine, qui auoit vn Lacquais, que nous appellerons icy *Morin*, à qui ces Flamans, auant que de tomber entre les mains des Turcs, recommanderent de ne dire point qui ils eſtoient: & que ſi en celà il eſtoit ſecret, ils le racheteroient. Les nouueaux Eſclaues furent menez à Alger, & ſuiuant la couſtume vendus, & par cet accident Maître & valet égaux en qualité, reſpect, & richeſſes. Et comme le ſeul but des Turcs eſt l'auarice, eſtans encore ſur la mer le Capitaine du Nauire auoit fait donner à Morin cinquante coups de baſton ſur le ventre, pour ſçauoir le nom & la qualité de ſon Maiſtre, & de ſes compagnons. Morin auoit répondu qu'il ne ſçauoit pas le nom de ſon Maiſtre, ny des autres non plus, ſinon que ſon Maiſtre & ſes Compagnons s'appelloient l'vn l'autre Monſieur. Cette conſtance fut tres-agreable à ſon Maiſtre, & auſſi aux autres Flamans, qui auoient eſté pris ſur le Nauire: entre leſquels il y en auoit vn que nous appellerons icy *Tibere*, de parens riches, qui dit à Morin: *Demeure fidele & conſtant: & ſi toſt que ie ſeray en liberté ie te racheteray.* Peu de temps apres Tibere ob-

tint sa liberté, auec vn de ses compagnons, & estant de retour en son Pays, il raconta à ses Parens la constance & la fidelité de Morin : les Parens de Tibere estimerent que sa promesse de racheter Morin estoit obligatoire, de sorte qu'émeus par la constance & la fidelité de cet Esclaue, ils donnerent ordre aux Marchands de Liuourne de faire racheter Morin, & de l'enuoyer auec les premiers Nauires en Angleterre ou en Holande. Morin fut racheté par les Iuifs, & liuré entre les mains de ces Marchands à Liuourne, qui en suite de leur ordre vouloient faire embarquer Morin dans vn Nauire Holandois, mais Morin n'y voulut iamais consentir, & refusa l'embarquement, disant pour ses raisons qu'il aimoit mieux mourir en la terre des Chrestiens, que de se mettre vne autre fois en danger d'estre Esclaue des Turcs. Ce qui obligea les Marchands de mettre Morin en la compagnie de quelques Holandois, qui auoient esté rachetez à Liuourne, & qui retournoient par terre en leur Pays. Morin arriuant au Pays-bas, trouua vn des Compagnons de Tibere appellé Carel, qui auoit facilité cet affaire : Morin le voyant en pleine ruë, se jetta à terre tout plat, luy baisant les pieds ; Carel estoit honteux, car tout le Peuple s'assembloit alentour de luy, pour voir ces ceremonies ; Morin luy dit, *où est Tibere ?* Carel luy répondit, *Leuez-vous, & ie vous meneray en sa maison* ; Morin se leue, & marche auec Carel. Si tost qu'il arriue à

la veuë de Tibere, ce fidele, ce reconnoissant, & cet innocent tira de sa pochette six aspros monnoye de Turquie, & vn fusil; puis auec vn compliment à sa mode il luy dit: *Monsieur, vous m'auez racheté, en recompense dequoy ie vous donne tout ce que i'ay au monde, & prieray Dieu toute ma vie pour vous.* Ce compliment procedoit d'vne si grande sincerité, que tous les spectateurs, entre lesquels i'estois, estoient tres-satisfaits de voir la reconnoissance & la fidelité de Morin; de quoy Tibere se trouuant de nouueau obligé, fit donner à Morin des habits & du linge, & le fit mettre en estat de seruir quelque honneste homme.

RELATION XXXVII.

Naufrage au port.

ESTant au logis du Bassa, i'y connoissois vn Esclaue Espagnol appellé *Iean de Silua:* ce Iean auoit seruy quelques années le Roy d'Espagne en qualité de soldat en la ville d'Oran en Afrique, située à cinq iournées d'Alger, les Bourgeois parlent la langue Moresque, parce que cette Ville fut conquise sur les Mores au temps du Roy Ferdinand, comme aussi à cause du grand commerce qu'elle a encore auiourd'huy auec les Mores. Ce Iean de Silua parloit en perfection cette langue Moresque. Apres auoir esté long-temps Esclaue à Alger sans aucune esperance d'estre racheté, il prit resolution de s'enfuir, se fiant sur ce qu'il sçauoit si bien la langue. Et pour mettre en execution son dessein, il s'habilla des habits

de ſon Patron en Turc, monta à cheual auec la lance à la main, le turban en teſte, & le cimeterre au coſté. En tel équipage il commença ſon voyage tres-heureuſement. Apres auoir cheminé quatre iours, il ſe trouua à vn village de Moſtaga, iuſtement ſur le midy, & comme c'eſt la couſtume de toutes les Moſquées de la Barbarie de donner ſur le midy le ſignal auec vn drappeau, pour ſe ſouuenir de loüer Dieu, auec l'Oraiſon ordinaire appellée en leur langage *Sala*, qui ſe fait auec beaucoup de geſtes & de grimaces, auec les bras & les mains, ſe mettans à genoux, & regardans vers le Leuant & le Ponent. Iean de Silua pour oſter tout ſoupçon aux Mores, mit pied à terre, faiſant auſſi des geſtes comme eux, & feignant eſtre Mahometan. Mais les Mores remarquerent auſſi-toſt que noſtre Cauallier manquoit en ſes Ceremonies, & ſans auoir égard qu'il parloit leur langage, & qu'il eſtoit veſtu à la Turque, l'arreſterent, luy oſterent ſes habits, & trouuans qu'il n'eſtoit pas Mahometan, l'enuoyerent bien lié auec bonne garde à Alger, où il receut trois cent coups de baſton, au temps qu'il croyoit ioüir de ſa liberté. Vous voyez icy vn veritable naufrage fait au Port.

RELATION XXXVIII.

Les Auantures de Meßire Philippe de Cherf de Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre de sainct Iacques.

BIen que les malheurs & les trauaux que doiuent souffrir les Esclaues, soient communs à tous ceux qui sont reduits à cette condition miserable, neantmoins les vns en sont plus liberalement partagez que les autres. Entre ceux-là fut le Cheualier Philippe de Cherf, dont i'ay fait mention au discours de ma Captiuité, comme vous allez entendre.

Apres que nous fusmes soûmis à la puissance des Turcs, les nauires Corsaires, qui nous portoient à l'esclauage, allerent moüiller l'ancre deuant la ville d'Alger, dechargeans leurs canons pour donner la salue, pendant cela la nouuelle de la riche prise fut incontinẽt semée tant parmy les Turcs de la garnison, que parmy le Peuple; & comme d'ordinaire les nouuelles s'augmentent passans d'vne bouche à l'autre, aussi fut-il diuulgué, qu'outre trente mille patagons, qui s'estoient trouuez dans les prises, on auoit fait Esclaue vn Seigneur de haute qualité, voulant dire la personne de ce Cheualier; les vns disoient qu'il estoit General, les autres Ambassadeur, & tous s'imaginoient que les autres estoient ses seruiteurs & ses Valets, ce qui ne fut pas vn petit bon-heur pour nous autres: l'argent que l'on fit accroire auoir esté trouué, fut estimé luy appartenir. Cette nouuelle fut en partie for-

gée par les Corsaires mesmes, comme c'est leur ordinaire d'inuenter de nouueaux stratagemes, pour augmenter la valeur des Esclaues nouuellement amenez, les chargeans de titres & de richesses, pour amorcer ceux qui achetent à faire des offres plus auantageuses, sur l'esperance d'en tirer vne bonne rançon. Le Bassa informé de cette nouuelle, prit le Cheualier pour sa tantiéme, qui est de huict Esclaues vn à son choix, comme ie rapporte au discours de ma Captiuité. Ensuite le Cheualier fut mené en vne Escurie du Bassa, où il rencontra d'autres Esclaues, & entr'eux quelques Capitaines & Officiers Espagnols, lesquels il n'osoit hanter beaucoup, ny les aboucher de iour, de crainte que l'on espiast ses actions, & la vie qu'il menoit auec ces Officiers Esclaues, auec lesquels il ne voulut vser d'aucune familiarité, pour n'augmenter point le soupçon qu'il estoit vne personne de qualité releuée; ce qu'eut fait la moindre communication, accompagnée de témoignages mutuels de respect, qui se rendent, & sont receus apres que l'on a fait connoissance : & pour oster de la teste du Bassa qu'il n'estoit ny General, ny Ambassadeur, il fut sept ou huict iours qu'il se tenoit seul, & rongeoit vne crouste de pain sec; ce qu'ayant esté remarqué du Cuisinier du Bassa, il luy fit donner quelque reste de ris, qui est le manger ordinaire des Turcs : & comme il le voyoit si souple & si seruiable, il le laissoit glisser au seruice de la cuisine, pour assister les Marmitons, à

leur apporter du bois, du charbon, tourner la broche, & semblables offices, qu'il ne pouuoit faire, qu'auec le bras droict, estant estropié du gauche d'vn coup de mousquet, qu'il auoit receu au seruice de sa Majesté Catholique l'an 1639. au siege de Salses. En recompense des bons seruices que le Cheualier rendit à la cuisine, le Cuisinier le fit manger auec les Marmitons Mores, qui se choquerent tous de ce qu'vn Chrestien mettoit auec eux les doigts au plat, dont ils marmotoient entre leurs dents, le regardans d'vn œil de trauers. Il ne faut pas douter, que le Cheualier ne pensast, qu'il estoit au festin de l'enfer auec les Pages de Lucifer, dont ces garçons portoient la liurée, & la mine, estans agez de 15. ou 16. ans, ayant les habits noirs de graisse, & d'ordure, assortis merueilleusement bien auec leur couleur noire. Neantmoins le Cheualier tâchoit le plus qu'il luy estoit possible, de se mettre en la mesme posture, pour paroistre mieux compagnon d'école. Trois mois s'écoulerent en cette vie miserable, de laquelle le Cheualier tira ce profit, qu'il fit perdre au Bassa l'opinion qu'il estoit General ou Ambassadeur, & l'esperance d'en tirer force monnoye : ce qui le fit resoudre de vendre son Esclaue, comme il fit, au General des galeres Alli Pegelin. La farce fut bien joüée pour ce coup, mais le nouueau Maistre, qui n'ignoroit point le bruit qui auoit couru de son Esclaue, commença à luy faire la guerre ouuerte, l'in-

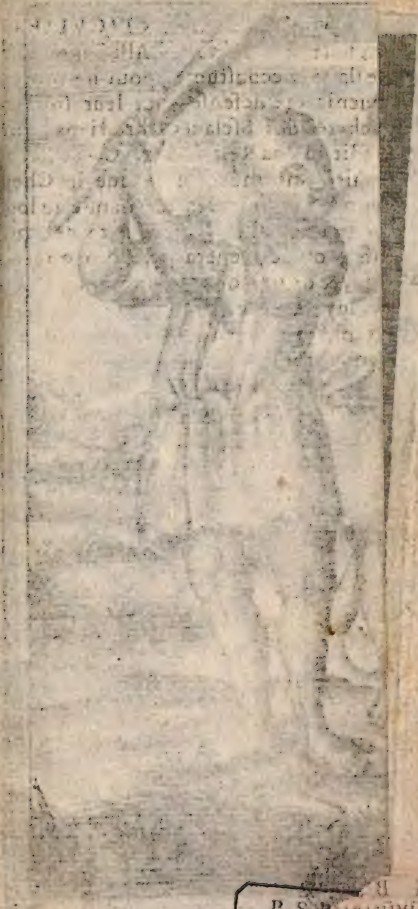
terrogeant en langue Franco, dont on vse par de là communement entre les Esclaues & les Turcs, qui, & d'où il estoit; le Cheualier obligé de répondre, dit, qu'il estoit vn pauure garçon, natif d'Ostende, fils d'vn Alfere Yrlandois, se disant de cette nation, tant à cause qu'il en portoit la mine, que parce que cette nation est fort peu connuë & peu estimée à Alger, dautant que l'Irlande en est fort éloignée, & que ceux de ce Pays ne payent iamais de grands rachats. Le Cheualier esperoit par cette inuention obtenir vn accommodement fauorable, quand on traiteroit de sa rançon: mais le General Alli Pegelin, qui estoit vn rafiné, ayant oüy la réponse, se mocquoit de luy, en disant: *L'on voit bien à vostre mine que vostre Pere estoit Sauetier, vous auez bien joüé vostre rolle en la cuisine du Bassa, mais ce sera à mon profit, ie sçay que vous estes Ambassadeur, & General du Roy d'Espagne, outre cela vous estes Cheualier*, luy attribuant ce nom pour empirer le marché, dautant que les Turcs sçauent, que les Cheualiers des Ordres militaires en Espagne sont beneficiez de Commanderies à la charge de faire la guerre aux Turcs, & aux Mores. Depuis le General renuoyant son Esclaue, luy dit: *Allez, allez, écriuez à vostre Pays qu'on vende vos terres, & que l'on m'enuoye des patagons, & vous retournerez chez vous.* Ce premier accueil de son nouueau Maistre ne luy fut pas fort agreable, ayant derechef à combatre vne opinion fausse & chimerique,

laquelle estoit assez puissante pour, luy oster l'esperance, qu'il auoit de respirer bien-tost l'air de son Pays natal. Le General auoit vne maison, separée de la sienne, où il logeoit de mon temps 550. de ses Esclaues, laquelle on appelle *Baño*, ou le Bain; & on la pouuoit prendre pour la representation de Babylone, & pour vn abregé de l'enfer. Les differentes Nations, la confusion des langues, les incommoditez qu'on y souffre, & toute sorte de crimes qui s'y commettent, forceroient le plus méchant homme d'en iuger de cette façon.

C'est en ce Bain que fut relegué nostre Esclaue, où il fut receu des Sieurs Caloen, Saldens, & de moy, nous congratulans l'vn l'autre d'estre tous ensemble: & comme le Cheualier estoit estropié d'vn bras, il n'estoit point obligé d'aller au trauail hors du Bain: c'est pour cette raison que nous le fismes Dépensier de nostre pauure marmite; il exerça cette charge à nostre grande commodité l'espace de six mois, au bout desquels, le General croyant que le Cheualier pouuoit auoir eu réponse de son Païs, le fit sommer de s'accorder auec luy. Le Cheualier fit offrir cinq cent patagons pour son rachat, dont le General Alli Pegelin parut fort mal content & indigné, tenant cét offre comme fait hors de raison, & emporté de colere, fit mettre au pied du Cheualier vne chaîne de cinq branches de galere, qui pesoit pour le moins cinquante ou soixante liures, pour l'obliger à des offres plus ap-

prochans la de ſomme de trente mille patagons, à laquelle le General auoit taxé la rançon du Cheualier. Neuf mois ſe paſſerent qu'il eut la chaîne au pied, auec laquelle il eſtoit forcé l'eſpace de quinze iours de ſe traineràquelque lieu de la marine au trauail, pour aſſiſter à des Soyeurs de marbre, que le General auoit fait enleuer auec ces galeres de la ville de Bone, anciennement appellée Hypone, ſituée ſur la mer mediterranée, aſſez renommée pour auoir eſté la Metropolitaine de l'Afrique, du temps de S. Auguſtin, où ces pierres auoient ſeruy au Cimetiere de Tombeaux aux Chreſtiens. L'office du Cheualier eſtoit de meſler le ſable & l'eau, & le verſer pour couper le marbre. Pendant qu'il eſtoit empeſché au trauail, le General ne manqua pas de venir voir ce qu'il faiſoit, luy offrant de le renuoyer à Liuourne, auec vn Vaiſſeau qui eſtoit lors preſt à partir, s'il vouloit accorder les trente mille patagons, qu'il luy auoit demandez pour ſa rançon; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'auoit pas d'argent; ce que le General ayant continué pluſieurs fois, enfin fâché qu'il ne gagnoit rien, il luy dit en langue Franco: *La cane ty far gazzua, ty tener fantaſia, à fè de Dio my congar bueno por ti.* C'eſt à dire: *Voy chien, vous faites l'entendu, vous auez des fantaiſies, par la Foy de Dieu, ie vous accommoderay bien.* Le General Alli Pegelin eſtoit lors accompagné de quelques Iuifs, qui auoient part en cet Eſclaue, ſelon toute l'apparence, cachans neantmoins

leur part sous le nom d'Alli Pegelin, comme ils ont accoustumé, pour ne point contreuenir aux défenses qui leur sont faites, d'acheter des Esclaues Chrestiens, comme i'ay dit en ma Relation IX. Ce soupçon fut depuis confirmé, de ce que le Cheualier quelque temps apres fut mandé au logis du General Pegelin, à la requeste des mesmes Iuifs, où le General accompagné de ces Iuifs, & de quelques Capitaines de ses galeres, luy demanda encore vne fois, s'il vouloit offrir trente mille patagons, & que par ce moyen il seroit libre; à laquelle demande le Cheualier répondit, qu'il n'auoit rien à dire. A cette réponse le General repliqua incontinent : *Pila baso cane, porta falaca.* Ce qui se dit ordinairement lors qu'ils veulent battre quelqu'vn, & veut dire : *Mettez vous à bas par terre, chien, & que l'on apporte la Falaca*; qui est vn bois long de quatre ou cinq pieds, troüé par le milieu, par où on fait passer vne petite corde, auec laquelle les plantes des pieds sont étroitement attachées à ce bois, par cinq ou six trous, en façon de garot, que luy donnent deux hommes, qui tiennent les deux bouts. Le Patient se met à terre sur le dos, ayant les plantes des pieds éleuées vers le Ciel; deux hommes luy tiennent les bras, afin qu'il ne se remuë point ou fasse des agitations de son corps, & vn cinquiéme commence le jeu, saliüant de toutes ses forces les plantes des pieds des coups d'vn nerf de bœuf, long de quatre ou cinq pieds, rond par le manche,



B. S.
MÜNCH

mais s'élargissant peu à peu iusques au bout, de la largeur d'vn demy pied. Au lieu de ce nerf ils prennent quelquefois vn bout de cable de nauire. La Falaque fut aussi-tost apportée au commandement du General, & le Cheualier en receut iusques à deux cent coups, de la façon que ie viens de dire, & comme vous voyez icy representé à la figure. Au milieu de ce rude supplice le General fit faire alte, luy demandant s'il n'auoit pas enuie de changer de Religion, & de se rendre de la secte de Mahomet, luy promettant de le faire Capitaine d'vne galere, ou d'vn vaisseau équipé, & de le faire riche, allant en course contre les Chrestiens; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'estoit point encore dans cette resolution, & qu'il vouloit mourir Chrestien, mais qu'il payeroit mille patagons pour sa rançon. A cette réponse le General commanda de luy bailler autres cent coups; ce qui fut executé. Cette façon d'agir du General Pegelin pourroit faire croire qu'il estoit vn homme fort affectionné à la Religion, mais ceux qui connoissent bien l'auarice des Turcs, comprendront aisement, qu'Alli Pegelin n'auoit aucun zele d'augmenter le Mahometisme; mais qu'il se seruit de ce pretexte pour tirer plus d'argent hors les plantes des pieds. Ces coups estant donnez, le Cheualier fut détaché du bois, ayant les pieds tout noirs de coups, estant menacé du General qu'il en auroit encore autant, quand il seroit guery de ses pieds, ou qu'il l'enuoyeroit au grand Sei-

gneur pour estre employé à la garde de ses femmes dans le Serail, où auparauant on le feroit Eunuque. Les coups n'auoient pas esté si sensibles que ces menaces, apres lesquels le Cheualier fut porté par des Esclaues à son quartier au Bain, car il luy estoit impossible, ie ne dis pas de marcher, mais de toucher la terre auec la plante de ses pieds; ses Amis Esclaues se mirent en deuoir incontinent de soulager ses douleurs, quelques-vns luy apportoient du vin pour lauer ses pieds, vn autre Chirurgien ouuroit la chair morte, & le pensoit, mais sur tout on doit estimer l'action charitable d'vn Pere Carme déchaussé, Esclaue, appellé *Pere Angeli*, Geneuois, lequel suçoit auec sa bouche le mauuais sang pour le faire sortir de ses pieds. Il fut six semaines à recouurer la santé; au bout desquels vn Iuif vint s'entremettre pour accommoder son rachat, lequel auec beaucoup de menaces luy dit, qu'Alli Pegelin auoit iuré par la teste du grand Seigneur (qui est vn serment inuiolable) que le Cheualier n'auroit point la liberté qu'en donnant quinze cent patagons; sa rançon fut arrestée à cette somme, & en suitte, on luy osta la chaîne, de sorte qu'il pouuoit franchement aller par toute la Ville: comme il se fait ordinairement auec ceux qui sont d'accord auec leur Patron, en attendant qu'ils s'embarquent. Nous euitasmes d'estre traittés auec vne semblable rigueur pour la ferme croyance qu'auoit Alli Pegelin, que ce Messire Philippe de Cherf estoit quelque

grand Miniſtre du Roy d'Eſpagne, laquelle eut tant de puiſſance ſur ſon eſprit, qu'il ne pouuoit quitter l'opinion que nous eſtions les Valets du ſieur de Cherf, encore qu'il eut bien pû voir, que ſon Eſclaue, qu'il priſoit tant, n'eſtoit pas tel qu'il penſoit; c'eſt pourquoy il nous eſtimoit de peu de valeur, en quoy conſiſtoit noſtre bon-heur dont i'ay parlé cy-deſſus. Enſuitte de l'accord il fut traitté d'embarquer le Cheualier pour Liuourne en Italie, afin d'y tenir priſon iuſques au payement du rachat accordé, qu'il feroit aux Iuifs correſpondans auec le meſme Alli Pegelin, & reſidans à Liuourne: mais le ſieur de Cherf s'en excuſa, ſuppliant de le remener en Eſpagne, par laquelle il auoit deſſein de paſſer pour reprendre duplicats des graces & mercedes que ſa Majeſté Catholique luy auoit faites, par ce que les originaux furent iettés dans la mer, quand nous fuſmes pris: ces excuſes furent cauſe, que le Cheualier ne fut point deliuré ſans payer rançon, ce qui eut eſté, s'il eut ſuiuy la reſolution du Patron; car le Vaiſſeau deſtiné pour Liuourne, n'eut pas plûtoſt commencé à ſingler en haute mer, qu'il fut agité d'vne furieuſe tempeſte, laquelle le ietta ſur la coſte d'Eſpagne en terre, où le nauire fut pris, & tous les Eſclaues eurent la liberté ſans rien payer, échapans par le moyen de cette heureuſe tempeſte d'aller en priſon à Liuourne pour y attendre leur argent promis pour leur liberté, comme on auoit accouſtumé. Ce que n'obſeruét pas les

autres Princes Chreſtiens, qui n'ont point vne correſpondance ſi eſtroitte auec ceux d'Alger, mais donnent la liberté aux Eſclaues auſſi-toſt qu'ils ont reſpiré l'air de leur obeiſſance, ſans obſeruer s'ils ſont rachetez ou non. Enſuitte donc de la reſolution de retourner par l'Eſpagne, le ſieur de Cherf s'embarqua auec nous & les autres Eſclaues Chreſtiens pour aller à Tituan, où nous arriuaſmes auec les incommoditez que ie rapporte au diſcours cy-deſſus, & fûmes tous mis dans la Maſmore, qui eſt vne priſon ſous terre, attendans l'argent de noſtre rachat, horſmis le Cheualier, lequel informé de cette couſtume, auoit fait mettre dans l'accord, qu'il n'y entreroit point, ce qui luy fut obſerué. Vous auez ſceu par le diſcours de ma Captiuité les trois tempeſtes que nous ſouffriſmes, le deſſein que nous euſmes de couper la gorge aux Turcs, & de nous rendre maiſtres du nauire, & comme nous arriuaſmes apres le naufrage à Tituan, & partiſmes pour Ceuta, nous ſeparans de ce Cheualier, lequel eſtoit obligé de demeurer à Tituan, attendant la remiſe de ſon argent de Liuourne à Cadis, & delà à Ceuta.

Pendant cela il ſonge aux moyens de s'affranchir ſans argent, viſite les lieux à l'entour de la Ville, & ſe flatte de l'eſperance de ſe ſauuer à la fuitte : mais comme il auoit beſoin d'aſſiſtance, il ne pouuoit venir à bout de ſon deſſein, s'il n'eſtoit aidé de ceux de Ceuta, il cherche & trouue moyen de faire vne correſpondance par lettres auec

vn Capitaine de la garnison de Ceuta, ville de l'obeyssance du Roy d'Espagne en Afrique, auec lequel il auoit esté Esclaue à Alger : il addresse fidelement ses lettres par les Cafilas, qui sont des Marchands, qui vont toutes les semaines de Ceuta à Tituan, & au contraire, sous la permission & sauue-conduit des deux Gouuerneurs, & s'accorde auec ce Capitaine de luy faire vn present de mille patagons pour les Matelots, qui deuoient se rendre à quelque lieu de la marine, distant de Tituan 2600. pas auec vne barque, pour receuoir le Cheualier, & trois de ses compagnons, lesquels s'estoient accordez auec Alli Pegelin, aux mesmes conditions que ledit sieur de Cherf, & depuis auoient esté loger ensemble au quartier d'vne maison éloignée, attendans aussi la remise de leur argent. Ceux-cy eurent part du dessein cy-dessus, & estoient bien-aises de contribuer aux dépens. Le iour & l'heure de l'execution furent assignez le 24. de Iuillet, iour de sainct Iacques de l'an 1643. à minuict, pour laquelle le Cheualier prepare pour chacun, deux ou trois pieces de cane ou roseau, les composant & emboitant l'vne sur l'autre, à la façon des hameçons, pour les pouuoir separer, & les cacher sous leurs habits depuis les genoux iusques à la gorge, aiustant vn cousteau par-dessus, afin que l'on crust que c'estoit des picques. Le iour venu, ils sortirent heureusement iusques à vn quart de lieuë hors de Tituan, & se cacherent dans vn fossé sec,

fort couuert de ronces & d'épines, attendans la nuict pour acheuer leur entrepriſe. Ayans eſté en ce foſſé quelque temps, le ſieur de Cherf iugeoit qu'il eſtoit temps de marcher vers la marine, mais vn des trois compagnons appellé Hans Maurus, lequel eſtoit tenu pour fort experimenté au fait de la mer, comme i'ay dit en la deſcription du naufrage de l'onziéme de Février 1642. ſoûtenoit qu'il n'eſtoit pas encore aſſez tard, aiouſtant que s'ils eſtoient obligez d'attendre, ce ne ſeroit ſans peril eminent d'eſtre attrapez & battus de la Falaque, le ramenteuant au Cheualier, qui ne deuoit pas auoir oublié les coups qu'il auoit receu à Alger. Cette apprehenſion d'eſtre battu, trompa l'experience & le ſçauoir de Hans Maurus, & le fit méconter : neantmoins apres quelque eſpace de temps il fit tant qu'ils ſe mirent en chemin, aiuſtans leurs pieces de cane, l'vne ſur l'autre, les lians fortement enſemble & vn couſteau pardeſſus, formans vne demy pique, pour ſe défendre contre les Alarbes, leſquels ſont voleurs Mores, qui dorment dans la campagne en Eſté. En chemin le ſieur de Cherf tira de ſa poche vne Croix, qui eſtoit ſa Venere, la meſme qu'il auoit ſauué de ſon Ordre de S. Iacques, lors qu'il fut fait Eſclaue, & la fit baiſer à ſes compagnons, diſant qu'il eſperoit que IESVS crucifié leur donneroit la liberté, & qu'ils auroient pour Interceſſeur l'Apoſtre ſainct Iacques, dont c'eſtoit la Feſte. Mais Hans Maurus qui eſtoit Lutherien,

refusa de le faire. Estans arriuez au bord de la mer, ils apperceurent vne barque tout contre le bord de la terre, de laquelle l'on crioit *hau, hau, Tituan*; & c'estoit la mesme qui estoit venuë pour les sauuer. Hans Maurus nonobstant son experience, & son addresse en toutes les occurrences de la mer, fut aussi-tost saisi d'vne terreur panique, & dit à ses compagnons : *Iettez vous à terre, ce sont des Pescheurs de la ville de Tituan, ils nous attraperont, & nous serons battus.* Cependant cette barque auoit desia croisé deux ou trois fois le lieu assigné, & redoublé le cry cy-dessus, battans le fusil pour signal conuenu, à la charge d'en rendre vn semblable auec le fusil. Et comme ceux de la barque ne voyoient paroistre personne, & qu'il n'estoit qu'vne heure auant le iour, joint aussi que la garde de la coste de Tituan les auoit apperceus, & fait le signal à la Ville par vn feu, pour la mettre en armes, ils prirent resolution de s'en aller. La route de la barque aprit au Cheualier, & à Hans Maurus, que ceux de Ceuta auoient fait le signal donné, & se mirent à battre le fusil, & à crier, mais tout cela en vain & trop tard, & voyans que leur dessein estoit éuenté, ils firent vne retraite sans bruit vers Tituan, entrans en la ville par diuerses Portes, sans estre apperceus, où ils entendirent que cette mesme nuit il y auoit eu vne alarme dans la ville, & que la Caualerie auoit esté mise aux champs à cause du feu qu'auoit allumé la garde de la marine. Cette Caualerie est

composée des Bourgeois, lesquels pour ioüir de quelques franchises, & du titre de soldat imaginaire, s'obligent aux alarmes de comparoir à cheual auec armes, pour battre au champ. Tout cela s'estoit passé, sans que ceux de Tituan sceussent la cause, dont ils ne s'informerent point, parce que les alarmes y sont fort frequentes à cause qu'ils sont voisins de la ville de Ceuta. Nonobstant cela les Entrepreneurs ne furent pas sans crainte d'estre découuerts, ny sans murmurer contre Hans Maurus, qui auoit été cause du mauuais succez, & lequel de déplaisir & de melancolie, & se dépitant, qu'il s'estoit lourdement méconté à la perte de sa liberté, & de celle de ses compagnons, en deuint malade : neantmoins tous ses compagnons luy donnerent les assistances possibles, & s'interesserent de tout leur pouuoir à sa santé ; mais voyans que sa maladie empiroit de iour en iour, sans que les remedes fissent aucun effet, ils songerent aux remedes de son ame. Et pour cela le Cheualier, qui connoissoit que Hans Maurus auoit mené vne vie moralement bonne, & qu'il auoit la crainte de Dieu, entreprit de l'exhorter à renoncer au Lutheranisme, & d'embrasser la Foy Catholique & Romaine, formant des discours auec le malade sur la difference de ces Religions, dont ils s'étoient auparauant fort souuent entretenus. Et comme Hans Maurus n'estoit pas grand homme de lettres, ny luy Theologien de profession, il luy remontra, qu'estant né de

Norvvege, il auoit suiuy la Religion Lutherienne, sans s'estre informé de la Catholique & Romaine, que celle-là estoit nouuelle, & l'autre ancienne, surpassant les inuentions de Luther de quinze siecles; & que celle-cy auoit esté suiuie par ses ancestres, sans qu'il peust croire qu'ils fussent pour cela damnez, qu'ils estoient autant & plus sages que luy, qu'il auoit dit souuent, quand il se portoit bien, qu'il feroit mieux s'il sçauoit mieux, qu'il estoit à present necessaire de songer à sa conscience, & que pour cet effet il feroit venir vn Prestre, lequel luy pourroit dire dauãtage, & auec plus de force. Ce discours dit dãs les approches de la mort, commençoit à faire des operations, lesquelles obligerent Hans Maurus de répondre au Cheualier, qu'il estoit vray qu'il auoit esté exhorté à suiure les traces de ses ancestres, mais qu'il trouuoit si peu de difference entre l'vne & l'autre Religiõ, qu'il ne croyoit point mal-faire de perseuerer en la sienne: mais dautant qu'il en estoit prié par ses amis qu'il connoissoit veritables & sinceres, qu'il desiroit qu'on appellast vn Prestre, pour luy donner satisfaction sur quelques doutes qu'il auoit. Le Cheualier sans perdre de temps luy amena à l'instant vn Religieux Dominiquain, Espagnol, Esclaue, assez habile, lequel auec vne grande facilité expliqua les doutes de Hans Maurus, & le desabusa de ses erreurs, tellement qu'il se fit Catholique Romain, se confessant & communiant auec vn tres-grand témoignage

de ferueur qui fut vne grande satisfaction pour les Esclaues Chrestiens, qui se trouuerent presents ; & le second iour de sa conuersion il mourut. Cette conuersion nous apprend la grande bonté de Dieu, qui donna à Maurus la grace de professer la Foy Catholique en recompense de ses vertus morales, & de sa bonne volonté, par vn accident estrange, par lequel il fut priué de son experience & de son addresse le iour de sainct Iacques, ce qui luy fit perdre la liberté corporelle, pour luy donner la liberté incomparable de ioüir de la veuë de Dieu. Huict iours apres la mort de Hans Maurus le Cheualier paya sa rançon, & passa à Ceuta, & delà par Gilbratar à Madrid, où il eut des Mercedes de sa Majesté Catholique, & de là s'en alla au Pays-bas, ayant souffert des maux plus griefs que nous autres, bien que nous eussions esté faits Esclaues en mesme temps : & celuy qui considerera auec attention tout ce que ce Cheualier a fait, trouuera que la prudence humaine est sujette à faire de lourdes fautes, & que Dieu seul est le directeur de toutes les actions humaines.

RELATION XXXIX.

Rencontres de mon Compagnon en Esclauage, le sieur Iean Baptiste Caloen, auec sa vieille Patrone.

LA condition des Esclaues porte auec soy la necessité de souffrir de leurs Patrons, mais le sieur Caloen fit souffrir à sa Patrone vne infinité de douleurs. I'ay rapporté cy-

dessus

dessus qu'vne vieille Morisque l'auoit acheté 1400. patagons, pour en faire échange auec son neueu Mostafa, qui estoit entre les mains des Parens du sieur Caloen. L'auarice fit ressentir à cette Morisque le payement de cette somme, comme si on luy eut tiré vn os de son corps, sans considerer qu'elle estoit employée pour racheter son propre sang. Cette auaricieuse croyoit apporter vn remede à cette douleur par quelque inuention, auec laquelle elle feroit payer au sieur Caloen 700 patagons, outre l'échange de son Neueu; elle songeoit iour & nuict aux moyens d'y paruenir, tantost elle se resoluoit à la force, mais l'apprehension que son Neueu Mostafa ne fust traitté de la mesme façon, l'obligeoit de reietter ce dessein. Puis elle se persuadoit que luy ayant remontré & fait connoistre combien d'argent luy coustoit son rachat, que ce seroit des ressorts plus propres à son dessein, veu qu'effectiuement il estoit fait autant pour la liberté du sieur Caloen que de son Neueu Mostafa, tellement qu'il estoit iuste qu'il en payast sa part; mais la crainte d'estre mocquée, & de le rendre plus obstiné, apres luy auoir dit son intention, la fit resoudre à se taire. Pendant qu'elle fut agitée de la varieté de ces resolutions, l'on publia vne Ordonnance, que tous les Esclaues Chrestiens, qui alloient par les ruës, deuoient auoir les fers aux pieds, au lieu de la menotte ordinaire, & ce à cause que le Roy de Cocques Benali s'estoit auec son ar-

mée mis en campagne, au deuant duquel estoit allé le Bassa auec la milice d'Alger. A cette occasion la Morisque fit mettre à la jambe du sieur Caloen vne chaîne de 50. liures, croyant qu'elle le disposeroit par ce moyen à offrir quelques cent patagons; mais le sieur Caloen se doutant du dessein de la Morisque, se plaignoit du tort qu'elle luy faisoit, le chargeant de quarante liures plus que les autres Esclaues, la menaçant qu'il feroit vser de la mesme rigueur enuers son Neueu Mostafa. Il ne laissoit pas pour cela de sortir tous les iours apres midy, reuenant au soir si bien coiffé du Vignoble, que sa Patrone auoit peur que quelque malheur luy fist perdre ses 1400. patagons. Pour preuenir ce danger, elle fit défenses au sieur Caloen de sortir, & afin qu'il n'oubliast point ce commandement, on luy mit vne chaîne qu'il ne pouuoit porter, ce qui le contraignit de garder la chambre assis ou couché sur vn matelas. Ie l'allois voir tous les iours, & luy menois des Esclaues Dunquerquois & Holandois, les premiers que ie trouuois, pour luy tenir compagnie, lesquels me suiuoient (comme le fer fait l'aiman) sur l'esperance de mettre leurs mâchoires en besogne auec 75. patagons, qu'vn Iuif nous auoit presté. Vous pouuez croire qu'vne si bonne compagnie n'oublioit pas de tirer les fusils hors de la poche, d'allumer les pipes, de fumer du Tabac, & de chanter à la mode des Matelots, tellement que la chambre estoit remplie de fumée, &

la maison de tintamarre. La Morisque ne pouuoit souffrir, que l'on beust du vin dans sa maison, & que les Esclaues Chrestiens, sans luy porter aucun respect, menassent vn bruit si horrible. Ce qui la mit en colere & en furie, montant en la chambre, grondant & tempestant, sans que personne se troublast ou fist semblant de l'entendre, ce qui la faisoit enrager, vomissant mille iniures contre le sieur Caloen en langage Franco, messé du More ou Arabe, auquel il repliquoit en Flaman, elle vouloit sçauoir ce qu'il marmottoit. *Ie dis*, luy dit il, *retire toy vieille sorciere, & parle la langue de ta Mere, sans faire la beste en langue More, que tu n'entends pas; nous sçauons que tu as esté chassée d'Espagne, tu n'as appris depuis que quelques mots de la langue Morisque, & tu nous en viens rompre la teste, i'en sçay autant que toy, tu as voulu te mesler de la sorcellerie, & tu en sçais autant comme de la langue Morisque. Quelle sorcellerie m'as tu veu faire*, luy dit elle, toute écumante de rage? *N'as-tu pas*, répondit il, *sans perdre contenance, craiſsé le Coeq au bec, auec cinquante grimaces, comme font les Mores de ce Pays, pour apprendre ce qui estoit de ton Neueu Mostafa? mais tout n'a seruy de rien, va-t'en, tu es vne folle, ignorante & presomptueuse.* Pendant cela les Compagnons vuidoient fort bien les bouteilles, & la feste estant finie s'en alloient.

La Morisque auoit accoustumé de luy faire des remonstrances amiables, le lende-

main de ces comedies ; mais tout alloit toûjours pis qu'auparauant. Vn iour elle dit au sieur Caloen serieusement & en douceur, qu'il ne pouuoit viure de la sorte, sans estre coupable d'insolence & d'inciuilité enuers elle, veu qu'il estoit Esclaue, & qu'il luy deuoit toute sorte de respect, comme à sa Patrone. *Il est aussi iuste*, repliquoit le sieur Caloen, *que vous reconnoissiez que ie suis le Patron de vostre Neueu, & qu'il est mon Esclaue, & qu'en cette qualité vous me fassiez honneur, & me respectiez, ie traitte mieux mon Esclaue, que vous ne faites son Patron. Insolent*, luy dit-elle, *ie vous feray plier, & vous me payerez la moitié des 1400. patagons, ou vous creuerez icy. Si ie meurs icy*, répondit-il, *vostre Neueu pourrira en la terre des Chrestiens, & vos 1400. patagons seront entierement perdus.* Ces réponces, boire du vin en sa maison, la fumée du Tabac, le tintamarre de quatre yvrognes, qui crioyent & chantoient à gorge deployée, enyvrerent fort cette Moresque. Elle crût le tenir en son deuoir, & tromper ses Compagnons, en l'enfermant dans vne caue, qui n'auoit aucune lumiere que par vn trou de la grandeur d'vn pied sur la court, commandant à ses Domestiques rigoureusement, qu'ils ne luy permissent de parler à personne. Ie fus pour le voir comme à l'ordinaire, & la Vieille me voyant mettre le premier pied dans la court, elle cria d'enhaut, *Allez Chrestien, vostre compagnon n'est plus icy. Elle ment la vieille sorciere*, dit le sieur Caloen, qui l'entend, *elle m'a en-*

fermé dans cette caue, en montrant sa main par le trou, ie fis semblant de m'en aller, mais retournant sans estre apperceu, ie luy apportay vne petite bouteille d'eau de vie, ou de brandevin, comme il auoit desiré, pour chasser la melancolie, dont il beut tant, qu'il fut possedé de l'esprit quintessentiel, lequel estant doux, à cause des figues, dont il est composé en ces quartiers, s'estoit emparé de son iugement. Ses cris effroyables, & l'effort qu'il faisoit contre la porte pour l'enfoncer, firent trembler la Morisque, croyant qu'il fust enragé, ou qu'il se voulust faire mourir, car elle ne croyoit pas qu'il eust si bien mouillé sa gorge: ce qui l'obligea de le faire ramener en sa chambre, où la Patrone le vint trouuer le lendemain, luy disant qu'il estoit le plus méchant Esclaue d'Alger, qu'il auoit merité cent fois la galere, & qu'elle estoit résolue de l'y mettre, mais que s'il vouloit promettre sept cent patagons, elle n'en feroit rien, qu'il n'estoit pas raisonnable, qu'elle payast 1400. patagons pour luy, veut que les Parents n'auoient rien payé pour son Neueu Mostafa, qu'outre cela il faisoit souffrir à sa Patrone mille déplaisirs, par ses insolences continuelles. *C'est donc*, dit-il, *ton auarice qui veut auoir les sept cent patagons, qui m'attaque? ne crois pas, malheureuse, que i'aye ouuert la porte de ta caue auec vne clef de sept cent patagons, & que i'en rachete la galere, ie ne te donneray pas vne maille, & tout ce que tu me fais endurer, ie le feray aussi*

endurer a son Neueu Mostafa, coupe court, & aste soy d'icy. La Morisque ne sçauoit comment viure auec son Esclaue, pour se deliurer de la crainte de perdre ses 1400. patagons, il n'estoit point en seureté en la compagnie de ses camarades, & encore moins quand il estoit seul: elle s'aduise de le mettre aux champs auec son Neueu Amet, frere de Mostafa, en vne de ses maisons, à trois lieuës d'Alger, leur baillant vn Esclaue domestique, François de nation, nommé *la Roche*, natif de Dieppe. Ils y firent bonne chere, auec vne tinage de vin, qui estoit vn pot de terre, qui tenoit cent lots: & pour accomplir la feste, Amet vendit son cheual pour auoir de l'argent, & manda d'Alger vne fille de ioye, de laquelle depuis il se voulut défaire, en luy coupant la gorge, dont il fut détourné par la Roche, qui estoit fort homme de bien. Amet ne faisoit en cela aucun scrupule, car il est assez ordinaire en la ville d'Alger, de trouuer le matin sur les ruës des filles estranglées, que l'on tient toutes pour putains, sans qu'on en faſſe aucune recherche. La Morisque apprit le ménage de son Neueu, & de ses compagnons, & les fit retourner à la ville, où le sieur Gaioen fut chargé d'vne chaîne de cinq branches, afin qu'il ne sortist point, mais il s'en soucioit fort peu, mettant la chaîne dans vne petite corbeille sur son dos, il vint auec moy en vne taucrne des Chrestiens, à vne ruë de sa maison, sans le faire sçauoir à sa Patrone, les Esclaues Dunquerquois, Espagnols, & François de connoissance ne man-

querent pas de luy faire quelque compliment pour auoir part à la liberalité de son vin. Ie laissay mon compagnon à la Tauerne, comme le Nauite sur l'ancre de reserue, & m'en allay à quatre heures penser le cheual de mon Patron; pendant cela la vieille Morisque estoit en toutes les peines du monde, ne trouuant point le gage de son Neueu chez elle, elle enuoye Amet en tous les Bains des Chrestiens chercher son Dunquerquois, de la conseruation duquel dépendoit la liberté de son cher Mostafa. Amet va de Bain en Bain, & à la fin il le trouue, & luy dit que sa grand' Mere estoit en grand' peine pour sa conseruation. *Vostre grand' Mere*, dit le sieur Caloen, *est vne vieille folle*; dont Amet se fâcha tellement, qu'il luy couurit la ioüe, ce que le sieur Caloen ne pouuant souffrir, sans prendre garde au reps & au lieu, il luy rendit vn coup du pied qu'il auoit libre, au bas du ventre, auec assez de peril de le blesser pour tousiours. Il ne faut en ce lieu que battre vn Turc ou vn More, pour estre brûlé vif, aussi Amet tout outré de colere, & de douleur, ne pouuoit moins que de l'en menacer. Mais il fut aussi menacé, que l'on brûleroit pareillement son Frere; & de cette sorte vn couteau tenoit l'autre en sa gayne: enfin la vieille Morisque voyant qu'elle ne gagnoit rien par artifices, ny par douceurs, & par rigueurs, elle fut contrainte de permettre au sieur Caloen de faire tout ce qui luy plairoit, sans se plus soucier de luy, iusques à nostre embarquement.

RELATION XI.

Vengeance, Malice, & Industrie.

IL y a deux voyes, par lesquelles les hommes executent leurs desseins, à sçauoir celle du Lion & celle du Renard, vn Gentilhomme Prouençal, au defaut de la premiere se seruit industrieusement de l'autre, comme ie vay dire.

Sa Majesté Très-Chrestienne à titre de ferme, possede vne place en Afrique, appellée *Le Bastion de France*, de mesme que les Genevois font la Tabaca. Cette habitation fut établie, il y a quelque cinquante ans, aux frontieres du Royaume d'Alger, à quarante lieuës de la Ville capitale, gueres loin de Bona, pour pescher le corail: il y a ordinairement en cette place quatre cens François, lesquels s'employent à cét exercice, aussi bien qu'au commerce du blé & d'autres denrées de Barbarie. Ce trafic est de très grande importance aux Marchands de Marseille, lesquels en échange des Marchandises de Barbarie enuoyent celles de France, qui se transportent delà à Alger, & aux autres lieux circonuoisins. Pour la conseruation de ce commerce, sa Maiesté a erigé en la ville d'Alger vne chambre de Iustice, composée d'vn Sur-Intendant, d'vn Chancelier, d'vn Consul, & d'autres Officiers necessaires, qui sont ordinairement des Marchands ruinez; lesquels s'entretiennent plus de leur damnable industrie, que des emolumens de leurs Offices. Au temps que i'estois Esclaue, il y arriua vn homme de Marseille, agé enuiron de trente

entendre qu'il sçauoit vne femme belle en perfection, dont il n'eust pas negligé d'acquerir les bonnes graces, s'il eut eu de l'argent; & si elle eut esté Chrestienne. L'inclination vitieuse de ce Renegat, luy fit incontinent venir l'eau à la bouche, & aspirer à la veuë & à la conuersation de cette beauté inconnuë, à laquelle il paruint par la bonne instruction de Pysandre, & quelques pieces d'argent, qui le firent paroistre galant homme, & de bonne mine. Le Renegat passe de temps à ses visites quelque trois ou quatre semaines, au bout desquelles il l'abandonna, n'ayant pas obmis d'estre plus communicatif de son mal que de son bien. Dequoy ne doutant point Pysandre, qui sçauoit que les atteintes lasciues sont contagieuses, il songe à faire rentrer Cassidore dans les bonnes graces de sa belle Turque. Et pour cét effet va trouuer vn Renegat du pays de Cassidore, luy disant que sa courtoisie auoit assuré son amy Cassidore, de le faire prier pour luy octroyer vne faueur singuliere de luy prester cinquante patagons, qu'il luy rendroit quand il auroit receu vne lettre de change qu'il attendoit, s'offrant de répondre pour luy, & que la necessité l'auoit pressé d'auoir recours à sa bonté. Le Renegat y allant à la bonne foy, crut Pysandre, & ayant esté trouuer Cassidore, luy dit qu'il auoit appris sa necessité, luy offrant cinquante patagons, moyennant qu'il s'obligeast de les luy rendre, lesquels à cette condition furent receus de Cassidore. Cependant Pysandre en fit

auertis la Courtisane, laquelle par quelque potion d'amour fit appeller Galidore, & renouuellant l'amour en peu de temps: elle le charma tellement, qu'il auoit besoin d'estre exorcisé par quelque bon Medecin: mais comme il estoit hors de son Pais, sans argent, & abandonné de tout le monde, il n'eut point d'autre remede que de se plaindre de la douleur de toutes ses iointures, & d'auoüer qu'il estoit attrapé de la verole, iurant auec impatience contre la Courtisane, laquelle s'accreut iusques au dépit, & à la rage, quand Pysandre luy fit dire, que c'estoit à luy, qu'il estoit obligé d'estre accommodé de ce bel ornement, en recompense du mépris qu'il auoit fait d'vn Gentilhomme de sa Nation, parce qu'il estoit Esclaue: cette vengeance fut subtile, mais trop rude & trop malicieuse.

RELATION XLI.

L'Ingenieur Renegat.

LE libertinage produit des personnes, auxquelles il est indifferent de seruir à Dieu, ou au diable, moyennant qu'ils en peuuent emporter quelque gloire, ou quelque profit. De ce nombre fut l'Ingenieur François, que les Estats des Prouinces vnies enuoyerent auec leur secours au Duc de Braganee, pretendu Roy de Portugal l'an 1641. lequel estant pris des Corsaires d'Alger, fut découuert par le Capitaine qu'il estoit maistre Ingenieur de feux d'artifice, & principalement fort sçauant aux compositions du feu Grec, dont on se sert aux attaques sur la mer. Le Capi-

ans, bien couuert, & de bonne mine, le quel venoit faire la charge d'vn des principaux Ministres de cette Chambre, il portera icy le nom de *Cassidore*; au mesme temps il y eut entre les Esclaues François vogueurs vn Gentilhomme Prouençal, qui portera le nom de *Pysandre*. Nonobstant qu'il fut Esclaue, sa naissance, sa conduite, & son industrie, le firent estimer de tous les Renegats de sa Nation, qui passoient lors le nombre de trois mille. Vn Capitaine de nauire, Renegat, ayant fait vne prise d'importance, fit vn festin aux Armeurs, Officiers Corsaires, & à ceux de cette Chambre de Iustice, y inuitant Pysandre, auec lequel il auoit contracté vne amitié fort étroite. A table Pysandre eut place prés de Cassidore, dont celuy cy estoit tres mal satisfait, le témoignant par sa mine morne & chagrine. Le Capitaine ne manqua point apres le repas de s'informer de Cassidore du suiet qui l'auoit empesché d'estre gay, & de faire bonne chere, & s'il luy estoit arriué de sa part chose qui luy pust déplaire. *Vrayment*, luy répondit Cassidore, *vous auez témoigné le peu d'estime, que vous faites de ma personne, me mettant à la table auprés de Pysandre, qui est Esclaue, & qui a tiré les rames, sans considerer que ie suis vn des Principaux de la Chambre.* Le Capitaine luy fit ses excuses, disant, qu'il estoit Esclaue par mauuaise fortune, cependant qu'il estoit connu de tous pour Gentilhomme de grands merites. Cassidore toutefois ne se contenta pas de cela, dont le Capitaine n'eut

pas laissé de luy témoigner son ressentiment, si cet orgueilleux n'eust esté en la sauue-garde du Bassa ; & pour ce suiet il ne luy pouuoit pas faire vne querelle pour l'amour d'vn Esclaue Chrestien. Il ne pût neantmoins dissimuler cette vanité de Cassidore, sans la faire sçauoir à Pysandre, lequel iustement indigné de ce qu'vn faquin comme Cassidore l'auoit mépriſé de la sorte, au lieu d'estimer l'honneur, s'il eut pû ſeruir ; *Mon malheur*, dit il, *ne m'a point rendu ſi impuiſſant que de m'auoir osté tous les moyens de me venger de cét impudent, ſans m'auoir laiſſé vne inuention qui luy ſera plus ſenſible que cent coups de baſtre, que ie luy ferois donner ſi i'eſtois chez moy.* Et de fait Pysandre qui estoit homme d'eſprit, habile & raffiné, épie des occaſions, pour executer le deſſein qu'il auoit de ſe venger ; & découure que Cassidore cajoloit ſecretement vne Courtiſane Turqueſque, auec laquelle il auoit à peu prés conſommé les deux cent piaſtres, qui valent autant de patagons, qu'il auoit apportés de Marſeille, pour faire quelque petit trafic. Pysandre eut patience, iuſques à ce qu'il ſçeût que tout ſon argent eſtoit depenſé, il ne luy fallut pas eſtre grand Prophete, pour deuiner que le fond de ſa bourſe le banniroit de l'amour de ſa maiſtreſſe, & qu'il auroit peu de credit, & moins pour engager. C'eſt delà que Pysandre voulut ourdir la trame, s'addreſſant à quelque Renegat François, entierement abandonné aux femmes, & fort attaqué des eſpines de Cupidon. Il luy fit

defense : tellement qu'ils iugeoient à propos de l'attaquer de loin. Pendant cela le Capitaine consulte auec ses Officiers, & l'Ingenieur sur les moyens de presser leur ennemy de plus prés, il leur fit accroire que son invention seroit la plus vtile : *Le vaisseau*, dit-il, *que nous attaquons a la proüe & la poupe fort eleuées, & l'artillerie de plus grand calibre que la nostre, & à cause de cela il y a danger d'estre coulé à fond, si l'on aborde, la force n'y peut rien, il le faut emporter par la subtilité de quelque invention : ie sçay vn expedient de l'emporter sans perdre vn homme, l'auantage que nous sommes au dessus du vent chasse la fumée de nostre artillerie vers nostre ennemy, ie me mettray dans l'esquif, & estant couuert de la fumée, ie me rendray au pauure Chrestien, & y attacheray mes feux d'artifice, dont l'effet de la flamme vous auertira de vous approcher.* Son conseil fut approuué, & ensuitte l'Ingenieur auec ses inuentions se met dans l'esquif auec deux Esclaues, auquel le Capitaine ioint quatre Turcs, & on lasche les canons à mesure que l'Ingenieur auoit besoin d'estre couuert de la fumée. Mais à cette occasion l'Ingenieur meditoit bien autre chose, que le Capitaine ne pensoit pas : car se voyant prés de l'Anglois, il fit accroire aux quatre Turcs, qu'il auoit besoin des deux Chrestiens Esclaues, pour l'assister, & occupa de cette façon les mains des Turcs aux rames de l'esquif, & se mit à la proüe, derriere leur dos, faisant semblant d'apresster son feu d'artifi-

ce, mais au lieu de cela, il degaisne vn coutelas Turque, & tue les deux Turcs qui estoient deuant luy, leur baillant deux coups dans les reins, & passant ceux cy, se rue sur les deux autres auec vne promptitude admirable, lors qu'ils commençoient à s'apperceuoir de l'accident pitoyable de leurs compagnons, dont ils furent tellement effrayez qu'ils demanderent la vie, ce qu'il leur accorda, comme estant le plus fort auec les Esclaues, qui s'armoient des armes des premiers tuez, leur commandant de joindre l'Anglois, duquel il fut receu au signal de son mouchoir, laissant flotter l'esquif auec les deux Turcs tuez, d'où il apprit au Corsaire que son Ingenieur l'auoit trompé; & mettant toutes ses voiles au vent, il fit toute la diligence possible pour euiter la puissance de ceux qu'il croyoit déja auoir en la sienne, se repentant de s'estre trop fié à vn homme, qui n'auoit gardé sa foy, ny à Dieu, ny à son Roy, & qui ne cherchoit qu'à seruir pour de l'argent, quand c'eut esté au diable.

RELATION XLII.

L'Esperance trompée.

SElon le prouerbe, chacun se doit mesler du mestier qu'il a appris, sans se laisser tromper à la presomption ou à l'esperance, laquelle traisne apres soy des malheurs, & vne repentance inutile, comme la preuue suiuante fera voir.

L'an 1639. vn garçon de dix huict ans, natif de Ceuta en Afrique, appellé *Francisco Mendez*, ayant seruy de Page à Dom Fron-

taine jugeant que ce François luy rendroit grand seruice, l'achete en la place publique où l'on vend les prisonniers. Les vanteries de cét Ingenieur de pouuoir mettre le feu aux vaisseaux, & brûler les voiles & les cordages, luy acquirent les bonnes graces de son Patron, lequel se preparant pour aller en course, luy donne de l'argent pour acheter les choses necessaires à ses compositions, auec promesses de luy donner de grandes recompenses, s'il effectuoit ce qu'il promettoit, & au contraire des menaces, s'il le trompoit. L'Ingenieur prepare ses inuentions, & s'embarque auec son Patron accompagné des autres vaisseaux Corsaires, & ayans quelques iours croisé la mer Mediterranée, ils découurirent deux nauires de Malaga, assez bien armez, ausquels ils donnerent la charge auec leur artillerie, ce que faisoient aussi les deux nauires en échange, mais dautant qu'ils n'en tiroient aucun profit, le Capitaine mit à bord, s'accrochant auec le nauire Chrestien, & comme pas vn Turc n'eut l'asseurance d'entrer, l'on eut recours à l'artifice de l'Ingenieur Esclaue, lequel fut appellé pour faire preuue de son industrie, il iette vn feu d'artifice sur la poupe du nauire Chrestien, lequel fit son effet, & les Chrestiens contraints de se rendre, ou de bruler tout vifs. L'on attribuoit cette victoire à l'Esclaue Ingenieur, lequel en conceut de l'orgueil, qui luy fit faire des plaintes, en disant qu'il n'estoit pas recõpensé selon ses merites. Les Armeurs apprirent, qu'il s'estimoit miserа-

ble, & qu'il feroit de plus grandes merueilles auec son esprit, si on luy permettoit de renier, & si on luy donnoit la liberté. Le succez de la premiere entreprise leur promettoit la verité de ce langage, & sur l'esperance d'en tirer vn grand profit, ils furent trouuer le Capitaine, Patron de l'Ingenieur, luy promettans de luy donner la valeur de son Esclaue, à condition qu'il le laisseroit renier, comme il en auoit enuie. Ce qu'il fit pour le respect des Armeurs ses Maistres, & l'Ingenieur se rendit Turc, par vaine gloire & par legereté, sans y estre forcé par aucun mauuais traictement ou desespoir de n'estre pas racheté. Au bout de deux mois de son esclauage, il s'habilla à la Turque, ne voulant pas regarder les Chrestiens, ceux mesme de sa Nation, dont vn Esclaue prit la liberté de luy dire qu'il s'étonnoit de le voir en cét equipage : *Ie vous entends*, luy dit l'Ingenieur entrecoupant son discours, *vous me connoissez, i'ay seruy le Roy de France mon Seigneur, le Roy d'Espagne, les Estats du Pays bas, tant qu'ils m'ont bien payé : i'en seruy de mesme roy, & puis i'iray chercher fortune ailleurs*; & disant cela abandonne son compatriotte. Peu de iours apres, le Capitaine qui auoit esté son Patron, partit en course auec son Ingenieur, & ne trouuans rien à écumer sur la mer Mediterranée, ils passent le détroit, & viennent dans l'Ocean, où à la hauteur de Lisbonne ils donnent la chasse à quelque nauire Anglois, lequel ils trouuerent assez bien monté, & de bonne

cisco Villegas, Cheualier Espagnol, qui demeuroit à Gilbratar, & estoit son Parrain, fut mis au seruice du Roy par son Maistre dans vne compagnie de Recreues, pour renforcer les garnisons de Naples, auec des recommandations au Capitaine. Les Recreues furent embarquées dans vn vaisseau Hambourgois, que l'on auoit arresté pour cet effet, à faute d'autres, comme il est fort ordinaire en Espagne, quand le seruice du Roy le requiert. Ils leuent l'ancre en la baye de Cadis, & singlent en pleine mer, s'engolfans en la mer Mediterranée par le destroit de Gilbratar, où sur la hauteur de Mayorque le vent leur deuint contraire, le Capitaine & l'Alfier se firent mettre à terre, à dessein de retourner au Nauire si-tost que le vent seroit fauorable. Cependant les Soldats qui estoient forcez de seruir, & parfoient le nombre des volontaires, persuaderent à ceux cy de se mutiner, prenans subjet que leurs Officiers faisoient en terre bonne chere, pendant qu'ils souffroient les miseres de la mer. Ils complotent ensemble de se rendre maistres du Nauire, & de retourner en Espagne. Les Matelots Hambourgois, ne sçachans point leur dessein se trouuerent en vn instant tous arrestez & les pieds pris au trauers d'vn tronc de bois, que l'on appelle *cepo*, en bas sur le fast, auec bonne garde auprés d'eux, & comme s'ils eussent fait quelque prise d'importance, ils pillerent la poupe, élisans pour gouuerner le Vaisseau deux Soldats, qui auoient fait le

voyage des Indes, lesquels comme les plus experts de toute la troupe, prirent le commandement. Tout alloit fort bien pendant qu'ils n'auoient point d'aduersaires, mais ayant fait quelques heures de chemin, ils découurirent vn Nauire auec le pauillon vert sur de mast, pour peu sçauans qu'ils estoient, personne ne douroit que ce ne fût vn Corsaire d'Alger, & voyans qu'il prenoit sa route droit à eux, ils se mirent en defence, rangeans 80. hommes sur le tillac, armez de mousquets & de demy-piques, enuoyans le reste en bas, à la place d'armes, pour auoir la conduite du canon. Le Corsaire qui estoit adroit, leur oste le vent, & leur donne vne charge auec 16. pieces de canon, dont deux ou trois furent tuez, & les cordages & les voiles quelque peu endommagez. Les Espagnols qui estoient entre les deux ponts, répondirent auec douze pieces, mais sans effet, car ils ne sçauoient pas la mesure, & ce qui estoit le pis, ayans déchargé ils n'eurent pas l'addresse de les recharger, & de les lier, ce qui fut cause que les affusts, & les pieces rouloient auec le mouuement du nauire. Les deux Commandans estoient empeschez au timon, d'où ils disoient les ordres qu'il falloit obseruer, mais comme tous leurs gens n'entendoient pas les termes de la mer, aussi executerent-ils à la bolline les commandemens qui tendoient à l'eschote. Le Corsaire voyant tant de monde sur le tillac, n'eut pas l'assurance de s'accrocher, mais remarquant que l'ar-

tillerie de ses ennemis n'estoit plus mise en besogne, il eut opinion qu'ils y auoit faute de poudre, & esperant auoir le dessus, il redoubla ses coups. Alors ces nouueaux mariniers commencerent à voir, qu'ils auoient entrepris le gouuernement du vaisseau, comme Phaëton celuy du Soleil, & songeans à leur conseruation, ils se resoluent d'oster les fers aux Matelots, & de mettre entre leurs mains la direction du canon, pendant que de toutes leurs forces ils defendroient le tillac, deputans vn Ambassadeur qui leur fit cette belle harangue : *Messieurs les Lutheriens, le batteau est attaqué des Turcs, on vous accorde la liberté, à condition de nous assister contre l'ennemy commun.* Il crût porter d'agreables nouuelles, & que les prisonniers seroient tres-aises de cette grace, mais il fut bien estonné, que les Hambourgois, lesquels en leur façon de parler, sont les Gascons du Nort, luy répondirent, qu'ils acheueroient ce qu'ils auoient entrepris, qu'ils estoient resolus d'estre Esclaues de leurs ennemis, refusans l'assistance qu'on leur demandoit, pour se vanger de l'affront de ces amis pretendus, dont ils auoient esté traittez comme des bestes. Ce Deputé en fait rapport à ses Compagnons, qui en furent tous interdits. Pendant cela le Corsaire ne perd point son temps, & leur donne vne charge de barres de fer, de laquelle les cordages furent rompus, les voiles déchirez, vn arbre emporté, le tillac couuert de morts & de blessez,

les ordres des Commandans mal donnez, & encore moins entendus, & obseruez; ce qui cause le desordre, & la confusion parmy le cry effroyable des blessez, qui ne pouuoient estre pensez, d'autant que le Chirurgien estoit enchaîné; tellement que les autres par desespoir perdirent courage. Le Capitaine Corsaire s'apperceuant que le Vaisseau qu'il attaquoit, estoit demonté, & en desordre, cria, *Lameina*, ce que ces pauures desesperez n'entendoient pas, encore bien qu'ils ne souhaittassent que de se rendre; ce que toutefois le Corsaire leur voulut dire, afin qu'ils fussent à deualer la grande rade sur le tillac, & à oster le drapeau de la poupe. Le Corsaire interpretoit leur ignorance pour mépris, & s'approcha pour leur donner vne double charge, mais voyant qu'ils mettoient les armes bas, & qu'ils faisoient des signes auec leurs mouchoirs sur les chapeaux, il enuoye à bord l'esquif auec vn esquadre de 15. Turcs, lesquels monterent sur le tillac, apprirent l'estat du vaisseau, le pillerent, & par compassion manderent le Chirurgien du Turc, pour penser les blessez, jettans en mer les morts, & les desesperez, & mirent les inutiles à l'esclauage. Les Espagnols furent mis à la chaîne du vaisseau Corsaire, & les Hambourgois demeurerent où ils estoient auec six Turcs qui les gardoient. Le Corsaire s'en retourna à Alger, où ces Esclaues furent vendus, entre lesquels estoit Francisco Mendez, qui en donna auis à sa Mere, pauure vefue qui

demeuroit à Ceuta, laquelle par vn amour naturel, fit tant, que passant & repassant en Espagne pour y recueillir des aumosnes, elle amassa 250. patagons, écriuant à son fils, que son Patron l'enuoyeroit à Tituan, où elle feroit payer sa rançon. Ayant receu ces nouuelles, François fut embarqué auec nous, remply de ioye de recouurer sa liberté, dont il auoit desesperé à cause de la pauureté de sa Mere, & le peu d'apparence d'ailleurs. Nous arriuasmes ensemble à Tituan, & y fusmes mis à la Mazmore, où ie receus des lettres de mon Compagnon Renier Saldens datées de Ceuta, au pied desquelles il m'écriuit, qu'il y auoit auec moy vn Esclaue Chrestien, appellé Francisco Mendez, auquel il me prioit de donner vn Patagon ou deux, s'il en auoit besoin, que son ancien maistre Dom Francisco Villegas donneroit les cinquante patagons, qu'il falloit encore pour son rachat, & que sa Mere s'embarquoit de Ceuta pour aller à Gilbratar, pour les receuoir; dont Francisco Mendez fut rauy de ioye, mais elle dura peu: car comme l'on estoit encore sur le discours de sa liberté, voicy vne voix qui s'écrie à la treille, qui estoit sur le paué de la ruë, *Francisco Mendez*, lequel leuant les yeux, voit sa Mere, laquelle le mesme iour auoit esté faite Esclaue, sur le Brigantin, qui d'ordinaire fait le voyage de Ceuta à Gilbratar, qui sont quatre lieuës, où les Soldats Portugais s'étoient negligez par leur yvrognerie. Cét accident pitoyable rendit la Mere & le Fils

desesperez pour iamais de liberté, au mesme iour qu'ils se deuoient embrasser hors de l'Esclauage.

RELATION XLIII.

La Pieté impie d'vn Esclaue Islandois.

ENcore bien que les Islandois crussent n'auoir point d'autres ennemis que la pauureté, & la glace, dont l'vne leur est perpetuelle, & l'autre leur dure huit mois par an; neantmoins Alger leur enuia, par son auarice detestable, le bien de la liberté qu'ils possedoient seul, sans enuie d'aucune Nation du monde. Lors que ie partis d'Alger, l'an 1642. vn garçon couuert à la Turque me vint trouuer, lequel ayant appris que i'estois Esclaue Dunquerquois, & que i'auois dessein de passer par Madrid, me bailla vne Requeste, tres-bien couchée en Latin, me priant de la presenter à l'Ambassadeur du Roy de Danemarck, prés de sa Majesté Catholique: ie fus étonné de cette conjonction de circonstances, qu'vn Turc demandoit quelque chose en Latin d'vne personne de la Nation Danoise; ie ne pouuois pas iuger au langage Franco, auec lequel il m'auoit abordé, qu'il estoit tel que i'appris depuis, c'est pourquoy ie voulus m'éclaircir de cette auanture. *Vous pouuez*, me dit ce garçon, *faire le plus grand œuure de charité, que iamais Chrestien fit à vn Chrestien*, & continuant, il me raconta tous les accidens de sa vie, pour me faire voir la Iustice de ses pretensions. *Il y a quelques années*, dit-il, *qu'vn Islandois Renegat, ayant esté long-temps en*

course auec les Corsaires de cette Ville, sans faire aucune prise, proposa au Capitaine, faſché de n'auoir rien attrapé, de faire voile vers l'Islande, & d'y mettre pied à terre, pour prendre des Islandois, lesquels ne sçauoient point qu'il y eût de ces Barbares au monde. La proposition fut aggreée du Capitaine, & en suite la conduite de cette entrepriſe fut commiſe à ce perfide Islandois. En peu de temps les Turcs se rendirent en vn lieu asſuré, connu de l'Entrepreneur, prés de cette Isle, & enuoyerent cinquante ſoldats auec vn eſquif en terre, leſquels forcerent quelque 800. ames, hommes, femmes, & enfans, d'aller au vaiſſeau de ces Corſaires, & puis vendirent en cette ville tous ces priſonniers pour eſtre Eſclaues, de la façon que vous ſçauez. Pluſieurs moururent du changement d'air, d'autres renierent par deſeſpoir d'eſtre rachetez, la moindre partie porte encore conſtamment le ioug rigoureux de l'eſclauage, auec quelque eſperance, que Chriſtian IV. Roy de Danemarck, duquel ils ſont ſubiets, aura compaſſion d'eux, à laquelle ils croyent qu'il pourra eſtre émeu, par l'entremiſe de ſon Ambaſſadeur reſident à Madrid. Puis pourſuiuant, ne ſoyez point étonné, me dit-il, que ie m'intereſſe auec tant de paſſion en cette affaire: eſtant Turc, & habillé à leur mode, ie ſuis natif d'Islande, & ie fus enleué de mon Pais auec ma Mere, & le reſte de la troupe, que ie viens de dire. Apres auoir eſté deux ans Eſclaue, mon Patron venant à mourir, me donna la liberté, à condition de renier, laquelle

i'ay executée pour procurer la liberté à ma pauure Mere, laquelle souffroit vn insupportable esclauage, trauaillant peniblement tous les iours, & estant battuë sans pitié. Depuis mon affranchissement i'ay esté à la solde du Bassa, allant en course, & ayant épargné quelque cent Patagons, auec lesquels ie pretendois racheter ma Mere d'vn More, duquel elle estoit Esclaue, mais le chien ayant veu mes offres, la traicta plus mal qu'auparauant, pour me faire donner deux cent patagons, & ie n'eus point de repos, que ie n'eus employé tout mon credit pour recouurer les autres cent patagons, qu'vn Turc homme de bien me presta, moyennant qu'il auroit ma Mere en gage, où elle est maintenant assez bien traittée, mais si ie venois à mourir, elle seroit reduite comme auparauant, & ne jouyroit point de la liberté toute sa vie. Ce discours m'ayant émeu à pitié, ie donnay tous les témoignages possibles, pour assurer ce garçon de la bonne volonté que i'auois, d'addresser cette requeste; & depuis estant arriué à Madrid, ie fus trouuer l'Ambassadeur de Danemarck, le sieur Hilaire Vlefelt, Cheualier de naissance illustre, orné de vertus, auquel ie fis la relation du contenu de la requeste, laquelle i'auois perdu en faisant naufrage, il me promit d'en auertir le Roy de Danemarck, me témoignant beaucoup de bien-veillance.

Depuis estant de retour en Flandres, comme le sieur Bernard d'Aranda mon Frere, quelque temps apres, passa par chez nous pour les affaires du Roy de Danemarck, &

de

de Cornificio Vlefet, Frere de cet Ambaſſadeur, & grand Maiſtre dudit Royaume, dont il eſtoit Gentil-homme, il m'aſſura que le Roy de Dannemarck, ſur l'auis de ſon Ambaſſadeur, par la voye de Liuourne auoit racheté ces pauures Iſlandois, & entr'autres cette Mere, dont le Fils auoit abandonné ſon ame, pour luy acquerir la liberté du corps, par vne pieté impie.

RELATION XLIV.

Les malheureux Corſaires.

LEs Entrepreneurs ſont eſtimez ſelon le bon ou le mauuais ſuccez de leurs entrepriſes; on les fait paſſer pour courageux & prudens, ſi la fortune leur eſt fauorable: mais s'ils en reçoiuent quelque reuers, le deſaſtre leur eſt aſſigné pour chaſtiment de leur temerité & folie. L'on a veu des pirates & des voleurs, qui ſe ſont rendus Generaux d'armées nauales, & de puiſſans Monarques, loüez & honorez par vn moyen que les autres ont eſté mépriſez, iuſqu'à eſtre pendus, ou mis à la rame de leur propre galere. Quatre Cadets François ſeront témoins de ce ſentiment commun, ie ne dis pas qu'ils eſtoient Pirates ou voleurs, mais Corſaires à deux patentes. La naiſſance ne les auoit pas pourueus de grandes commoditez, mais leur courage les fit reſoudre l'an 1636. d'armer vn Vaiſſeau pour aller en courſe, afin de faire quelque bonne fortune, amaſſans enuiron 15000. francs, dont ils equiperent vne Fregatte de dix pieces. Deux d'entr'eux, qui eſtoient Cheualiers de

S. Iean de Malthe, procurerent vne commission de cette Religion, contre l'ennemy commun des Chrestiens, les autres celle de sa Majesté Tres-Chrestienne, le bruit de cet armement, qui se fit à la Rochelle, assembla quatre-vingt Cadets, lesquels auec les Armeurs, vn bon Maistre de nauire, & trente six Matelots estoient capables d'entreprendre des exploicts de valeur. Tout estant prest, ils font voile, auec dessein de croiser la mer d'Espagne, entre Cadis & S. Lucar, & d'y mettre vn homme en terre, habillé à l'Espagnole, qui sçauoit la langue du Pays, pour espier les Nauires qui deuoient partir, & iugeans qu'ils y auoit plus d'auantage, d'arborer le pauillon de France, & ainsi les mettre en leur pouuoir. Le pauillon de la Religion de Malthe deuoit seruir contre le Croissant, & particulierement contre ceux d'Alger, & de Thunis, auec lesquels la France auoit paix, bien qu'elle fust mal obseruée de part & d'autre, selon la resolution. Le sixiéme iour apres leur départ ils mettent de nuict vn homme en terre auec l'esquif, prés de Cadis, qui retourna la nuict suiuante, rapportant qu'vn Nauire chargé de vin, de petite defense, estoit prest à faire voile, auquel ils donnerent la chasse, deux iours apres ils le prirent, & se defirent de l'embarras des prisonniers, les mettans en terre. Le goust de ce vin augmenta le courage, conceuans vne bonne opinion de leur valeur. Le troisiéme iour apres cette bonne fortune, ils

découurirent deux Corsaires d'Alger, ausquels ils donnent la chasse auec le pauillon de la Religion. Les Corsaires se fians à leurs forces, & iugeans de celles de nos Cadets, les attendent à voiles broüillées. Cependant ces Auanturiers consultent sur l'attaque, & furent d'auis d'aborder le plus grand des Corsaires, d'y entrer l'espée à la main, & d'abandonner leur propre Fregate, laquelle ne pouuoit auoir l'auantage du Canon sur le Corsaire armé de 24. pieces de fonte. L'ordre fut donné en suitte de la resolution; mais le Corsaire qui n'estoit pas vn petit maistre en ce métier, s'en apperceut à l'animosité de leur approche, & les voyant assez prés de luy, déploya ses voiles, pour se garantir de l'accrochement. Ce changement impreueu ne troubla pas peu ces Entrepreneurs, qui pourtant ne laisserent pas de saluer en passant leurs ennemis de leurs dix pieces de canon, mises sur vn costé, en receuant autant de la part du Turc. Ils entrerent inutilement plusieurs fois l'abord, comme estant l'vnique moyen de remporter la victoire, mais les Corsaires s'en détournoient, se seruans seulement des canonades, dont ils combattoient, iusques à ce que par malheur il passa vne balle de six liures au trauers de l'arbre de la Fregate, qui leur fit broüiller la voile, de peur que le vent ne rompist l'arbre qui auoit esté fenduë par ce furieux coup: Ils se defendirent courageusement, & ils eussent défaits les Mahometans, si le bruit de leurs canons

n'eut appellé cinq autres vaisseaux Corsaires d'Alger, qui s'approcherent trois heures apres, lesquels auec les deux combattans firent vne esquadre de sept, formans vne demie Lune, dont cette malheureuse Fregate fut canonnée de tous costez. Auec tout cela le courage ne manqua point à nos Cadets, car ils se defendirent valeureusement l'espace de neuf heures, pendant lesquelles ils tirerent six cent coups de leurs dix pieces; mais comme le nombre des chiens sont cause de la mort du liévre, à la fin la Fregatte percée de tous costez, dessus & dessous, l'eau commençoit à entrer au fond, rauissant malheureusement à ces braues Cadets le moyen plustost que l'ardeur de se battre. Les sept Corsaires enuoyerent leurs esquifs, pour sauuer ces infortunez, dont la plus part furẽt contraints de se mettre à la nage, pour n'estre pas tirez à fond auec leur vaisseau, se rendans Esclaues. Ils furent partagez entre les sept Corsaires Turcs, lesquels estant contraints de se rétablir, retournerent à Alger, où ces nouueaux Esclaues eussent esté vendus à vil prix à cause qu'ils auoient la reputation d'estre pauures & mal-aisez, si vn traistre Chrestien, Officier de la chambre du commerce de France, pour obtenir la bonne grace du Bassa, & du General Pegelin, ne les eut trahis, prenant secrettement auec eux part à l'achat de nos quatre Armeurs, & donnant vn malheureux conseil de les battre, & de les menacer de les mettre à la rame, sans consentir que l'vn

fût racheté ſans l'autre : ce qui fut fait apres ſept ans d'eſclauage, ayans ſouffert vne infinité de miſeres, à la fin de l'an 1642. pour la ſomme de ſix mille ducats : n'ayant acquis par leur courageuſe conduite, & genereuſe reſolution, aucune gloire, parce que l'iſſuë de leur entrepriſe fut malheureuſe.

RELATION XLV.

La Pieté ſuperſtitieuſe trompée.

LA ſuiuante Relation ne ſera pas vn mauuais apologue pour repreſenter la verité de ce que l'on ne peut aſpirer aux Couronnes du Ciel, ſans auoir combattu comme il faut, & auec courage icy bas en terre.

Le General Pegelin croiſant l'an 1641. auec ſes galeres Corſaires la mer Mediterranée, on l'auertit que l'eau douce commençoit à faillir, & ſe trouuant lors proche de Tremeſen, il donna ordre de voguer en vn certain lieu, entre cette ville & celle d'Oran, où il ſçauoit qu'il y auoit vne Fontaine. Au bord de cette place il fit mettre en terre cent Eſclaues, enchaînez cinq à cinq, chacun chargé ſur le dos d'vn petit tonneau, conduicts par cinquante Mouſquetaires, commandant qu'ils euſſent enſemble à faire l'aiguade à cette Fontaine, éloignée de la mer d'vn quart de lieuë. Pendant qu'ils furent en chemin, le General prit l'air de la terre, ſe promenant aux enuirons de la marine, où les Alarbes ne tarderent gueres à porter des rafraîchiſſemens à vendre, comme c'eſt l'ordinaire. Ils furent ſuiuis d'vn Gentil-

homme More, qui demeuroit proche delà, lequel vint baiſer les mains au General, luy faiſant preſent de raiſins, figues, limons, poules, & ſemblables rafraîchiſſemens, qu'il auoit fait porter auec luy par ſes Domeſtiques. Le General l'en remercia, luy offrant ſon ſeruice, & commencerent à cauſer enſemble. Le More qui n'auoit iamais ſorty de ſon village, ny frequenté qu'auec des Alarbes à demy ſauuages, ny eſtudié qu'auec quelque Cherif ou Marabout, qui luy auoient expliqué les ſottiſes de l'Alcoran à leur caprice, eſtoit fort ſimple, & entierement attaché à la fauſſe pieté de leur Religion, laquelle fut cauſe qu'il ſe mit à plaindre au General Pegelin de ſa fortune, laquelle luy auoit élargie grand nombre de Chameaux, Moutons, Bœufs, & Sujets: mais nonobſtant cela qu'il eſtoit malheureux à cauſe d'vne choſe, qui luy importoit plus que tout le reſte. Le General fut curieux de la ſçauoir: *C'eſt*, répondit le More, *que ie ne ſuis pas ſi grand amy de noſtre Prophete Mahomet, comme vous.* Le General, qui en ſon cœur ſe rioit de Mahomet, & de toutes ſes ſuperſtitions, diſſimulant le defaut de ſa croyance, luy demanda ſerieuſement, pourquoy il n'eſtoit pas ſi grand amy du Prophete? *Parce*, repliqua le More, *que vous auez ſacrifié auec voſtre cimeterre tant de Chreſtiens, qui eſt le plus agreable ſeruice, que l'on peut rendre au Prophete, & moy en toute ma vie, ie n'ay tué que des Sangliers, qui eſt vn ſeruice à la verité, mais nullement compa-*

rable au voſtre ; i'aurois beaucoup d'obligations à voſtre Seigneurie, ſi elle me faiſoit la grace de me permettre de tuer vn de ſes Eſclaues Chreſtiens, qu'elle en a ſi grand nombre, & elle me rendroit heureux, d'auoir fait vne choſe ſi agreable au Prophete. Le General qui eſtoit d'vne humeur aſſez railleuſe & gaillarde, luy accorda ſa demande, pourueu qu'il ſe tint derriere la colline, qu'il luy montroit à cent pas delà, luy promettant de luy enuoyer vn Eſclaue, de la Nation qu'il nommeroit : le More ne perdit point de temps, & choiſit vn Eſpagnol, *c'eſt le ſacrifice*, dit-il, remerciant le General auec joye, *le plus deſiré du Prophete, parce qu'ils ſont ſes plus grands ennemis*, & auec cela il ſe retira à la colline. Le General fit incontinent oſter le fer du pied de l'Eſpalder, qui eſt l'Eſclaue le plus adroit de toute la galere à manier la rame, & pour l'ordinaire le plus robuſte : car c'eſt luy qui commence à voguer, & qui donne la meſure que doiuent obſeruer tous les autres. Cet Eſclaue eſtoit Eſpagnol, & auoit la connoiſſance de la langue Arabe, & Moriſque, dautant qu'il auoit eſté ſoldat à Oran. Le General luy fit bailler vne eſpée & vn poignard, & luy raconte les diſcours qu'il auoit eu auec le More, l'enuoyant le chercher derriere la colline, auec defenſes expreſſes de luy faire du mal, mais ſeulement de luy donner l'épouuante. Auſſi toſt que le More apperceut l'Eſclaue Eſpagnol, croyant qu'il venoit pour eſtre égorgé, il ſe mit à genoux, commençant à faire

son Asala, qui est leur Oraison, pour bien faire son sacrifice, & le rendre plus agreable à son Prophete, mais se releuant, il vit deuant luy vn homme robuste & armé, contraire à ce qu'il attendoit, qui le fit trembler d'effroy & de crainte; neantmoins voyant qu'il estoit obligé de se battre, au lieu de faire vn sacrifice, il reprend courage, & tire son cimeterre, pour se garantir de l'espée & du poignard de son Aduersaire, lequel par son adresse n'eut pas grand' peine à gagner les armes du More, qui croyoit auoir échappé la mort, s'esquiuant d'entre les mains de l'Espagnol, & gagnant le tour de la colline, il se retire tout effroyé vers Alli Pegelin, auquel il fit ses plaintes, que le Chrestien Espagnol, qu'il auoit enuoyé, estoit venu armé. Le General se riant de ce pauure niais, luy dit: *C'est ainsi que vous deuez plaire au Prophete, si vous voulez meriter comme moy: car c'est de cette façon que ie sacrifie les Chrestiens, laquelle est agreable au Prophete; il n'est pas bien aisé que l'on tuë vn homme qui ne se peut defendre. Mahomet pendant sa vie estoit vaillant & honneste homme: allez, dites à vostre Cherif* (c'est vn Prestre) *qu'il vous interprete mieux le sens de l'Alcoran*, renuoyant ainsi le Gentilhomme More tout honteux, & se riant de sa pieté superstitieuse.

RELATION XLVI.

L'Auarice masquée.

LA cruauté & la Religion sont les voiles de l'auarice des Turcs enuers les Chre-

stiens ; mais comme ces pretextes ne peuuent seruir contre ceux de leur Secte, ils y employent l'orgueil & leur pouuoir. L'an 1640. il n'y auoit qu'vn ou deux Prestres à Alger, dont les Esclaues du General Pegelin estoient fort incommodez en leur Eglise du Bain, c'est pourquoy ils deputerent à Alli Pegelin l'Espalder, qui est l'Esclaue le plus robuste, & à cause de cela le premier & le plus honoré de la galere, & du Bain, lequel seul a le credit de parler au Patron, quand il luy plaist ; par la bouche duquel la generalité des Esclaues & des Galiottes fait remontrer ce qui les concerne. Cet Espalder nommé *Iuan Sanches*, (le mesme qui aiusta le More, comme ie rapporte en la Relation precedente) fut parler au General, luy remonstrant qu'il y auoit quelques semaines qu'il auoit pleu à sa Seigneurie de faire esperer à ses Esclaues Catholiques, qu'elle acheteroit le premier Prestre qui seroit à vendre. Ayant eu auis qu'il y en auoit vn qui estoit arriué depuis peu, qu'ils le supplioient de vouloir faire cette grace à ses tres-humbles Esclaues. Le General promit qu'il le feroit ; & de fait il se trouua au marché, où estoit exposé vn Prestre de l'Ordre de sainct Dominique, Conuentuel de Malaga, Licentié en Theologie, appellé *P. Bartholomeo de Ledesma* ; le General disoit à tout le monde, que ses Esclaues luy rompoient la teste pour auoir vn Prestre, afin que personne n'eust pas l'assurance d'encherir sur luy. L'on vient au Prestre, & l'on crie *du*

rache, tarriche: c'est à dire qui en donnera dauantage? Pegelin en offre 400. patagons, & vn autre Turc 10. patagons au dessus, le General se mit en telle colere, qu'il eust tué ce Turc, s'il ne se fust osté de là, en disant 400. dauantage, & adioustant, *y a-t'il quelqu'vn si hardy & si temeraire, qui ose encherir sur moy?* dont il fit peur à chacun, tellement, qu'aux ventes qui se faisoient depuis, personne n'osoit offrir plus que luy, ce qui luy valut beaucoup, achetant à vil prix. Ce Prestre nous seruit auec grande satisfaction l'espace de quinze mois, au bout desquels il fut trouuer Pegelin, qui voulut auoir 1500. patagons de rachat, en la place de mille qu'il auoit employé; à quoy le Pere repliquant que sa Seigneurie l'auoit acheté par caprice, & qu'il ne valoit pas tant. *Vous auez raison,* dit Alli, *i'ay gagné par cet achat, que pas vn Turc n'ose mettre encherc quand i'offre: mais vostre personne a causé mon caprice, il faut que vous le payez auec la iournée & l'interest, & sans cela creuez icy.* Le Pere n'eut point d'autre réponse, il luy falut importuner ses Parens & ses Amis, pour amasser 1500. patagons, auec lesquels il deuint libre.

RELATION XLVII.

L'Esclauage Imaginaire.

IL arriue quelquefois qu'aucuns Chrestiens, qui sont en la puissance des Turcs, soit moins Esclaues de leurs Maistres, que les hommes de leurs passions; & si l'on considere bien leur condition, on auoüera que leur esclauage ne sera point mal rangé entre

les choses du monde, que le Satirique Espagnol Queuedo nomme Imaginaires.

L'an 1641. les Corsaires ayant sur la hauteur de Minorque attrapé vn Brigantin, auec quelques personnes qui passoient à Gennes, les presenterent à vendre sur le marché d'Alger, comme c'est l'ordinaire; i'y passois par cas fortuit, & i'apperceus qu'entre ces nouueaux Esclaues il y en auoit vn habillé d'vn habit de velours rouge, tissu de fleurs noires, plus déchiré qu'vsé, lequel fut vendu quatre cent patagons. Ie iugeois lors que cét habit auoit seruy dessous la soutane d'vn Ecclesiastique de qualité. Quelques iours apres, allant au Bain de la Duane, (qui est celuy de la Ville, où les Esclaues trauaillent aux œuures publiques) ie trouuay cét Esclaue, qui auoit troqué son habit de velours, pour celuy de Prestre à la mode d'Alger, fait à la façond'vne tunique iusques aux genoux, de drap, de couleur de feüille-morte, telle que portent les Capucins en ces Païs-bas, taillé auec grande negligence, & mal approprié au corps, n'ayant point fait sa barbe depuis long-temps, mal chaussé, en vn mot en tres mauuais ordre, appuyé contre la porte de l'Eglise dudit Bain. Et voyant que la premiere veuë ne m'auoit point trompée, ie luy fis la reuerence, le consolant de son malheur, & luy souhaittant la liberté; il m'en remercia, auec beaucoup de courtoisie, & fismes connoissance, ayans plusieurs discours ensemble, qui établirent vne grande familiarité entre nous deux; par laquelle ie

remarquois qu'il n'aymoit la conuersation des Espagnols ou des Italiens, de peur d'estre reconnu, ayant caché son nom sous celuy de *Francisco Talles*, pour euiter ce peril. Le septiéme de Decembre, de l'an 1641. la veille de Noſtre-Dame, les Eſclaues du Bain de la Duane repreſenterent de nuict au meſme Bain vne Comedie en Eſpagnol, aſſez bien faite ſur l'Hiſtoire de Beliſaire, à laquelle ie fus inuité par ce bon Preſtre, y allant auec la permiſſion de coucher hors du logis de mon Patron Mahomet Celibi Oiga. Comme ie fus au Bain, i'y trouuay tous les Cabarets pleins d'Eſclaues, qui beuuoient & fumoient à merueille, en attendant la Comedie. Le Preſtre m'accoſta, & me mena au Cabaret dans vne chambre, vis à vis du Theatre, où il fit apporter la collation. Le reſpect particulier que l'Eſclaue Chreſtien hoſte du Cabaret, portoit à ce Preſtre, me rendit curieux de luy demander d'où venoit cette connoiſſance, veu qu'il eſtoit nouuel Eſclaue. *Celuy*, me dit, *que vous croyez eſtre le Maiſtre, n'eſt que le Valet, l'Alphere Majorquin, que vous connoiſſez, eſt le Maiſtre de ce Cabaret, & de deux autres, auſquels il entretient trois Eſclaues Chreſtiens pour les deſeruir, qui luy rendent compte chaque ſemaine, du vin, & des autres choſes, dont il les a pourueus; & ie ſuis icy mis par ſon ordre, & tout ce que l'hoſte me baille, luy paſſe en compte.* Puis il me dit que cét Alphere Majorquin eſtoit né de Majorque, & que depuis quelques années il auoit eſté fait Eſclaue, ayant au commencement ſouffert les maux de ſa condition,

mais que depuis ayant acquis la valeur d'vn patagon par son industrie, il auoit tant gagné qu'il pouuoit entretenir ces trois Cabarets, qui luy rendoient beaucoup d'argent. Ce discours fit que ie ne m'estonnay plus depuis de ce que l'Alphere Maayorquin se promenoit le long du iour les bras croisez, & bien couuert, cõprenant assez d'où cela procedoit. Et dautant que ie vis, que ce Prestre auoit tant de connoissance de cet Alphere, ie ne manquay point de luy demander, ce qu'auoit fait ce Majorquin auec le tres-beau cheual, que ie luy auois veu marchander, & acheter au marché de la Ville. *Il a*, répondit le Prestre, *fait present de ce cheual a son Patron*; Et comme ie n'estois pas assez éclaircy pourquoy cet Alphere ne se rachetoit auec le prix de ce present; il me dit, que l'Alphere depuis quelques années auoit esté d'accord auec son Patron à la somme de quatre cent patagons, qu'il auoit payée, horsmis trente, lesquels il ne voulut point parfaire, pour auoir le nom d'Esclaue, & ioüyr de la protection de son Patron, qui estoit homme de grand credit & authorité, auec lequel il viuoit en bonne correspondance, par le moyẽ de ses presens, faisant achepter par son Patron les nouueaux Esclaues de Majorque, ou d'Italie de sa connoissance, pour lesquels il remboursoit le prix, & les renuoyoit en leur païs, sans perdre l'interest de son argent, comme il estoit raisonnable. Ce qu'il fit aussi de ce Prestre peu de iours apres, n'ayant esté Esclaue que de nom, & de quelque interest de sa bourse. Ces emolumens estoient à cet

Alphere l'enuie de retourner chez luy, & dautant que les nouuelles de ces seruices de l'Alphere estoient venuës aux oreilles de sa Majesté Catholique, elle luy enuoya vn ordre secret, d'y demeurer en la mesme qualité, pour ayder les Espagnols Esclaues, & assister de son Conseil les Peres Redempteurs, quand ils y viendroient auec promesse d'vne honorable recompense ce qu'il fit fidellement, iusques à ce qu'il mourut Esclaue Imaginaire, deux ans apres mon depart.

RELATION XLVIII.

La Vangeance Execrable.

TOut vice charme, ou par l'interest, ou par le plaisir, & balance le peché auec quelque bien; la seule Vangeance est entierement malheureuse, n'ayant pour obiet que la rage de destruire autant soy mesme qu'autruy. Lors que nous fûmes sequestrez au Palais du Bassa, comme i'ay rapporté au discours de ma Captiuité, ie remarquay vn garçon Renegat, âgé enuiron de 12. ou 13. ans, couuert d'vne Robe de soye rouge, ayant le Turban nettement entrelassé; ie vis qu'il auoit le credit d'entrer au quartier du Bassa, & dans celuy de sa femme, quand il luy plaisoit; ce qui est vne faueur en ce Pays-là: les Eunuques de la femme du Bassa le respectoient, & le traittoient de Celibi, cela veut dire *Seigneur*. Les marques qu'il portoit de Renegat, & sa bonne mine, éueillerent ma curiosité d'apprendre la raison, pourquoy Amet, tel estoit son nom, estoit si priuilegié sur les autres Renegats Dome-

stiques. I'auois acquis quelque connoissance auec vn François Renegat, Despensier du Bassa, lequel me raconta les accidens du garçon, me faisant entendre l'effet d'vne passion furieuse. *Ne vous estonnez point*, me dit-il, *que Amet Celibi soit fauorisé plus que les autres, son illustre naissance le merite. Mais ne croyez pas qu'il ait tenu à ses Parens de le racheter: ils ont fait tous les deuoirs possibles pour le rauoir, & tout cela sans effet. Ce garçon ne fut iamais Esclaue comme ont esté les autres Renegats.* Et puis passant outre, il me dit, que ce garçon estoit Espagnol, né d'vne maison fort connuë, lequel depuis cinq ou six ans auoit esté enleué à ses Parens, & porté à Alger, de la façon que ie vay dire.

On sçait assez que sa Majesté Catholique possede sur le bord de la mer Mediterranée, & sur l'Ocean quelques places des Royaumes de Fez, & de Maroc, lesquelles seruent de bannissement aux vns, & d'azyle aux autres: car, comme le Roy est obligé d'y tenir vne forte garnison, ces lieux par sa faueur seruent de Franchises aux criminels, à la charge d'y seruir, & l'on condamne en Espagne les delinquans à tenir vne garnison dans ces places, comme és autres Pays aux galeres. Ceux qui sont Gtands d'Espagne, & de quelque qualité eminente, pour reparation de leurs crimes, sont exilez en ces places, auec obligation d'y entretenir à leurs dépens tel nombre de cheuaux, qu'il est iugé selon l'exigence du cas, & le pouuoir de la personne. En vne de ces Forteresses furent releguez deux Freres d'vne mai-

son qualifiée en Espagne, lesquels sur quelque suiet eurent dispute ensemble, l'aisné se trouuant offensé en son honneur, fit insulte à son Cadet, lequel ne pouuant digerer cet affront, eut recours à la vangeance, qu'il chercha par beaucoup de voyes, mais elles furent renduës inutiles, par le Gouuerneur de la place, qui estoit vn fort prudent Cheualier. Voyant qu'on l'empeschoit de venir aux mains auec son Frere, & croyant qu'il se deuoit vanger à quelque prix que ce fust, il executa le mauuais dessein, qui le porta à sa ruine irreparable.

Vn iour ayant espié que le fils vnique de son Frere, agé de sept ou huict ans estoit allé ioüer au plain, qui est deuant la ville, il monte à cheual, & faisant semblant de se promener, il appelle doucement son Neueu, & le prend sur l'arçon de sa selle, & auançant à petit pas, s'éloigna de la place, tellement qu'il en perdit la veuë, lors lâchant la bride à son cheual il fit si bonne diligence, qu'il se rendit au Païs des Turcs, où ayant demandé vn Guide, il arriua dans peu de iours à Alger requerant d'auoir audience du Bassa, auquel il dit, qu'il venoit se rendre au seruice de sa Seigneurie, auec dessein de renier sa Foy, & que pour gage de sa fidelité, il luy faisoit present de ce joly garçon, qui estoit son Neueu. Ce que le Bassa accepta, enchargeant à ses Eunuques de le faire renier, & de l'éleuer à la Mahometane; ce qu'ils firent sans difficulté, luy donnant le nom d'Amet. Le Cadet renia sa Foy, se faisant Mahometan, & eut depuis vne fin misera-

blé. Au retour de mon Eſclauage, ie racontay cette eſtrange auanture à quelque Officier renommé de noſtre armée, qui me dit, qu'il auoit bien connu les Freres & le garçon, & qu'il n'eſtoit pas bien aiſe, qu'on en ſçeut les noms & la place.

RELATION XLIX.

L'or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs.

L'On voit que l'Or a vn puiſſant empire, pour détourner les ames de la raiſon, mais il n'a pas tant de pouuoir pour deſarmer les paſſions vitieuſes, comme pourroient témoigner vn nombre d'exemples entre toutes les Nations du monde, horſmis les Turcs, où l'auarice commande ſouuerainement aux vertus, & aux vices, comme l'on verra par cet échantillon.

Alli Pegelin mon Patron ayant l'an 1641. écumé la mer auec ſes galeres, ſe diſpoſoit pour retourner à Alger, en chemin il ſe reſouuint des amours qu'il auoit eu l'Eſté de l'année 1638. auec vne femme Grecque reniée, & eut enuie de la reuoir, & pour cet effet il fit voguer quelques-vnes des galeres à Bona, autrement Hypona, où il prit terre, la femme ayant eu les nouuelles de ſon arriuée vint au deuant luy, & luy preſenta vn beau petit garçon, âgé de deux ans, qu'elle auoit eu de ſon fait; le General Alli Pegelin eut tant de ioye & de plaiſir de ce bel enfant, que pour l'amour de luy il épouſa la Mere, à laquelle il témoigna vne affection incomparable, & d'autant plus grande que ſon deſir auoit obtenu de cette fem-

me vn heritier de ſes richeſſes, lequel bonheur ne luy eſtoit point arriué auec celle qu'il auoit laiſſé à Alger. Enſuite il fit embarquer ſa nouuelle Eſpouſe auec ſon cher enfant, pour aller chez luy: la femme qu'il auoit laiſſé en ſa maiſon, fut auſſi toſt jalouſe, qu'elle eut receu les nouuelles de la ſeconde Eſpouſe de ſon Mary, encore qu'elle euſt plus de cinquante ans, & ne diſſimulant point la paſſion, deputa vers ſon Mary à la marine deux principaux Turcs, auec charge de luy dire de ſa part qu'il eſtoit le tres-bien venu, & de luy dire franchement, qu'elle n'ignoroit point qu'il n'auoit pas manqué contre l'Alcoran, épouſant vne ſeconde femme, mais qu'elle ſçauoit auſſi bien la permiſſion qu'elle auoit de la meſme Loy, de diſſoudre leur mariage, & de ſe retirer auec plus de cent mille ducats, qu'elle luy auoit porté en dot, luy commandant s'il la vouloit tenir, de donner promptement cette Grecque à quelqu'autre en mariage, pour oſter entierement le ſuiet de ſa paſſion. Bien qu'Alli Pegelin, fuſt vn homme riche de ſoy-meſme, il fut fort faſché de la reſolution hardie, & prompte de ſa femme, & fut ſur le poinct de renuoyer ces plaiſans Ambaſſadeurs, auec des réponſes bruſques, qui luy parloient de ſon nouuel amour, mais faiſant reflexion ſur les cent mille ducats, ſon auarice luy fit changer de deſſein, & à l'inſtant deuant que de mettre pied à terre, il donna ſa ſeconde femme à quelque Capitaine de ſes galeres, reſeruant neantmoins l'enfant, lequel il fit éleuer prés de ſa pre-

miere femme, dont ce garçon gagna si bien les bonnes graces, qu'elle luy bailla en don tout son bien, par lesquels il succeda depuis à de grandes charges & richesses, nonobstant que tous les biens de son Pere eussent esté confisquez pour quelque rebellion qu'il auoit commise. Ce fils vescut en toute prosperité iusques à l'année 1661. quand il eut la gorge coupée par les Soldats rebelles, par ce qu'il tenoit la partie du Ramadan Bassa, comme i'ay dit en la description d'Alger.

RELATION L.

La trompeuse Hypocrisie.

IL est malaisé de sçauoir le but des actions Religieuses, les vns les portent diuersement à Dieu, les autres à quelque interest d'honneur, ou de profit. Et cette intention est si auant dans le cœur, qu'il est tres-difficile de la sonder deuant que l'effet soit mis au iour. L'an 1636. les Corsaires d'Alger contre raison & iustice auoient surpris vn nauire de Marseille, sans se soucier de la paix faite entre Sa Majesté Tres-Chrestienne, & le Bassa de ladite Ville, & du saufconduict particulier du mesme Bassa. L'on se plaint à la Duane, mais les plaintes ne furent point receuës, & sous pretexte que les marchandises appartenoient à d'autres Nations, on les mit en sequestre, & les Matelots furent sous main vendus, & placez dans les galeres. Deux de ces François renierent la Foy, & se firent enroller au nombre des soldats, qui vont en course. Ils firent quelques voyages auec la barque d'vn More à Bona, y debitans & achetans des marchandises, par le moyen de

ce trafic ils profiterent de quelques cent patagons, auec lesquels ils acquirent part à la barque, & nauigeoient auec le Maistre More, en qualité de Partioniers de l'armason, & de la marchandise. Quand ils estoient à Alger, ils ne manquoient iamais de se trouuer tous les iours à la Mosquée, pour dire leur Asala, auec vn témoignage de grande ferueur. En la compagnie des Renegats de leur Nation, ils faisoient scrupule de boire du vin comme eux. Et estans vn iour inuitez par vn Gentilhomme François Esclaue, auec d'autres de ses amis, tant Renegats que Esclaues; comme l'on auoit mis du lard pour les Chrestiens, ils se leuerent de table, foudroyans de colere contre celuy qui les auoit inuitez, disãs que cela étoit fait au mépris de leur Prophete Mahomet, & qu'il se moquoit d'eux, iurans qu'ils en auroient raison. Ils n'oublierent pas de semer par tout les témoignages de leur indignation, décrians leurs compagnons Renegats, pour auoir toleré du lard en leur presence, & les accusans d'estre mauuais obseruateurs de l'Alcoran. Cette action auec leur assiduité aux Mosquées, & l'obseruation exacte de toutes les singeries superstitieuses, n'eut pas vn moindre pouuoir sur le iugement de tout le monde, que de les faire passer pour de fins Turcs. Pendant cela ils continuoient leur commerce vers Bona, & ayant gagné quelque autre somme de patagons, ils acheterent du More la barque entiere, tellement qu'ils en estoient seuls les Maistres, c'est icy que l'hypocrisie commença à produire au

iour les desseins qu'elle auoit caché aux ames de ces soldats Renegats. Ils equipent la barque pour faire leur voyage accoustumé de Bona, loüans quatre Pescheurs Alarbes pour Matelots, leuent leurs ancres, font voile, & en deux heures ils se trouuerent sur la hauteur de Montefou, qui est vne Montagne, à trois lieuës d'Alger, l'vn de ces Renegats fait semblant de se souuenir qu'ils auoient oublié à remplir leur baril d'eau, & d'en redouter l'incommodité, si le vent leur venoit contraire. Les Alarbes s'offrirent de remplir le baril à la Fontaine, qui est à la marine au pied de cette Montagne, ioignans la barque contre terre, où les Alarbes sortirent auec le baril, pour faire l'aiguade. Ils n'estoient qu'à cent pas de la barque empeschés à remplir leur baril à la Fontaine, que ces deux Renegats déchargerent deux coups de mousquet, ce qui seruit de signal à dix Esclaues Chrestiens, cachez aupres dans vne grotte, lesquels sans perdre temps, se rendirent à la barque, comme il auoit esté arresté entr'eux. Les coups de mousquet firent croire aux Alarbes qu'ils estoient commandez, de retourner pour quelque accident suruenu, & abandonnans leur baril, se rendirent viſtement à la marine: mais ils eurent sujet d'estre étonnez, lors qu'ils virent la barque reprendre la mer, & que les Renegats crioient, qu'ils leur faisoient don de la liberté, laquelle ils leur pouuoient oster, pour rapporter aux Turcs & Renegats les nouuelles du succés de leur entrepriſe: ils furent le troisiéme iour bien receus des Mar-

seillois, lesquels furent vn de ces soldats Pilote d'vne Galere.

TABLE DES RELATIONS PARTICVLIERES.

LA Captiuité & Liberté du sieur EMANVEL D'ARANDA. page 1
Sommaire de l'Antiquité de la ville d'Alger, & comme elle est possedée des Turcs. 95
La situation, Force, & Police de ladite Ville. 110

RELATION I.

Histoire d'vn Religieux Espagnol à Alger. 134
2. *De la valeur d'vn Capitaine Holandois, qui se defendit seul contre cinq Galeres Turques, & deux Brigantins, & les mit en deroute.* 140
3. *Constance d'vne Esclaue Chrestienne à perseuerer dans sa Foy.* 146
4 *Les ignorans s'imaginent d'étranges choses.* 147
5. *De cinq Turcs Esclaues, qui se sauuerent par vne merueilleuse adresse, & rencontre d'vn nauire Dunquerquois.* 151
6. *Estrange effet d'vn amour abominable.* 153
7. *De deux malheureux Esclaues, qui furent mis dans la Masmore de Tituan.* 154
8. *D'vn Gentilhomme Portugais, pris & mené à Alger.* 157
9. *Vn nouuel Esclaue se doit défier de tout le monde.* 162
10. *De deux nouueaux Mariez pris par les Turcs, & menez Esclaues à Alger.* 166
11. *De l'Ingratitude d'vn Esclaue Portugais.* 168
12. *La coûtume de pleurer les Morts à Alger.* 170

13. *Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.* 172
14. *Deux exemples de liberalité, & de reconnoissance.* 14
15. *De la maniere qu'on se marie à Alger.* 177
16. *La necessité est la Mere de la diligence, & de l'industrie.* 180
17. *D'vn Pere Carme déchaussé Esclaue, & d'Alli Pegelin.* 188
18. *L'vsage du Poison, commun en Affrique.* 191
19. *Les Turcs tiennent leur parole.* 194
20. *La Femme & le Vin trompent le plus fin.* 198
21. *Le moyen de guerir la verole à Alger, sans Chirurgien.* 202
22. *D'vn François qui se vouloit faire Turc, & demeura Chrestien en dépit de luy.* 203
23. *De la Niaiserie d'vne fille Iuifue.* 204
24. *De la prudente retraite d'vn Corsaire.* 205
25. *Dieu conduit par sa prouidence ceux qui sont bien intentionnez.* 208
26. *Niaiserie d'vn Esclaue Dunquerquois.* 210
27. *Rencontres bizarres de la fortune des Esclaues.* 212
28. *Vn Esclaue se sert de tout pour viure.* 217
29. *De la fidelité d'vn Mary, & de l'infidelité de sa Femme.* 219
30. *Querelle d'Esclaues Espagnols & Portugais.* 223
31. *Vn Esclaue ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.* 225
32. *D'vn Religieux qui renia sa Foy par foiblesse, estant Esclaue à Alger; & qui deuint Martyr par sa repentance.* 227
33. *Du dessein que nous auions formé, pour nous*

rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan. 232
34. La curiosité se satisfait par le temps & par la patience. 36
35. Les Innocens accusez. 241
36. Fidelité, constance, recompense, & gratitude. 244
37. Naufrage au Port. 246
38. Les Auantures de Messire Philippe de Cherf de Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre de sainct Iacques. 248
39. Rencontres de mon Compagnon en Esclauage, le sieur Iean Baptiste Caloen, auec sa vieille Patrone. 264
40. Vangeance, Malice, & Industrie. 272
41. L'Ingenieur Renegat. 276
42. L'Esperance trompée. 280
43. La Pieté impie d'vn Esclaue Islandois. 286
44. Les malheureux Corsaires. 289
45. La Pieté superstitieuse trompée. 293
46. L'Auarice masquée. 296
47. L'Esclauage Imaginaire. 299
48. La Vangeance execrable. 302
49. L'Or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs. 305
50. La trompeuse Hypocrisie. 307

FIN.

B S B
MÜNCHEN

330

Digitized by Google